

Les Mots et les Idées

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
L'Art	3
L'Intelligence	41
La Langue	93
Index des Auteurs	133

Avant-Propos

La notion centrale de cet essai est celle de *mot*. Trois familles intellectuelles s'en occupent : les linguistes, les philosophes, les poètes. Les premiers sont coupés et de la réalité et de la création ; leurs avis présentent aussi peu d'intérêt pour l'expressivité de nos messages que ceux des logiciens – pour l'intensité de nos images. Chez les philosophes dominant deux courants : le parti pris des choses, ou les phénoménologues, et la philosophie dite analytique ; les premiers sont trop bêtes et les deuxièmes – trop robotisés. Les deux négligent la représentation, ce maillon incontournable de la chaîne allant de la réalité au langage ; les uns ne voient que les choses et les autres – que les mots. Enfin, le poète, c'est le pêcheur de tropes, le dessinateur de beaux chemins d'accès aux choses ; il laisse la primauté au mot. C'est son regard que je suivrai avec plus de sympathie que celui des deux autres.

On a tort de voir dans les choses un rival des mots. Au stade de représentation, le mot s'attache aux (modèles des) choses ; et au stade d'interprétation, il dessine le chemin d'accès aux choses (représentées).

Le langage se bâtit et s'enrichit à l'étape représentative ; il est prêt à l'emploi à l'étape interprétative, la seule où le mot garde sa relative indépendance au sein d'un langage définitif. Et le vrai rival du mot, en formulation de requêtes ou d'hypothèses, en expression d'images ou de tropes, c'est l'idée ou la pensée.

On gagne en profondeur et en intelligence, quand sa pensée est déjà un réflexe et non plus une réflexion.

Presque tous les *penseurs* affirment être submergés par des idées et se plaignent de l'indigence des mots, qui seraient incapables de rendre une profondeur mûre et maîtrisée. Heureusement, même chez les philosophes on trouve des poètes, qui sachent, que sans la hauteur verbale toute pensée, aussi profonde soit-elle, est vouée à s'incruster, tôt ou tard, dans une platitude consensuelle. L'expressivité du mot donne à l'idée des ailes ; l'esprit ainsi revigoré devient âme. Donc, le parti pris des mots est le parti de l'âme : c'est la beauté intemporelle sacrant la vérité passagère.

Quand je lis ces innombrables et plates amphigouries sur *la lettre morte et l'esprit vivant*, je comprends, que mes écrits dressent la lettre vivante contre l'esprit mort. Quand l'esprit devient vivant, il devient cœur qui crie ou âme qui crée.

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez Kant, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez [Hegel](#), le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez [Heidegger](#), le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Écrire en profondeur, c'est donner du poids aux idées ; écrire en hauteur, c'est munir d'ailes les mots. Avec le mot domine la forme, avec l'idée compte le fond ; pourtant, *idée* voulait dire *forme*.

Fulgurances, épanchements – telles sont les formes, qui s'offrent, spontanément et naïvement, à mon désir d'écriture – me hisser, exploser. Mais, finalement, c'est dans le lapsus, dans la chute, que mes mots et

mes états d'âme se reconnaissent mieux.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Personne ne peut expliquer, pourquoi le soin esthétique donné au mot se répercute dans la qualité spirituelle ou mystique de l'idée, mais c'est un fait que je respecterai tout le long des pages qui suivent.

Vivre pour penser ou penser pour vivre, c'est également bête ; à ces deux positions réalistes il faut opposer la pose d'ironiste – le rêve, qui invente une autre vie et enfante de pensées imprévisibles.

Si ma plume est plus près de mon âme que de mon esprit, je soignerai mieux la forme (l'essence de mes rêves) que le contenu (l'existence de mes actes). C'est pourquoi l'existentialisme est, le plus souvent, lamentable. Un bon psycho-logue peut se permettre d'être misologue.

L'observation, qui évite toute superficialité à la réflexion sur le langage, consiste dans la reconnaissance de la position centrale de la représentation sous-jacente. Presque toute l'expressivité d'un discours réside non pas dans le langage, mais dans la qualité du passage des références langagières vers les objets conceptuels (classes, relations, sujets, logiques). Ce qu'on appelle *chemins d'accès*. Le terme est sec, mais tous les plaisirs, vertiges et ivresses, surgissant d'un discours, proviennent de ces parcours virtuels, conscients ou inconscients. La rectitude des chemins témoigne plus souvent d'une routine que d'une rigueur. Le poète est chercheur de chemins obliques.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et

en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre V.Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées - Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей.* Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi V.Nabokov fut poète et nullement philosophe.

La preuve de la supériorité ou de la priorité du mot sur l'idée : sublime dans une langue, toute pensée, traduite, mot-à-mot, dans une autre, devient, presque toujours, lourde, plate ou banale.

La musique et la pensée remplissent un texte poétique : la première porte le plaisir et l'ivresse, et la seconde apprend la marque du breuvage, son cépage, son terroir.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

Dans tous les domaines, où l'on s'intéresse aux liaisons entre pensées, c'est la métrique, c'est à dire une notion de proximité, qui est le seul critère, déterminant le genre et la spécialité du discours. On y ajoute souvent l'analogie et la causalité, qui ne sont que des cas particuliers de la proximité. C'est la poésie qui possède la métrique la plus mystérieuse.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et

que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Prenez le syntagme : *X agit comme Y et devient Z*. Secouez le chapeau contenant les mots : *l'Un, l'étant, l'être, la substance*, tirez-en trois, au hasard, et introduisez-les, toujours au hasard, dans les béances du syntagme consentant. Parmi les parméniens, antiques ou modernes, vous en trouverez certainement au moins un qui ait énoncé la *sagesse*, découverte de cette manière.

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraites ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

Tant qu'on se réfère à la réalité, on tourne autour de l'être ; tant qu'on reste au sein des représentations, on fait appel à l'Un, à l'unification ; tant qu'on tient à la vérité, on est plongé dans le langage. On est philosophe, lorsqu'on se rend compte, à quel moment on franchit les frontières entre ces trois sphères de l'intellect.

En littérature, aucun *shit-detector* ne vaut l'écoute de Mozart, Beethoven, Tchaïkovsky, qui donnent la mesure d'une pureté d'ange, d'une grandeur de créateur, d'une honte de bête. Un signe encourageant serait la non-apparition de la poubelle parmi ce qui devrait accueillir mon verbe, soumis à cette épreuve.

Ce n'est pas la boue des autres qui me souille, dès que je me plonge en foule, c'est la sensation et la certitude de ma propre impureté. Je dois me débarrasser de l'illusion la plus pernicieuse, qui associe la solitude à la pureté. La pureté, c'est le dépassement des choses, des actes, des pensées, des mots, de ce qui m'apporte l'intellect, pour vivre la béatitude du cœur ou la hauteur de l'âme.

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

Toute pensée est un accord entre la nécessité d'un fond et la liberté d'une forme, entre le cerveau et les ailes, entre la profondeur des yeux et la hauteur du regard. La philosophie étant un art et nullement une science, [Heidegger](#) : *La parole du penseur est pauvre en images et sans attraits - Das Wort des Denkens ist bildarm und ohne Reiz* - y est étrangement unilatéral.

D'après la forme de son discours, la philosophie peut prendre l'un des trois aspects : la réflexion, l'intuition, la tonalité. La première philosophie est banale et impersonnelle, la deuxième – logorrhéique et inutile, la troisième – poétique et hautaine. Mais le fond en est le même – nos misères et nos musiques.

Les philosophes reproduisent très précisément les écoles picturales - du réalisme socialiste à l'abstraction holiste, de la nature-morte à l'hagiographie, des scènes de batailles à la dissection de cadavres. Toute élocution se réduit à la musique et à la peinture, même si l'on y perçoit plutôt du bruit et du gribouillage. Pour exclure le peindre du parler, il faut être dogmatique et têtu comme [Wittgenstein](#) ou [Heidegger](#), et supposer qu'il puisse y avoir des idées sans métaphores.

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Dans la définition de la *vérité philosophique (intellectus – rei)*, comment

faut-il comprendre *rei* ? - m'est avis, que c'est seulement en fonction des buts atteints. Et je ne vois ces buts que dans l'admiration du mot (qui se mesure avec nos sentiments indicibles) et dans la consolation de l'âme (face aux terribles verdicts que l'esprit formule à l'égard de nos destinées personnelles). Si les idées, telles que *chose en soi, esprit absolu, fonction représentative du mot*, apportent de l'enthousiasme à leurs adeptes, elles sont *vraies* pour la *réalité* philosophique. Mais bêtes ou triviales.

À l'origine, *consoler* voulait dire *aplatir, égaliser*, tandis que j'aimerais l'associer avec la dimension verticale - dans l'angoisse terrestre, quitter la pesanteur du réel, se fier à la grâce céleste - verbale, picturale ou musicale.

Ce qui menace ma fugace hauteur, ce n'est pas le désaveu par la profondeur éternelle, mais la dérision par la platitude quotidienne. Ne pas compter sur le sérieux des pensées datées, se vouer à l'ironie des rêves sans dates.

Je n'ai pas de pensées existantes à conquérir et à gouverner ; cette tâche n'est visée que par des médiocres, ne maîtrisant pas le mot : *L'oral envahit la pensée, l'écrit la domine* - W.Benjamin - *Die Rede erobert den Gedanken, die Schrift beherrscht ihn*. Chez le maître, la pensée n'est qu'un état d'âme, collatéral et imprévisible, naissant de l'écoute de la musique des mots.

Dans la résolution magique de nos problèmes quotidiens - aucune trace d'un *backward-chaining* dans l'emploi de nos connaissances ! Et l'on ne reconstitue notre démarche qu'en remontant la chaîne abductive, justificative. La magie reste entière. *Les connaissances agissent en éclairs ; le discours n'en est qu'un long tonnerre postérieur* - W.Benjamin - *Erkenntnis gibt es nur blitzhaft. Der Text ist der langnachrollende Donner*.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

Dans l'appel de la hauteur, il y a toujours du chaos ; de la lutte contre lui, comme contre un ange, surgit un *système*, une cohorte d'idées *se tenant debout ensemble*. Même si cette position debout se peint le mieux en position couchée.

Si une nouvelle beauté ne violente en rien les vérités courantes, elle ne sera qu'une copie, une tautologie, un reflet. Ne peut être beau que ce qui crée un nouveau langage, dans lequel naissent des vérités nouvelles.

La partie créative de la vie est dans les va-et-vient entre la réalité et ses représentations ; l'esprit scientifique est dans la recherche d'une adéquation entre ces séjours, et plus convaincante est celle-ci, plus grand est le talent. L'âme d'artiste est dans l'affirmation d'autonomie des représentations, et la distance, ainsi créée, maintenue, maîtrisée, reflète le *même* talent ; c'est celui-ci qui est le *même*, dans l'éternel retour [nietzschéen](#), il est le contenu créatif du devenir – la répétition de la différence, plutôt que celle de l'identité.

Dans la création artistique, l'éternel retour correspondrait à deux états d'âme différents : celui du créateur comme motif initial, aboutissant à celui du contemplateur comme finalité. Mais c'est toujours l'âme qui crée et qui exulte. En chemin, se produisent des hasards heureux – le talent livre l'enveloppe du style, et l'intelligence développe les pensées, mais on garde surtout le commencement et sa cible, pouvant servir d'un nouveau commencement.

Je vois trois clans adversaires de la philosophie : le robot et le mouton (la raison ou l'imitation s'opposent à l'âme et à la personnalité du philosophe), les linguistes (qui observent la langue de l'intérieur de sa grammaire, tandis que le philosophe y voit une couche instrumentale au-dessus des représentations), la religion (avec ses promesses, placées dans le réel, tandis que la consolation philosophique provient du rêve).

Sachant qu'il n'a rien à *dire*, le graphomane se met à *montrer* ; il ne comprend pas que les choses qu'il montre sont encore plus ennuyeuses que les paroles qu'il en aurait dites.

L'évolution de la nature du travail sur le mot et de la qualité du mot : du dessin mural étonné au manuscrit illuminé, du manuscrit personnel à la machine à écrire fonctionnelle, de la machine à écrire pratique au traitement de textes apathique – de plus en plus de traitements grammaticaux, de moins en moins de textes musicaux.

L'indignation part des faits, le plus souvent authentiques ; le mépris s'inspire des idées préconçues, justes ou injustes. C'est pourquoi le matérialiste, guidé par les faits, est un homme de gauche, et l'idéaliste, s'appuyant sur les idéaux, est un homme de droite. Mais le rêveur, qui se détourne des faits et se moque des idées, et qui ne tend que vers la musique, n'adhère jamais aux clans politiques.

L'infini pénétra en mathématique presque au même moment qu'il quitta la philosophie, ce qui libéra celle-ci de tant de faux géomètres. De même, les élégantes structures algébriques ridiculisèrent l'ontologie. De deux seuls sujets d'une philosophie non-charlatanesque, consolation et langage, le premier attend ses algébristes d'interprétations et le second – ses analytiques de représentation. La partie est loin d'être gagnée.

Les quatre étapes du surgissement de mes notes : l'état de l'âme, la

musique, les mots, la pensée. Une bonne contrainte : ne jamais commencer par la dernière étape.

PHI,
Provence,
décembre 2016

L'Art

L'art aura été le dernier lieu de la persistance de l'humain dans les affaires des hommes. La palpitation se parque dans des gymnases et fuit le Verbe. Le souci du siècle est de ne vénérer le Logos saignant qu'en tant qu'un concept logopédique, coloristique ou culinaire.

Tous les artistes cherchent à se résumer en *pensées*. Et voilà la danse libre du pinceau ou de l'archer se transformant en boitement raisonneur ; chez les non-initiés de la plume, la pensée est prisonnière des mots sans ressort : *La danse est la métaphore de la pensée* – A.Badiou.

La valeur finale d'une métaphore se détermine par ses points d'ancrage : des choses, des états d'âme, des mots, des concepts, des sons, des couleurs. Les plus belles restent au large, à égale distance de ces havres.

L'image, en littérature, naît des multiples va-et-vient et cascades, zigzags et saccades, revenez-y et torsades, entre le ressac des mots et le calme de la pensée, d'un dialogue, où des réparties adverses rehaussent le débat, mais le mot final appartient - au mot.

Tout grand écrit naît d'une ivresse, ivresse des choses, des idées, des mots ; mais le plus grand secret consiste à savoir s'enfiévrer de soi-même. Ce beau conseil d'Horace : *tu ne planteras aucun arbre austère avant la vigne sacrée - Nullam sacra vite prius severis arborem !*

Signe de présence d'idées dans une image, qui trouva son mot : elle ne se fige guère et reste presque crue, prête à servir de matière première pour un nouvel étonnement, nouvel arbre de désir : *De la semence de l'étonnement naît l'arbre de la raison, lequel produit des fruits capables*

d'étonner - Nicolas de Cuse - *De semine admirationis arbor exoritur rationalis, quae fructus parit admirationi similes*. Le doute perd de hauteur : jadis, la présence réelle suggérait un corps derrière des images (l'Eucharistie) ; aujourd'hui, on doute des images, qui se trouveraient derrière les mots trop plats.

Le sentiment : ni outil ni contenu d'une bonne écriture. Il me faut une maîtrise psycho-linguistique de deux courants indépendants : de mon âme vers l'écriture et de l'écrit vers l'âme d'autrui. Idéaliste des sources, matérialiste des débouchés.

Quand, par une exigence croissante, on presse le discours des bavards, on reste, dans le meilleur des cas, avec quelques misérables gouttes de leurs sueurs de rats de dictionnaires ; l'idéal d'écriture : quelle que soit la pression, donner, par l'expression minimale, l'impression d'une source, qui coule indépendamment de toute soif. L'idéal : l'expression haute et l'impression profonde ; mais ne pas oublier que le haut firmament ne doit pas faire perdre de vue l'horizon, et que l'impression profonde peut être produite même par la platitude.

La métaphore n'appartient pas à la langue ; elle naît d'une double et désespérante méfiance : face à l'indicibilité de la chose et à l'impondérabilité des mots ; la métaphore cherche à idéaliser la chose en en libérant le mot. Et Nietzsche n'y comprit rien : *les tropes ne surgissent pas dans les mots que sporadiquement, ils sont la nature même des mots - die Tropen treten nicht dann und wann an die Wörter heran, sondern sind deren eigenste Natur* - l'expression est dans l'élégance de la référence et dans l'originalité du référencé, et presque jamais - dans le mot même.

Les mystiques du mot, de l'image ou de l'idée accompagnent toute œuvre d'art ; l'art sans mystique est aussi impossible qu'un chant sans mélodie.

Quel mot est une réussite artistique ? - celui qui fait de l'image et de l'idée - deux alliés, victorieux du hasard et de la routine. Le mot raté est celui qui les fait se chamailler. *Une grande œuvre d'art, c'est une pénible victoire d'un bel esprit sur une brillante imagination* – B.Shaw - *Great work of art - it is a painful victory of a genius mind over a brilliant imagination* - la victoire du camp adverse aurait été encore plus pitoyable.

L'écrivain médiocre suit ses idées et n'aperçoit pas la platitude de ses mots ; le bon suit ses mots, ressent leur bafouillage et s'astreint à mieux écrire ; de ce mieux naissent, par enchantement, des idées. Ce tâtonnement, c'est l'impossibilité de s'installer dans une vérité, quelle que soit son éloquence. La rhétorique est l'affaire des hommes de convictions, mais les convictions, ennemies de l'ironie, ôtent à l'écriture tout pathos, qui ne peut être qu'ironique.

Avec les grands auteurs, on les sent portés par l'élan de leurs propres images ; avec les médiocres, on les voit porteurs anonymes des idées des autres.

Les pensées, dans un bel écrit, sont comme le livret d'un opéra – un élément structurant, mais subalterne ; c'est la musique des mots qui en détermine la valeur. La bonne lecture, comme la bonne écoute, est une question de l'oreille, plus que de la tête, des yeux ou même du goût. Plus on prête l'oreille au dire, moins on fait attention au dit, au profit du chanté.

En littérature, toute proposition est faite d'idées (sens, adéquation, justesse) ET de mots (expression, tempérament, noblesse) ; ces deux facettes sont nécessaires. Ni littérature d'idées seules ni littérature de mots seuls ne peut exister ; la statistique ou la clinique s'en chargent.

Chez tous les grands, le mot engendre la pensée et, très rarement,

l'inverse. La conception, plutôt que la maïeutique. *La règle, selon laquelle, avant d'écrire, il faille avoir pensé, témoigne, de la part de l'auteur, de beaucoup de bonne volonté et de peu de réflexion* - G.Lichtenberg - *Die Regel, daß man nicht eher schreiben sollte, bis man gedacht habe, zeigt von vielem guten Willen des Verfassers, aber von wenigem Nachdenken.* Pour s'immortaliser dans le mot, beaucoup de grands survivaient en vendant les idées. L'idée est un aliment prêt à la consommation ; le mot est le sens même du goût.

Le style contient, en lui-même, la beauté des idées, tandis que chez les pseudo-penseurs le style est censé les rendre belles - Schopenhauer - *Der Stil erhält die Schönheit der Gedanken, statt daß bei den Scheindenkern sie durch den Stil schön werden sollen.* Du polissage du mot naît l'éclat de la pensée. *Améliorer le style, c'est améliorer la pensée* - Nietzsche - *Den Stil verbessern heißt den Gedanken verbessern.* Les mots, tombés amoureux d'une beauté, se transforment en idées. L'esprit prétendant épouser la beauté, sans amour du mot, est début de mésalliances.

Le poète comprend, que, sur son arbre, la mécanique des idées doit être subordonnée à la musique des mots, l'immobilité profonde des racines – au mouvement vers le haut des cimes.

Chacun porte en soi une corde poétique : le créateur-esprit souffle le thème et la mesure et choisit les instruments, l'âme y introduit la mélodie et fournit l'interprète. *La poésie est une expression de la pensée, entre la langue parlée et la musique* - S.Mallarmé. Quand l'âme est poétique, l'interprétation se fait souffle-à-souffle. Et si une pensée naît, par hasard, de la poésie, ou de la musique, c'est par un effet de bord d'une traduction mot-à-mot. Dans la langue originaire, la pensée est l'invité de dernière minute.

Pourquoi un cœur d'or peut-il mener à un art impitoyable ? Parce que l'art,

c'est l'oubli des mystères autour des idées et la tentative d'en recréer d'autres autour des mots. L'art, c'est revêtir la nudité de nos premières images et de mettre à nu notre dernière honte. Habilleur de ce qui n'existe pas, déshabilleur de ce qui, hélas, existe.

La netteté des images modernes est due à l'absence de frissons qui, jadis, formaient un tremblement ou un aura autour des mots, des idées et des gestes.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Le talent n'a pas besoin d'idées ; son outil, c'est le mot expressif, duquel, presque automatiquement, surgira l'impression d'idées ; il ne cherchera donc jamais à exprimer ses idées (lesquelles sont, chez lui, toujours a posteriori ; les idées a priori sont l'apanage des sots : *Les talents nés trouvent d'instinct le moyen d'arriver à exprimer leurs idées* – E.Delacroix). L'instinct ne les aide que pour peindre : on imprime, en impliquant ses contraintes ; on n'exprime pas, en expliquant ses fins. Le talent se reconnaît, lorsqu'en *ex-primant*, d'instinct, son vide, il *im-prime*, presque malgré lui, des idées inattendues. *L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer* – H.Bergson.

L'esprit, pour concevoir, n'a besoin ni de lumière des idées ni d'ombres des sentiments ; on conçoit d'habitude dans le noir du désir ; c'est à tâtons, en avançant les sens ou les sons des mots, que le talent découvre les plus

charmants objets de volupté et de pensée.

Qu'est-ce que la valeur d'une pensée ? Sa nouveauté ? Sa place dans l'édifice des systèmes ? Le poids dont on l'affecte ? La qualité de son enveloppe verbale ? Plus on se rapproche de la dernière réponse, plus, donc, on est superficiel, plus cette valeur est artistique, donc, la seule qui survivra aux péripéties temporelles de la science, pour s'inscrire dans l'intemporel des consciences.

Il en est de l'esprit comme de la musique ; plus on l'écoute, plus on exige de subtiles nuances - G.Lichtenberg - *Es ist mit dem Witz wie mit der Musik, je mehr man hört, desto feinere Verhältnisse verlangt man*. Le bel esprit est un contrapuntiste multipliant des accords paradoxaux de sentiments et de pensées. *La musique est un intermédiaire entre la vie de l'intelligence et celle du sentiment* - L.Beethoven - *Musik ist Vermittlung geistigen Lebens zum sinnlichen* - tout en restant au diapason de la profondeur insondable de la première et de la hauteur inaccessible du second. La musique nous apprend, qu'on peut penser sans mots et sentir sans caresse.

Des mélodies ou des harmonies font venir les mots ; si la musique, qui en naît, est divine, des idées y apparaissent, comme par un coup de baguette magique. Il n'y a pas beaucoup de place aux fichus *silences et secrets*, dans lesquels mûrirait la *pensée*. Apologie du pédant et du brigand ! La pensée est un journalier bruyant au service de son employeur grand seigneur, le mot. Ce n'est pas le secret qui embellit la vertu, mais sa franchise avec le vice.

C'est le déclin inexorable de toute idée (invitant à son sacrifice) qui justifie la fidélité au mot ascensionnel ; plus vaste est l'amplitude entre l'idée calculable et le mot imprévisible, plus riches seront les palettes, les timbres, les mélodies, qui développeront l'idée en l'enveloppant du mot.

Quand on a fait le tour complet de la réalité, de la représentation et du langage, on en aura retiré, respectivement, la noblesse, l'intelligence et le talent, pour en épouser, successivement, le matérialisme, l'idéalisme et le verbalisme ; avec la matière on apprend l'art des contraintes, avec les idées - la technique des buts, avec les mots - le vertige des moyens ; et l'on finit dans l'immobilité et l'invisibilité du talent, que ne trahit que la musique de l'œuvre.

Le fond et la forme en littérature : mieux on maîtrise les entrailles, plus on se voue à l'épiderme. Au lieu de finasser en profondeur sur les idées qui avisent, on se met à caresser en hauteur les mots qui grisent.

Seuls les esprits superficiels abordent une idée avec délicatesse – Cioran.

Ils prennent l'idée pour un matériau cru et l'affinent par une forme verbale. Les esprits profonds s'amuse à réduire à l'état de matériau cru ce qui se concentra déjà en mots. Remarquez que les esprits hauts n'existent pas : dès qu'ils touchent la hauteur, ils se muent en âmes. Et les âmes se désintéressent des idées terrestres, pour se dédier aux rêves célestes.

Quand une pensée prétend pouvoir se passer de plume, elle ne s'envolera jamais. La plume est la marche même, la plupart des pensées n'étant que des cannes.

Les murs, l'acoustique, l'auditoire, ce sont des idées. La voix, retentie parmi les premiers, amplifiée et embellie par la deuxième, provoquant un écho dans le troisième, ce sont des mots. Et le style en est l'architecture.

L'idée tue l'inspiration, le style fige l'idée, le mot rend superflu le style – W.Benjamin - Der Gedanke tötet die Eingebung, der Stil fesselt den Gedanken, die Schrift entlohnt den Stil.

Heidegger entretient notre intérêt pour l'être grâce aux enveloppements morphologiques ou poétiques autour de ce *mot*, tandis que l'ennui des Antiques ou des Modernes provient du développement de l'*idée*. Les raseurs ramènent l'être au devoir-être, au pouvoir-être, au vouloir-être, au savoir-être, tandis que, plus que l'éthique du devoir, plus que la volonté du vouloir, plus que la puissance du pouvoir, plus que la profondeur du savoir, c'est le talent, c'est à dire le haut valoir seul, qui justifie nos illuminations ou nos élucubrations.

La poésie devrait se vouer entièrement à ses mots et se moquer de ses idées ; le mot poétique est la musique, *l'idée de la poésie est la prose* – W.Benjamin - *die Idee der Poesie ist die Prosa* ; la prose, qui suit la musique, même en traînant ses idées, devient poésie. La langue, c'est la logique munie de musique. Le désir excite la poésie, qui enfante l'idée ; le mauvais amant confond effets et causes : *La poésie est une volupté couvrant la pensée* – A.Vigny.

Quand je sais posséder l'idée par un mot ardent, je ne la laisserai jamais m'obséder.

Avec l'idée on épuise les choses, en les saisissant par leur centre. Avec le mot on les caresse en surface. La vraie possession est profonde et basse, la vraie caresse est superficielle et haute. Vertige des armes, vertige des charmes.

Le mot devient littéraire, lorsqu'il ne s'identifie plus ni avec la chose ni avec le concept. Ce troisième univers, ce refuge des mots exilés, la Métaphore Intérieure, a ses propres horizons et ses propres raisons. Le concept serait une métaphore fixe (*usuelle Metapher* de Nietzsche). *Tous les termes philosophiques sont des métaphores, des analogies figées* - H.Arendt - *Alle philosophischen Termini sind Metaphern, erstarrte Analogien* - la philosophie ne peut donc être que poétique. Et que des

prosateurs invétérés continuent leurs misérables mises en garde : *Que le philosophe se méfie de métaphores* – G.Berkeley - *A metaphoris autem abstinendus philosophus*.

Plume à la main, prendre langue avec la réalité devrait ne me servir qu'à conduire le courant de mes mots. Le reflet est une opération trop floue, pour peindre avec précision mes fantômes. Mais l'ordre musical des idées reste étrangement en prise avec l'ordre phénoménal des choses.

Le mot *idole* est à réhabiliter ; son contraire le plus en vue est l'*idée* ; je préfère l'objet de prières au projet grégaire, que devient, tôt ou tard, toute idée. Et puisque on prie le mieux, face à l'inexistant, on n'a même pas besoin de justifier les auréoles qu'on est peut-être le seul à voir.

Toute métaphore traverse le langage, le modèle et la réalité. Elle s'appellera *mot*, lorsque l'essentiel de ce parcours est langagier et débouchant sur un état d'âme *réel*. Elle s'appellera *idée*, lorsqu'elle s'attarde au milieu des objets-concepts du modèle.

L'*idée platonicienne* (*eĩdos*) nous renvoie à ce que les choses ont de visible ; à ce qui est lisible nous renvoie le *mot* (*logos*). Le Logos bicéphale *aristotélicien* correspond très exactement à ce qu'est une maxime : l'union de la forme et de la formule !

Dans leurs *idées*, ils prônent l'esprit de profondeur, sans avoir ni la profondeur d'esprit ni la hauteur d'âme ; c'est l'âme de hauteur qu'on devrait sentir à travers mes *mots*.

Le relief du français fait ressortir les concepts avant les relations, l'anglais fait l'inverse, l'allemand et le russe entourent les deux d'une même indétermination. Le nombre de concepts dépassant, de loin, celui de relations, le français est la langue idéale du genre aphoristique.

Ce sont surtout les bavards qui chantent les vertus du silence. Ce n'est pas le silence que brise le mot, mais le caquetage des idées reçues. Le silence a besoin d'espaces à remplir et non pas de sons à corrompre ; pour cette basse besogne, il y a des idées. Ce n'est pas un silence *parlant* que je plains - dans ce cas il y a du consentement - je déplore le viol d'un silence musical, silence des choses, dont on ne peut pas parler ([Wittgenstein](#)), on ne peut que le chanter.

Suivre ses idées - création autodestructrice, à portée de tout ingénieur ; obéir aux mots - création autocréatrice, réservée aux ivrognes et aux poètes. Dès que la musique des mots est trouvée, leur sens vient tout seul, sous forme d'idées. L'inverse, *Occupe-toi du sens, les sons s'occuperont d'eux-mêmes* - L.Carroll - *Take care of the sense and the sounds will take care of themselves* - est inepte.

Le cheminement de la pensée : désir – tache – contour – charge – mot – chose (poète – philosophe – peintre – amoureux – écrivain – acteur) – autant de langages ! Qui aura la patience et la sagacité à traduire le geste d'acteur en émotion de poète ?

Dans les bouteilles, qu'avait bénies le mot, le message promet plus d'ivresse que le breuvage, même d'appellation contrôlée. Ne jalouse pas les bouteilles pleines – pleines d'idées, de messages, de liqueurs, et qui ne sont bonnes que pour les épiceries. Et que vive le vide salutaire du mot, où le poète invite Dieu à agir !

Tout énoncé a l'ambition de tourner en arbre. L'arbre de l'esprit-requêteur va s'unifier avec l'arbre de l'esprit-interprète. Les cas stériles : l'arbre de départ sans variables, cas minéralogique, ou l'arbre d'arrivée n'ayant pas gagné en ramages, cas prosaïque. Le mot, c'est une pensée se reconnaissant dans un arbre vivant, cas poétique. Il devient regard à

hauteur d'arbre, lorsque à l'arrivée on se trouve avec plus de variables qu'au départ. *Comment ne pas vivre au sommet de la synthèse, quand l'air du monde fait parler et l'arbre et l'homme ?* - G.Bachelard.

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression (structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

Aller aux mots mêmes (le symbolisme) est plus bête que *Aller aux choses mêmes* (la phénoménologie), ce qui est plus bête que *Aller aux concepts mêmes* (l'idéalisme). À toute cette bougeotte j'oppose *S'immobiliser dans la métaphore même*, à égale distance des trois.

Types de pensée, dans l'ordre croissant de leur intérêt : penser à quelque chose, penser de quelque chose, penser quelque chose, penser sans convoquer de choses, en restant en compagnie de mots seuls, les mots créant des choses inexistantes.

Le poète écoute ses cris et soupirs, d'où naissent des sonorités, couleurs ou mots, au milieu desquels éclosent des métaphores, ouvrant l'accès aux pensées, ces invitées de dernière minute, l'espace d'un matin. À comparer avec les *penseurs*, se penchant sur leurs pensées-maîtresses, pour les reproduire le plus fidèlement avec des mots moulants et coulants. *Penser* - l'un de ces verbes-parasites, sur lesquels le [cartésien](#) veut bâtir sa santé !

Ils se disent submergés par des idées se refusant au verbe. Cas clinique des sots incurables. Je n'ai jamais vu le cas contraire : *Il se prépara un grand vocabulaire - et attendit toute sa vie une idée* (N.Barney).

Dans l'écrit, je veux rester tonique ; je dois franchir plusieurs tests de

qualité, avant d'exhiber mes sentences ; la tonicité peut et doit provenir des objets évoqués, des mots choisis, des idées émergentes, de mon tempérament – une seule de ces sources désavoue mes mots, et je peux être certain de leur défectuosité.

Le mot emporté par un bon souffle et gonflant une bonne voile - le rêve du naufragé des idées, au fond de son épave.

L'idéal de l'écriture : chercher à donner au poids des mots la fonction des ailes. Le ratage : le poids continue à tirer vers le bas les idées ; la victoire : une aspiration vers le haut, aspiration devenue en elle-même une idée.

Dans un écrit de fiction philosophique, il y a toujours deux facettes : des idées ou des mots, l'universel ou le personnel, le savoir ou l'auteur. Deux types de faiblesse de ma plume : lorsque les idées *datent* – manque d'attachement, ou *date* l'auteur – trop d'attachement.

Le mot libre s'apparente aux rythmes, l'idée des esclaves - aux algorithmes. Le déclin des grands mots accroît le pouvoir de la petite pensée, comme le déclin de la grande pensée accroît le pouvoir des petits mots. Être petit, c'est être collectif. Quand la mesquinerie touche aussi bien les mots que la pensée personnels, l'exclusive est encore plus flagrante.

Quand on voue un culte aux idées, on bâtit, autour d'elles, des systèmes, des événements, des justifications. Avec les mots, au contraire, on ne vénère que le langage désarticulé, conducteur capricieux d'émotions, tendant à sortir, arbitrairement, de l'anonymat d'une construction collective. Les idées sont censées rendre ce qui est mûr ; les floraisons des mots, en revanche, ne promettent que des fruits pour les yeux, les oreilles et non pas pour la bouche. Les idées ont du volume et du poids,

les mots n'ont que la hauteur du regard et l'échelle de l'ironie. La vision, le contenu - idea, ou le regard, la forme – eïdos.

L'ironie est l'aveu de l'impuissance de l'intelligence et de la puissance des mots. Ce qui ne nous laisse pas séjourner trop longtemps parmi les Solutions, nous rapproche des frontières Problématiques et nous expulse vers le Mystère de notre choix.

L'ironie-mystère est la mort ; l'ironie-problème est la vie ; l'ironie-solution est l'égale distance entre les deux.

On veut le mot ironique ; on peut l'acte ironique ; on doit la pensée ironique.

On se révèle par le mot dans un langage, par la pensée dans un modèle, par un acte dans une réalité. L'équivalence entre les deux premiers - création humaine, entre les deux derniers - divine. Au commencement divin était la pensée ; le verbe n'annonce qu'un commencement humain.

En matière des voluptés, tous sont interpellés par les mêmes pulsions. C'est la nature d'accès à l'objet du désir qui nous divise en poètes ou en automates. Le poète est ennemi du plus court chemin ; il cherche des voies et des regards obliques ; il est maître de la caresse, qu'il applique avec la même élégance aux mots, aux idées et aux corps. Saoulé par le sang et l'encre secrets, il ne voit pas le temps et l'ancre concrets.

Les rapports entre le mot et la pensée sont du pur érotisme ; le mot est un excitant, qui donne au corps d'une pensée des contours et des profondeurs à caresser ou à explorer. Et K.Kraus s'avoue incompetent : *La langue est la mère et non pas la maîtresse de la pensée - Die Sprache ist die Mutter, nicht die Magd der Gedanken.*

Cette erreur irrécupérable de S.Mallarmé ou de Wittgenstein - la dissociation entre la langue et ses références extérieures, la source du

sens soi-disant gisant dans la langue même. Toute image tropique - dépassant la musique et l'usage - naît déjà dans l'interprétation et celle-ci se fait dans le contexte d'un modèle et non pas d'un banal dictionnaire. Référence, vérité, sens, ces concepts de G.Frege, furent énoncés dans un mauvais ordre, avec de fausses symétries et analogies.

La pensée n'est pas nécessairement plus objective que la représentation (G.Frege) ; elle fait appel aux mystères (la nécessité divine) de la réalité, aux problèmes (le libre arbitre) de la représentation, aux solutions langagières (la liberté stylistique) ; mais, peut-être, ce qui mériterait le nom de pensée ce serait un énoncé, qui spécifie, à la fois, le domaine du réel, se limite à une théorie représentative, et accuse un genre littéraire, - ce ne serait qu'une pensée mécanique, la vivante violentant et le réel et le représenté et l'exprimé.

Le langage métaphorique s'oppose à ce qui est sans saveur, que ce soit en mots ou en idées. Tout bon langage conceptuel est métaphorique, qu'il s'agisse de mathématique ou de philosophie. Mais seule la poésie pure peut se permettre le luxe des métaphores refusant toute mutation en concepts.

Le meilleur habit d'une pensée excitante est transparent ; c'est dans la nudité du mot que le contact avec elle me fait retrouver son sens et perdre ma tête.

La haute création, la *poïesis*, sera toujours de la traduction, de la *mimesis*. Le jardinage divin du mot vivant sera au-dessus de l'artisanat (*démiurgie*), de la *tekhné*, de l'idée mécanique. La fidélité chevaleresque au mot vulnérable ou la maîtrise intéressée de l'idée : *Ton chevalier, ton artisan jaloux, te portent leur prière, ma douce langue !* - V.Nabokov - *Так молится ремесленник ревнивый и рыцарь твой, родная речь !* - et que ta prière ne se confonde jamais avec le sermon.

Deux raisons poussèrent Socrate à répugner l'écriture : l'horreur du développement (auquel succombe son élève infidèle) et l'absence de noms pour tout ce qui compte le plus dans la vie (et dont l'autre fait des Idées). Et le genre aphoristique d'Héraclite, fut oublié au profit des bavards...

Du croisement entre l'ironie et la pitié naît la noblesse ; la noblesse multipliée par l'intelligence réveille le talent ; le talent, séduit par l'idée, aboutit à la création ; la création, attirée par le soi, produit le mot - la généalogie du mot, du meilleur, de la *maxime*.

La langue a un double rapport : à l'art et au savoir, d'où ses deux manifestations - le style et la quête. Elle est active et créatrice, sur la première facette, passive et subordonnée - sur la seconde. La représentation, implicite ou fantomatique, fait que la langue touche au réel toujours à travers le voile des concepts ou images, qui, à leur tour, en attendent l'écho : *La connaissance pressent la langue, comme la langue se souvient de la connaissance* – F.Hölderlin - *Wie die Erkenntniß die Sprache ahndet, so erinnert sich die Sprache der Erkenntniß*.

Dans les tâches intellectuelles, le mot a deux fonctions radicalement divergentes : exprimer la forme-style ou rendre le fond-pensée. La mémoire ne garde que la seconde facette ; l'absorption de la première ne laisse que le plaisir. Dans le résumé du fond, il ne doit plus rester de mots, tout doit être traduit en concepts ; la survivance des mots y serait signe d'un discours creux, verbeux. Avec la plus belle des formes, c'est l'inverse qui se produit : ne reste que le mot élevé au grade d'image.

Sans parler de hauteur, le mot est aussi plus vaste que l'idée, puisqu'il doit, ou peut, ou veut, exprimer, en plus, le rythme qui précède, accompagne et survit à l'idée (*eidos*), pour se figer en une icône picturale (*eikon*) ou en une idole (*eidolon*) musicale.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème* - Heidegger - *Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden.*

F.Hölderlin et Heidegger ont tort d'opposer le pathos sacré de la quête grecque à la sobriété junonienne du don de représentation - ce sont deux dons incomparables, l'un artistique et l'autre intellectuel, l'un langagier et l'autre conceptuel. Nietzsche trouve une opposition plus juste entre deux types d'art, entre deux genres de pathos : Apollon et Dionysos.

Le poète *entend*, tout d'abord, le mot, avant de chercher le concept ; l'homme ordinaire *voit* d'abord le concept, avant de trouver le mot. La musique du devenir ou le tableau de l'être.

On a beau chanter la fonction, c'est à dire l'âme et la pensée, c'est l'organe, c'est à dire le corps et le mot, qui procure la jouissance la plus indubitable. *Le corps est l'organe-obstacle de l'âme, et les mots - l'organe-obstacle de la pensée* - V.Jankelevitch - en matières divines, le créateur, c'est à dire l'homme de l'imagination et de l'élan, est porté par la contrainte plus loin que par les moyens.

Un sot sobre expose ses *pensées*, avec des mots si ternes qu'on en bâille ; un sot ivre déverse des mots, dans lesquels on n'entend aucune pensée. *Le vin fait prendre les mots pour des pensées* - S.Johnson - *Wine makes a man mistake words for thoughts.* L'homme de bien a besoin d'un état d'ivresse, à vivre ou à créer ; tout accès de sobriété devrait le réduire au silence ou faire tomber sa plume.

Deux sortes de métaphores : de relation ou d'objet ; dans la première, la relation référencée n'existe pas entre les objets référencés, et c'est par un critère de proximité, propre aux objets, qu'il faut chercher des relations existantes ; dans la seconde, les objets référencés n'existent pas pour la relation référencée, et c'est par un critère de proximité, propre à la relation, qu'il faut chercher des objets existants. Le type de critère de proximité déterminera, s'il s'agit d'une métaphore littéraire ou conceptuelle, d'une poïesis ou d'un logos.

Un immense tempérament et une immense intelligence, [Nietzsche](#) et [Valéry](#), abordèrent *toutes* les questions de la philosophie académique, en les débarrassant de tout verbalisme, argumentatif ou narratif, dans lequel nagent les philosophes logorrhéiques, et en n'exhibant que des métaphores. Tout contenu se réduisant aux mots, s'opposant aux tropes ou concepts, est bête. Et il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'y en a que de vagues notions.

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle [Wittgenstein](#) ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage ([Valéry](#)). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

J'ai beau me détacher de tous les noms, de tous les courants, - ma recherche de points zéro ne pourra jamais réussir complètement dans le domaine des mots ou des idées, où je suis soumis à mon époque et à ma mémoire ; c'est du point zéro des tons que j'ai le plus de chances de me

rapprocher, puisque ce domaine se voue surtout à la hauteur, dimension désertée par d'autres chercheurs d'originalité.

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'ait pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des platitudes, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

Dans la félicité des caresses verbales, je ne pense pas souvent à la conception d'enfants, de ces pensées, le plus souvent illégitimes. Mais *tu enfantes de pensées, comme enfante et les porte longtemps la femme* – M.Prichvine - *мысли рождаются, как живые дети, и их долго вынашивают* - dans la douleur, la difformité et la perte d'appétits.

Dans tout discours, il y a un fond, mécanique et banal, l'idée, dictée par l'esprit, et il y a une forme, organique et musicale, inspirée par l'âme. La hauteur d'âme ne se révèle qu'à ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir et dont les oreilles perçoivent de la musique dans tout bruit de la vie.

Aux cieux – un nombre incalculable d'appels, que les images d'artiste reflètent en mots et en mélodies, élanés vers le haut. Sur la terre – une poignée d'objets et d'actions, sur lesquels n'importe quel imbécile peut formuler des idées terre-à-terre, consensuelles, basses. Les idées appartiennent à la tribu, à la conscience collective. Les mots caressent et font rêver, les idées tiennent en éveil nos muscles et nos griffes. Les mots parlent envols ou chutes, les idées nous attachent à la plate stabilité.

Pour chasser le gibier d'idées, il faut lancer des mots de chasse. Quand, au même moment, le vent de la poésie se lève, pour les porter vers des contrées imaginaires, mais moins arides que le désert de la vie réelle. Les idées, elles aussi, sont réelles, et donc inaccessibles avant d'être fixes, c'est à dire mortes. Le mot est ce qui va à l'envi se remettre à l'irréalité, aux mirages.

L'univers des mots et des idées n'est pas moins humain que celui des phénomènes et des paysages ; le romantique, qui se renferme dans le premier, n'a pas besoin de descendre dans le second, pour prouver, que la vie et la mort l'habitent. Le regard d'un créateur, même aux yeux fermés, embrasse tout l'univers.

Une magnifique trifurcation du mot grec *dialegesthai*, l'art de la parole, aboutissant aux trois concepts, qui perdirent tout rapport entre eux - *dialogue, dialecte, dialectique*, et qui se retrouvent, miraculeusement, dans la littérature, car une bonne écriture résulte du respect des contraintes formelles universelles (un dialogue), de la maîtrise des moyens langagiers individualisés (un dialecte), de la noblesse du but intellectuel abstrait (une dialectique).

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est à dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Les nuages de mots se concentrent au ciel, sont tournés vers le ciel et l'embellissent. Entre les plus chargés d'intensité éclatent des tonnerres

musicaux d'images, et les plus chargés de sens déversent sur la terre des torrents de pensées. Et la musique et le sens doivent être voués à la hauteur, y sentir leur patrie et la raison d'être.

Le mysticisme est le contraire du culte de la technique : croire que partir de la musique des mots est plus passionnant que ne tenir qu'au bruit des concepts et des choses ; la création impondérable, face à la lourde inertie.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. *'Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison - Benoît XVI - 'Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

L'écriture reproduit les mêmes étapes que la musique : la partition (conçue abstraitement par le compositeur), les instruments (où se retrouvent cordes et souffles), l'interprète (développant les idées et enveloppant les notes), l'auditeur (dont l'oreille est plus présente que le cerveau ou l'âme). Mon drame est que mes instruments français seront, fatalement, mal accordés ; je ne peux compter que sur de bons cerveaux de mon auditoire improbable.

Ils croient que leur dit est ce qu'ils pensent, et ils voient dans cet accord une difficulté majeure. Or, c'est une difficulté d'élocution et non de création. L'artiste n'a qu'à bien dessiner les ombres de ses mots, pour que, au-dessus, d'une direction inattendue, se devine la lumière de sa pensée. L'altération crée l'altérité (*La production produit le producteur* – M.Blanchot). Le sot fait l'inverse.

Le mécanisme central de tout langage, qu'il soit *naturel*, conceptuel, musical ou pictural, est le chemin d'accès aux objets et relations. Qu'on le *dise* ou qu'on le *montre*, le principe reste le même ; la monstration sera là, dans les deux cas ; mais plus la métaphore l'emporte sur la routine, plus le message relèvera de l'art plutôt que du mode d'emploi, de la musique plutôt que du bruit.

Le poète qui brandit ses *idées*, que lui inspirent des faits, est plus terne que le scientifique qui crée ses mots, pour peindre des faits. Dans un fait, ce qui compte, c'est le langage de son énonciation. Les idées naissent auprès de Dieu, ne séjournent que dans le langage, elles effleurent les têtes et se moquent des faits.

L'idée chaussée en mots répugne à être déchaussée. Le non-dit est une cachotterie du marchand et le trésor du sage : *La part créative d'une pensée se manifeste par la présence discrète du non-dit derrière le dit - Heidegger - Das Zurückbleiben hinter dem Gedachten kennzeichnet das Schöpferische eines Denkens* - le sensible, suggéré par le style, primant l'intelligible, exhibé dans le mot - le regard derrière les yeux.

L'opposition *mot-idée* est du même ordre que *pose-position* ou *regard-pensée* : l'intensité, la musique, la noblesse opposées à la cohérence, la force, la certitude. Savoir libérer les premiers des secondes est une précondition de l'art.

La poésie des idées est aussi dérisoire que la poésie des seuls mots ; à la réflexion profonde et à la narration plate, la poésie devrait opposer et la pensée et le style de hauteur, danser plutôt que creuser ou marcher.

Au discours et à la présence, opposer l'écrit et la distance ; à la création maîtrisée d'idées - le créateur maître du mot ; à la pêche des solutions - l'immersion dans le mystère.

Les métaphores au-dessus des idées sont plus qu'idées ; les métaphores au-dessus des choses sont moins que choses - c'est pourquoi l'idéalisme des amis des Formes est toujours plus haut, même si le matérialisme des fils de la Terre peut être plus profond.

L'idée est neutre et sédentaire ; c'est au mot de proclamer ma voix et de justifier mon état d'exilé, au milieu des silences ou des brouhahas. Mais l'idée, bien enveloppée par le mot, s'appellerait, peut-être, pensée : *La pensée d'un homme est avant tout sa nostalgie* - A.Camus.

On devrait appeler *mot* toute idée, dans laquelle le verbal (le style) l'emporte sur le minéral (les choses), et le vital (la solitude) - sur le social (l'inertie).

La conception d'une pensée, comme d'un enfant, est souvent due au hasard. La volupté génératrice se joue autour du mot. *Pour que la pensée surgisse, il faut posséder la parole, dans laquelle la pensée germe* - K.Kraus - *Nur der hat einen Gedanken, der das Wort hat, in das der Gedanke hineinwächst.*

Être original dans ses idées est une gageure presque impossible ; aucun nom, à part celui de **Valéry**, ne me vient à l'esprit. Tous répètent, imitent, transforment. Ou bien sont incapables de métaphores, ce qui fait dégringoler leurs idées. Les idées font partie du patrimoine collectif ; je ne peux faire parler mon visage que dans le mot, muni de musique et d'ironie. Je garderai mes mots au fond de mon âme, tandis que mes pensées rejoindront les esprits des autres, pour s'y dissoudre.

Tout écrivain se penche sur ses états d'âme ; au début, on les *évoque* dans l'ampleur des faits ; ensuite, on les *représente* par la profondeur des idées ; et l'on finit par les *peindre* dans la hauteur des mots. Symptômes,

thérapie, résurrection.

Chez Shakespeare, c'est toujours la pensée qui engendre le mot - G.Lichtenberg - *Bei Shakespeare zeugt immer der Gedanke das Wort*. Il eût été aussi ennuyeux que Molière, si ç'avait été vrai ! La liberté, avec laquelle Shakespeare extrait les mots des tiroirs imprévisibles, prouve, qu'il se désintéressait des pensées aux clefs toujours trop précises. Je ne connais pas une seule pensée de Shakespeare, mais ses intrus de mots me mettent au seuil des pensées subtiles.

Demander des mots au silence et des idées à la nuit – Balzac. Écoutez les cadences mécaniques diurnes, qui remplissent les idées d'aujourd'hui ! La musique étoilée se réfugie en hauteur, où ne s'aventurent ni éditeurs ni lecteurs. La défaite du mot est de ne plus provoquer d'avalanches d'idées. Le mot est un silence, faisant entendre la musique. L'idée est un silence cadencé.

La pensée s'occupe de podiums, d'angles d'éclairage, d'ordre de défilé. Les mots-caresses et les mots-promesses s'occupent et de vêtements et de corps. *Le style et les mots sont non le vêtement, mais le corps des pensées* - G.Leopardi - *Lo stile e le parole sono non la veste ma il corpo dei pensieri*. La pensée seule, qui, dévêtue, monte sur les planches, sans être sacrée par le mot d'un haut couturier, ne peut servir que de portemanteaux ou d'épouvantail.

L'emploi intensif de mannequins jetables finit par rendre aux vêtements leurs lettres de noblesse. *Le style n'est que le vêtement ; la pensée est le corps caché par ce vêtement* - Dostoïevsky - *Слог - это, так сказать, внешняя одежда ; мысль - это тело, скрывающееся под одеждой*.

Les plus sublimes pensées viennent au monde toutes nues, sans enveloppe verbale ; c'est tout un art que de les couvrir de mots -

L.Chestov - *Самые значительные мысли являются на свет голыми, без словесной оболочки : найти для них слова - целое искусство.* Ce couturier-artisan est bien pitoyable, s'il crée ses vêtements en les adaptant à un modèle. L'art, cette haute couture du mot, n'a pas besoin de mannequins des idées, pour créer dans l'imaginaire.

L'idée s'infiltré dans le rythme, pénètre les mots, et vibre dans leur ascension et leur chute – R.Tagore. Quand on a compris, que c'est bien l'idée qu'on mène en bateau et que ce n'est pas elle qui mène la danse, on a des chances de devenir danseur surclassant le calculateur. *Le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers* - Alain - il tombe la-dessus, sans l'avoir cherchée.

Une pensée prisonnière de son expression n'est pas de la pensée – H.Montherlant. Les pensées, qui courent les rues, méritent peut-être ce beau nom, mais on ne se fait pas emprisonner pour elles. Ce vieux paradoxe des délicats : une belle expression débouche miraculeusement sur de bonnes pensées, mais d'une bonne pensée à une belle expression le chemin est tortueux et déformant.

Il faut tout écrire au courant de la plume, sans chercher les mots – Sartre. C'est un goût plutôt dilettante et déplumé. Il faudrait tout écrire au courant des mots-griffes, sans chercher la plume-pensée ; la véritable holo-graphie est logo-graphie. Ce qui tombe de la plume sèche vite ; ce que le mot pressurise a des chances de faire venir de nobles liquides.

Les livres ne sont plus dépositaires de rêves. On y vit, comme partout ailleurs, dans l'inertie des actes et dans la routine des pensées. L'intermédiaire occultant le primordial. Celui-ci ne se devine plus que dans les yeux amoureux, où surgissent encore les premiers et les derniers sentiments. La dernière source de rêves et de mots irresponsables, donc initiatiques ou testamentaires. *Qu'arrive-t-il, lorsqu'on a trop longtemps*

vécu dans les livres ? On oublie le premier et le dernier mot – M.Blanchot.

On peut comparer les relations de l'âme et du corps à celles du concept et du mot – M.Merleau-Ponty. La double liberté, qui les laisse parfois suivre des voies divergentes, la fonction instrumentale du corps, ses caprices ou caresses, qui sont ses métaphores ; porter l'expression, mais laisser le souci du sens à l'âme - le parallèle est admirable.

Aux bals de l'écriture, c'est le mot qui mène la danse, et dans les figures les plus aristocratiques sa cavalière, la pensée, n'est enlacée que d'un regard discret et amoureux. Hors musique leurs pas ne parlent que caserne ou cuisine. *Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui* – J.Baudrillard.

Ne plus savoir insuffler de la poésie dans ses idées est aussi dramatique que de ne plus aimer. *Ce n'est pas que je n'aie plus d'idées, mais les idées ne dansent plus pour moi* - G.Bataille. L'idée qui danse s'appelle mot, sinon elle n'est qu'une marche, déplacement, flânerie. Le son et le bruit, le chant et la parole, l'aède et Archimède. L'outil, toujours imprévisible. *La parole humaine est comme un chaudron fêlé, où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles* – G.Flaubert. Pour que l'idée coule, il faut que l'esprit s'immobilise : *C'est la sécheresse intellectuelle qui nous inonde d'idées* - S.Lec.

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

La même noblesse anime les grands poètes ; elle peut se manifester par attachement aux mots (le talent et l'âme), aux courants d'idées (l'intelligence et l'esprit), aux formations politiques (le besoin de reconnaissance et la raison). Byron, Chateaubriand, Rilke se contentèrent

du premier volet, F.Hölderlin, Nietzsche, Valéry y ajoutèrent le deuxième, Hugo, Maïakovsky, Aragon – le troisième. Goethe fut le seul à tenter tous les trois, comme notre contemporain, refusant les titres de poète et de héros, R.Debray.

L'air, qui est l'élément de la liberté et de la musique, sert d'étape à notre regard sur le ciel. Et le corps, peut-être, est cette terre, à partir de laquelle on aperçoit le mieux le feu divin : *Ainsi l'âme s'unit à l'âme, fût-ce par le chemin du corps* - J.Donne - *Soe soule into the soule may flow, though it to body first repaire*. Comme le mot, cherchant à embrasser ton âme obscure, est condamné à se fier à la transparence des pensées.

Quand je suis avec les autres, le mot, la pensée, la souffrance en deviennent écho, attribué, à tort, à la vie. Ce n'est que dans la solitude que je trouve les plus purs des échos : le mot sur le mot, la pensée dans la pensée, la souffrance de la souffrance.

Les meneurs et les menés sont aujourd'hui d'égale quiétude d'âme. Fini le temps, où *l'on allait d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire* – P.Corneille. Ici, on savait, que le chemin fût imprévisible ; là, on se désintéressait de toute droiture. À l'avant, je donne mes mots pionniers, à l'arrière - je marche dans les ornières des idées, creusées par les autres. Dans les deux cas, je ne suivrai plus mon étoile, mais le souci commun.

Exemple d'un retour cyclique : on suit l'*instinct* mystérieux des foules, ensuite, on adhère aux *idées* problématiques des élites, enfin, dans la solitude, on goûte les *mots* des solutions. Mais je finis par réinventer mon espèce, me replonger dans ses instincts, munis, par mes soins, de nouveaux mystères...

Cioran écrit pour le salon (d'où l'importance du style) ; Valéry réfléchit devant Dieu (cet inexistant, indispensable pour une belle intelligence) ;

Nietzsche s'extasie devant lui-même (dans une solitude du mot et de l'idée, nous bouleversant par leur musique). Je tente de réunir ces trois milieux, en un lieu que j'appelle mon soi inconnu. Mes trois confrères ont leur voix propre, puisqu'ils n'ont pas de collègues à rassurer ou à flatter ; pourtant, c'est ce que cherche la gent professorale, en écrivant dans un jargon, miteux, lourd et farfelu.

À étudier l'homme, de l'extérieur, je m'ennuie, - pure perte de temps et fatale dissipation de tout lyrisme. Tout ce qu'il imprime dans l'extérieur - ses actes, ses choses et ses idées - il l'exprime mieux à travers son intérieur - ses désirs, son ton, ses mots. Sinon Robinson, au moins Adam peut exprimer toute la nature humaine et tout son génie, sans la moindre présence de choses ou d'assemblées de sages. Le plus fastidieux des partis est le parti pris des choses. La chose est un support mécanique, un bruit des raccords ; le mot, c'est un corps organique, une musique des accords. De l'entrée de Jésus dans Jérusalem, on peut oublier l'âne, le mûrier et les palmiers, mais on devrait garder en mémoire les larmes du Rédempteur.

Les mots, dont je me sers ici, n'effleurèrent pas, hélas, mon enfance. Mais mes idées, non plus, ne lui doivent rien. Pourtant, ses appels retentissent sans arrêt à mes oreilles. Ma fidélité à mon enfance se traduit par ma révérence au seul ton, qui serait en unisson avec ces appels, - celui des contes de fées nostalgiques. Sinon, je m'intéresserais aux luttes, aux vérités, aux libertés, à tous ces sujets ampoulés et utiles et qui ne m'inspirent, Dieu soit loué, que de l'ennui ou de l'indifférence. La solitude forge des poètes ; ceux, qui la choisissent, deviennent révolutionnaires, ceux qui la subissent - moines.

L'âme n'a qu'un seul vocabulaire, celui des palpitations, on n'y décèle ni images ni mots ni concepts ; c'est la seule source crédible du sentiment tragique : ne pas reconnaître mon âme dans le langage de mes gestes ou

de mes pensées, auquel je suis réduit ou condamné.

Pour exister virtuellement, c'est à dire dans le rêve, il faut renoncer à l'existence *câblée*. Comme, en renonçant au sens courant des mots, la poésie élève le mot jusqu'au concept sonore, le son précédant le sens, la musique dominant le bruit.

Je suis un Janus, avec une face côté âme et l'autre côté esprit ; et la mélancolie naît du contraste entre elles. L'âme vit dans une musique, où l'harmonie du bien enveloppe la mélodie du beau et l'intensité du noble ; l'esprit, lui, développe du bruit autour des mots, des images, des idées, qui terminent leur parcours dans la platitude des actes, à l'opposé de la hauteur, dans laquelle trouvent refuge les rêves de l'âme.

Tout se met à parler dans l'univers, dès que je le chante. Mais aussi bien les oreilles bien accommodées que le don de prosopopée sont rares. Pour qu'on y entende le Verbe ou/et lise la vérité, les oreilles et les yeux doivent maîtriser les bons alphabets ou solfèges, c'est à dire devenir l'âme et l'esprit, ces vrais maîtres d'interprétations libres. Quand on maîtrise la vérité, on n'aime que le Verbe, quoiqu'en dise St Augustin : *aimer non pas les paroles, mais la vérité dans les paroles - in verbis verum amare, non verba.*

Dans la *parole*, ils veulent entendre des *pensées* ; et dans les pensées, ils veulent trouver des *vérités* - mais de tout cela est déjà capable la machine ! La parole ne vaut que par la musique, qui reste, une fois filtré le bruit des pensées. La pensée ne vaut que par la danse des images, une fois pétrifiée la marche des vérités.

La beauté est maîtresse du poète ; elle ne devrait se marier ni avec le vrai ni avec le bon. Les pitoyables *idées platoniciennes* devaient naître du mariage entre le beau et le vrai ; tandis le vrai *mot*, mot rédempteur, naît

de la beauté, animée (couverte d'âme) ou visitée par le bon esprit.

Celui-là promet de ne relater que la vérité courageuse de ses pulsions les plus abjectes et de ses pensées les plus inavouables, et je m'ennuie avec ses récits, qui ne m'apprennent rien d'exceptionnel, et que n'importe quelle assistante sociale aurait exposés dans les mêmes termes, - je suis au milieu des statistiques. Celui-ci avoue, humblement, que ses mots et ses réflexions ne seraient que des divagations, des masques d'un visage, qu'il ne parvient pas à connaître lui-même, et j'y reconnais des échos d'une même voix, qui me taraude, moi aussi, - je trouve un frère.

Le mot est pur s'il peut se passer d'idées, l'idée est pure si le désir ne s'en mêle pas, le désir est pur si le passage à l'acte ne l'assouvit guère. Mais la multitude aime des amalgames : *Celui qui désire sans agir, engendre la pourriture* - W.Blake - *He who desires but acts not breeds pestilence*. Celui qui agit, immunisé contre le virus de honte ou de désir, gagne en stérilité et perd en saveur.

Pour pouvoir pratiquer le culte des commencements, il faut avoir accompagné beaucoup de mots et d'idées jusqu'à leurs aboutissements. *L'origine est ce qui se pose à la fin* - R.Debray. Et c'est seulement au milieu des finalités en cendre qu'on apprend l'art d'atteindre aux commencements les plus vitaux, l'art qui se réduit, essentiellement, à l'imposition de bonnes contraintes.

Le bon style, ce ne sont ni les yeux ni la vision ni même le regard, mais l'une des facettes du talent, la seconde résumant l'ouïe et l'entendement. Mais le génie serait plutôt la technique que l'imagination, plutôt le mot que l'idée.

Couler en bronze ses *pensées*, pour qu'on n'en puisse pas défalquer la moindre *virgule* ? Ils pensent, que c'est très intelligent et digne. La seule

chose, à laquelle je tiendrais, moi, et encore, c'est de retrouver le lendemain parmi mes *mots* en cendres quelques points d'*exclamation* non éteints.

Origine de la poésie - partir de la lettre et se rire de l'esprit. Rendez-vous cryptogames avec les mots, les Muses. Tolérance avec les idées, les prostituées.

Les songe-creux ont toujours tant de choses à dire, dont ils fixent l'*être* : sans savoir exprimer, ils impriment, ils signifient, ils font, pensant qu'ils sont. L'idéal de l'écriture serait de tout exprimer, de ne dire qu'un minimum, tout en cherchant à réduire le dit au chanté, de l'opérer à l'œuvrer.

Je veux peindre l'oiseau, et l'on ne découvre, sur ma toile, qu'une cage. Et je balbutie, avec tous les sots, que le peintre ne doit pas apparaître dans ses tableaux. Plus que dans un cachot de l'esprit, c'est dans une tour d'ivoire de l'âme qu'on a besoin de barreaux : *L'âme est le seul oiseau, qui soutienne sa cage* - Hugo. On vit le mieux sa liberté à travers, ou même en-deçà des contraintes : *Il lui semble, que le monde est fait de barreaux, et au-delà de ce monde - aucun autre* - Rilke - *Ihm ist, als ob es tausend Stäbe gäbe, und hinter tausend Stäben keine Welt*. C'est par la délicatesse des barreaux qu'on reconnaît notre parenté avec les volatiles. *La pensée est un oiseau qui, dans la cage des mots, peut déployer ses ailes* - Kh.Gibran - *Thought is a bird, that in a cage of words, may unfold its wings*.

Que je rêve du jour, où je pourrais m'accueillir sans honte, dans l'édifice allégorique des mots, que j'aurais élevé moi-même ! J'en ai assez de crapahuter parmi les ruines de l'indicible. Mais tout édifice devient chose, dont je ne veux pas, même sous forme des ruines au passé trop palpable : *Les allégories sont au royaume des pensées ce que sont les*

ruines dans le domaine des choses – J.Habermas - Allegorien sind im Reich der Gedanken was Ruinen im Reich der Dinge.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots...

Vis-à-vis de mes écrits je n'éprouve pas de sentiments paternels, puisque toute insémination ne peut y être qu'artificielle. Je ne m'en sens pas le fils naturel non plus, car dans ma substance pré-langagière, à l'état sauvage, aucune analyse génétique n'est possible. Et Valéry a doublement tort : *L'homme, père et fils des idées, qui lui viennent.*

La prose appelle la pensée, la poésie, ma foi, devrait être un peu niaise - Pouchkine - Проза требует мысли и мысли, а поэзия, прости господи, должна быть глуповата. Dans la jungle de la pensée, la prose est peut-être un bon botaniste et même un bon guide, mais sa loi, loi de la jungle des mots, est dictée par la poésie.

Les métaphores crues (fraîches) ne sont encore que des mots, les métaphores crues (adoptées) sont déjà, hélas, des idées. La métaphore est bien le seul plat de résistance d'un rebelle : *Les révolutionnaires vivent et meurent de métaphores* - R.Debray. La crudité vivifiante du mot est une métaphore décruée, la croyance mortifère de l'idée - une métaphore accrue.

Quels objets manipulent-ils ? Au-dessus de quelle représentation ? Les scientifiques – les concepts, rigoureuse ; les philosophes académiques –

les mots, intuitive ; les poètes – les métaphores, intuitive ; les philosophes-poètes – les métaphores, rigoureuse.

L'intelligence nage en tenant la poésie hors de l'eau – Valéry. Avec des convulsions des mots flotteurs ! Les idées sont des barques au service du nageur ; les mots ne sont que des bouées au service de l'étoile.

Les sages d'aujourd'hui sont handicapés de métaphores, mais bardés de prothèses - outils, méthodes, approches - pour fréquenter les quatre éléments qui les fascinent : le feu des polémiques professorales, l'eau d'un langage argotique, l'air des idoles, la terre basse de leurs horizons. *En ce temps du lointain savoir, où la flamme faisait penser les sages, les métaphores étaient de la pensée – G.Bachelard.*

Comment traduit-on, aujourd'hui : *l'artiste peint un tableau ? - le plasticien maintient son installation ! Le mot rencontre le son ? - le concept émerge du bruitage.*

Valéry part d'un concept improvisé, effleurant à peine les choses, pour aboutir à un mot poétique. **Heidegger** part d'un mot improvisé, ignorant les choses, pour aboutir à un concept prosaïque. Privez le langage de suffixes, vous coupez toute source d'inspiration de **Heidegger**. Oubliez toute la culture, la cible de **Valéry** garde toute son excitabilité.

J'ai une tendresse particulière pour l'initiale *I* (même si A.Rimbaud se trompa de sa couleur – elle est bleue et non pas rouge), elle forme l'anneau de la création : idée, icône, idole (que la mauvaise hiérarchie **platonicienne** associait à Dieu, à l'artisan, à l'artiste). Tous en créent, mais seul l'artiste rend l'idée – palpitante, l'icône – vivifiante, l'idole – sacrée. Dieu nous munit d'instruments, pour les représenter, et d'organes, pour les interpréter.

Rien d'étonnant dans la vision de la poésie comme d'une charrue (O.Mandelstam) : la *poiésis* voulant dire labeur, labourage de sillons (*versus* - vers). La vie étant la terre (le premier *humus*) retournée par l'homme (le *humus* second). On retrouve de beaux parallèles avec l'être et la pensée : *La pensée trace des sillons dans le champ de l'être* - Heidegger - *Das Denken zieht Furchen in den Acker des Seins*. Toutefois, l'être et la pensée ne sont que déchéances de la vie et de la poésie.

À quoi s'attaquent les mots (les idées ne s'attaquent qu'à la grisaille des schémas figés dans des normes des hommes) ? Leur choix, plus que celui des idées, traduit la part de la noblesse en nous, le besoin que nous avons du sacré et de ses sacrilèges. Je me rends compte que les choses, dignes d'être ennoblies par le mot, peuvent être vécues soit comme Mystère, soit comme Problème, soit comme Solution. L'existence irréductible de ces trois angles d'attaque, triviaux mais oubliés trop souvent, exclut toute tentation de mettre un point final d'une vérité quelconque. La vraie maîtrise d'un sujet, ce n'est pas sa possession, c'est l'harmonie avec laquelle on l'aborde. L'harmonie avec la vie s'appelle Mystère, l'harmonie avec un langage s'appelle Problème, l'harmonie avec une époque s'appelle Solution.

Démarche antique : dépeindre la Cité idéale et fouiller des écueils humains, sociaux, matériels, qui la rendent utopique ou lointaine. Aujourd'hui, le politicien fait de ses actes ce que je fais de mon écriture : une maîtrise loquace des contraintes et un embarras muet devant les buts. Mais ce qui rend vivables les ruines désertes, transforme le chantier en étable.

Les deux Cratyle, celui de Platon ou celui d'Aristote, celui qui lève le doigt, avec un nom *unique* aux lèvres, ou celui qui le baisse, pour que le nom sélectionné soit le plus *proche* de la réalité terrestre, - produisent du silence *ex aequo* ou du bruit-écho, tandis qu'il s'agit de composer de la

musique - le mot-maître doit faire danser l'idée-servante.

Finalité sans fin, ce charabia est la traduction officielle en français de la définition kantienne du beau. Joli pour l'oreille et idiot pour la jugeote. *Vorstellung ohne Interesse an seinem Dasein und ohne Begriff* – *représentation, sans renvoi à la réalité et sans concepts* – une belle définition de la poésie (qu'il ne faut pas généraliser à l'art tout entier) : les concepts naissant de l'expression, cette représentation métaphorique, détachée de la réalité par l'audace du langage.

De la place du Dire et du Faire dans l'écriture : leurs rôles sont complètement différents aux trois stades - avant la prise de plume, pendant la naissance de l'écrit, enfin, l'appréciation d'un écrit fixe. Au commencement, les niais sont pleins d'idées mûres à traduire dans le dit, et les délicats attendent le premier son ou la première image imprévisibles - le faire, leur métier, ayant besoin d'une matière rare. Au milieu, le niais ne fait que dire, tandis que le mot du délicat naît dans le fait - le style et le ton. À la fin, on ne voit que le fait du niais (son dit étant pâle ou vide), ou le dit du délicat (son fait, c'est à dire son pinceau, étant absent).

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur *pensée* (Talleyrand), aux sages - pour la déguiser (Dante et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

On reproche aux poètes de ne savoir ce qu'ils pensent qu'après l'avoir chanté. Sa parole imprimée, il fictionne ce qu'il aurait pensé. Les autres sont tellement gonflés de leurs pensées toutes prêtes, qu'ils n'exsudent que de l'air. La compression est ennemie de l'impression.

Ce qui nous procure les vertiges et ivresses, réels et profonds, ce sont les drogues et les liqueurs – les idées, solides ou liquides, prometteuses des finalités ; les vertiges et ivresses imaginaires et hautes naissent du regard sur les fleurs et de la lecture des étiquettes, des mots, aériens ou ardents, parlant origines et commencements.

Laisser l'initiative aux idées, c'est abandonner son souffle à l'Alcootest. *Mallarmé laisse l'initiative aux mots. Comme l'homme ivre laisse l'initiative aux jambes* - P.Claudé. L'initiative devrait aller, tour à tour, à l'imprévu : au mot, à l'idée, au son. *Les mots sont générateurs d'idées, plus encore que l'inverse* – J.Baudrillard. Le poème, qui ne s'appuie que sur le mot, s'écroule aux frontières des langues et des époques ; ce qu'a bien compris Valéry.

La hauteur est peut-être équivalente à la profondeur sans épaisseur. Au discours dont l'architecture consacre et accueille le silence. Mais les mots ne viennent pas du silence, mais d'une musique, naissante dans le désir. Mais si les mots ratent la représentation musicale, ils retomberont dans le silence. La musique des rêves est abandonnée par les interprètes modernes, qui ne reproduisent plus que le bruit des idées et du monde.

On rêve et on végète dans la même posture. Heureusement, à la posture, affaire des bras et des idées, s'oppose souvent la pose, affaire du regard et des mots ; le rêve est dans la pose. La hauteur, aussi, n'est pas dans l'escalade, qui s'effectue dans la même posture que la reptation. On agit du haut de sa posture, on écrit à la hauteur de sa pose.

Ce n'est pas dans le noircissement de nos *pensées* (Cioran) que réside le principal danger de la fréquentation des autres, mais dans la grisaille, qui se fauilera dans mes *mots*, grisaille inséparable des choses ; et les autres, que je rencontre en vrai, seront des choses ; l'autre ne vaut que

par mes non-rencontres avec lui, dont j'inventerai les imaginaires : *Ici, on se rencontre, comme si l'on fut déjà dans l'au-delà* – A.Blok - *Здесь все встречаются, как на том свете.*

Mes yeux empruntent sans vergogne ; mon regard ne se laisse influencer par personne. Mes idées frôlent celles des autres, mes mots gardent leurs distances.

Le vrai et l'idéal en soi sont assez respectables, mais ils dégringolent lamentablement, dès qu'on oppose le vérisme à la musique et l'idéalisme - au mot.

Surmonter les axes éthiques – bien-mal, ascension-déclin, force-faiblesse, fierté-humilité, acquiescement-négation –, sur lesquels toutes valeurs sont *différentes*, en les *enveloppant* par un axe esthétique, qui réduit ces valeurs au *même* (ce qui traduit la volonté de puissance), - telle fut l'origine de la métaphore de l'éternel retour. Mais pauvre Nietzsche prit cette métaphore pour une pensée, qu'il chercha à *développer* par des chinoiseries lamentables autour des lois physiques ou des cycles, répétitions, anneaux.

Tout écrit est fait d'un fond (les faits) et d'une forme (les métaphores). Vu la disparition des métaphores (suite à l'extinction des âmes) et la bonne santé des faits (avec la tyrannie de la raison), on acquiescerait, ironiquement, à la bêtise de Ronsard : « *La matière demeure et la forme se perd* ».

La tragédie ne peut pas se dérouler en-dehors de l'éthique, mais son advenue, à partir des faits ou des idées neutres, à la métaphore vivifiante, se réalise grâce à l'acceptation, par l'esthétique, – de la présence déprimante de valeurs horribles sur l'axe du beau. *Où tu dis oui à l'horrible comme antithèse indispensable mais inhérente du beau, là est la*

tragédie - Heidegger - Tragödie ist dort, wo das Furchtbare als der zum Schönen gehöige innere Gegensatz bejaht wird.

Dans la métaphore se rencontrent la pensée et la musique, la pesanteur et la grâce. Ne suivre que le premier versant condamne à la pesanteur finale, au *Schwergewicht* nietzschéen de la pensée des pensées. L'écriture devrait être musique de la musique.

L'élan, la beauté, la noblesse surgissent de la forme et non pas de l'idée. Et même si Baudelaire a raison : *Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus lumineuse*, il vaut mieux contraindre par des idées filtrantes, pour que la forme jaillisse, portant nos ombres !

La mécanisation des esprits toucha, chronologiquement, l'image et le mot, avant de s'attaquer à la musique, sa dernière victime. La prémonition visionnaire de A.Suarès : *Il arrive à l'homme de ne plus penser que selon les images toutes faites d'un écran* - s'applique, aujourd'hui, aux mots et aux mélodies. C'est sur l'écran impassible que viennent mourir les anciens élans et métaphores.

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* - G.Bachelard.

Apollon munit le mot de vastes couleurs, et Dionysos - de musique profonde ; le mot sera tableau ou métaphore, tourné vers le ciel, c'est à dire il sera en hauteur.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de

suivre le chemin inverse.

Que ce serait beau, si le dernier cri, dans le goût ou dans la pensée, s'inspirait d'un dernier soupir, c'est à dire d'un chant du cygne.

Le poète a beau oublier le réel et pratiquer ainsi *l'innocence de la création*, la lourde réalité des mots et des actes le rattrape, lui fait ressentir le gouffre avec ses images impondérables et le plonge dans une angoisse, qui rend son verbe encore plus libre et vibrant.

L'incommensurabilité tragique entre la réalité et le rêve, entre un état d'âme et sa verbalisation, entre l'évidence du désespoir et l'espérance volatile fait de la création une espèce de rédemption, tentant de réconcilier ces deux facettes.

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

Le monde est essentiellement visuel ; la photo, l'écran, l'action, c'est ce qui le rend le plus précisément et fidèlement. Je dois en créer une réplique musicale – par le Verbe, qui sera à mon Commencement. Et pour qu'Il soit pénétrant, fertile et désiré, je l'accompagnerais de caresses.

Tout ce que je juge mériter une place dans ce livre, se compose de mes ombres ; je n'ai pas besoin d'illuminations des images ou des idées, mais seulement de celles des mélodies.

L'Intelligence

L'être (humain) est ce qui ne se traduit fidèlement ni par l'action ni par la pensée ni par le mot. La musique (verbale, conceptuelle, plastique), cette manifestation du devenir, en reflète mieux le cœur. Tout homme de plume doit être d'abord un musicien : *Un écrivain doit exprimer ce qu'il est et non ce qu'il pense* - Cioran.

Un sage, c'est un homme d'expériences, sachant trouver une relation harmonieuse entre la pensée et l'action, débouchant sur des résultats favorables. On aurait dû l'appeler – philosophe, tandis que le philosophe historique aurait dû s'appeler – philologue, puisque le logos se voue aussi bien à la parole consolante qu'au verbe révélateur, les deux véritables sujets d'une bonne philosophie.

La conscience ne me dit ni ce que je dois penser ni ce que je dois faire, elle me convainc, par son trouble, son exaltation et son angoisse, qu'il existent, en moi, des voix, intraduisibles ni en mots ni en actes, et dont mon cœur est le témoin et mon esprit – le juge.

Notre pensée suit la nature ; la parole - la règle ; et les actes - l'habitude - F.Bacon - *We think according to nature ; we speak according to rules ; but we act according to custom*. Cette lumineuse coupure est ignorée jusque chez les rêveurs - lisez cette parole (aussi pauvre que les pensées ou actes de l'auteur, aux rêves respectables), parole d'adieu : *Je fus un homme, qui faisait ce qu'il pensait* - Che Guevara - *He sido un hombre que actúa como piensa*. Les actes envahissent le monde entier ; l'habitude et l'inertie dominent la nature et la grammaire, et rendent la pensée et la parole aussi prévisibles que les actes.

Avec l'âge on apprend à rendre utiles les idées insensées - L.Chestov -

Чем старше становится человек, тем более научается он утилизировать бессмысленные идеи. Et l'on apprend à rendre inutiles les idées trop sensées. L'art d'extraction, l'art d'extinction. Les deux constituent d'excellentes contraintes, pour ne pas rester esclave des idées communes et devenir maître de son propre mot.

En français et en russe, la *pensée* (*мысль*) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

De l'irréductibilité des sens : dans le bien, le beau ne doit jouer aucun rôle ; dans le beau, il faut aller au-delà du bien. La pitié est la valeur extrême du bien, il faut donc aller même au-delà de la pitié, devenir impitoyable - tel est le message - nullement anti-humaniste ! - de [Nietzsche](#) ! Mais la pitié est aussi une des valeurs extrêmes du vrai, *qui nous conduit sur les bords privés de mots, où subsistent seules la pitié, la tendresse et l'amertume* - [Valéry](#).

Savoir, pouvoir, vouloir, devoir le bien sont des attitudes intenable, puisque aucune traduction du bien en connaissances, en puissance, en volonté, en loi n'est possible. Le bien est peut-être notre seule fibre surnaturelle, vouée à la musique et récalcitrante au bruit des actes, des mots, des pensées.

Dans presque tout ce qui compte dans la vie, on bute sur l'impossibilité de dichotomies nettes. Le juste flou des frontières - tel est l'état d'esprit fin et honnête, dans lequel Kant pratiquait sa *critique* : l'étude des crises, des cas frontaliers, extrêmes, où naissent des métaphores et langages

conceptuels.

Dans l'écriture, la fausse clarté est plus bête que la vraie obscurité. Il ne faut pas rendre la chose plus nette que ne la voit mon regard. La bonne écriture part d'une soif ; et la clarté est la voix du repu : ce qui est bien digéré s'exprimerait en termes clairs. L'honnêteté et la netteté ne sont que de pâles lumières, ne valant pas grand-chose sans un beau jeu de mes ombres dans un Ouvert ; si j'échoue à les incorporer à ma pensée, celle-ci ne sera que claire, c'est à dire fermée.

Quand on a chassé les choses, de son champ de vision, on arrive à cette délicieuse identité entre lumière et ombres, mot et pensée, temps et espace.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, Nietzsche), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Aristote, Kant), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Hegel, Schopenhauer), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (Valéry). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

C'est l'anonymat de mes clartés ou obscurités qui les rend dignes de mes

recherches. Les noms définitifs ne fixent souvent que des clartés pétrifiées ou des obscurités sans essor. On reconnaît une intelligence par sa faculté de manipuler de l'innommé, se décomposant d'après le caprice des concepts et des contraintes. Sortir une chose de l'ordinaire est plus difficile que de la tirer de l'inconnu.

Ce qui se passe dans mon âme est irréductible aux idées et mots ; aucune précision verbale ou conceptuelle ne m'en approche. *La franchise et la netteté, c'est ce qu'il vous faut, pour cacher vos propres pensées ou d'embrouiller celles des autres* – B.Disraeli - *Frank and explicit - that is the right line to take when you wish to conceal your own mind and confuse the minds of others* - la seule franchise avec soi-même, et encore, ne serait que musicale, donc au-delà des mots et pensées. Vos pensées, ce sont donc vos incertitudes, et vous cherchez à réduire au même état les pensées des autres - bon moyen, pour continuer à ne pas se connaître et, surtout, ne pas connaître les autres. Plus le mot est net, plus la pensée, en soi, perd de la sur-éminence, du relief, et finit par s'aplatir.

Les contraintes : un tamis, dans lequel je fais passer mes idées et mes mots. Jouer sur la largeur des mailles, ramasser des rechutes, constater l'agrandissement de ce qui reste à moi. C'est une bonne contrainte horizontale. Son équivalent vertical serait un regard, qui empêche de m'attarder sur des choses basses.

Signe de sottise : l'accord systématique avec soi-même. L'accord chaotique l'est davantage. Il faut que l'accord naisse dans le mot, effleure la chose et meure dans l'idée. Le soi se dilue dans le mot en soi, dans l'idée en soi ([Platon](#)), dans la chose en soi (Kant).

Toutes les certitudes sont collectives ; mes contraintes devraient les exclure de ma voix, si je la veux originale ; c'est ainsi que je découvre, que mon fond n'est tapissé ni de mots ni d'idées ni d'images articulés,

mais d'un élan indicible vers l'inconnu : *Celui qui vise quelque chose d'infini ignore ce qu'il vise* - F.Schlegel - *Wer etwas Unendliches will, der weiß nicht, was er will.*

Si je suis incapable de troubler ma clarté, je suis en proie à une acribie ou à une graphomanie, je suis honnête, mais bête ; faire croire à ma translucidité, c'est manquer ou de couleurs ou d'honnêteté ou d'intelligence. *La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance* - Cioran. L'artiste est dans le commencement, et celui-ci n'a pas de normes. Deux architectures accueillent, tant bien que mal, mon honnêteté en mal de suites dans les idées : une tour d'ivoire, hors cartes, ou une ruine, hors calendriers. La précision bien venue, celle de la mélodie ou du relief, n'est pas dans l'idée, mais dans le ton, qui est frontière d'un langage. Quand ce ton est plat ou neutre on peut être sûr d'être devant un saint, un sot ou une fripouille.

Mon époque, c'est le Moyen Âge, le même mystère autour du mot, du concept et de la chose. Mes contemporains d'aujourd'hui réduisent le mot à la chose, dévitalisent le concept et banalisent la chose.

Ceux qui se proclament hommes d'idées sont parmi les plus raseurs ; le seul homme d'idées, qui m'inspire une franche admiration, est Valéry, mais il est aussi, et surtout, l'homme du mot, c'est à dire des ombres, tandis qu'il éteint, lui-même, la vaine lumière annoncée par l'idée naissante et portée par l'idée fixe.

Signe de disparition des intellectuels de la scène publique : les combats et les débats d'idées ne débouchent plus sur les ébats de mots.

La robotisation des hommes n'est pas dans la préférence du conceptuel, au détriment du métaphorique. Les vrais concepts sont d'origine extra-langagière. Le robot n'emploie que des métaphores figées, consensuelles,

à travers lesquelles l'accès aux objets est immédiat, mécanique, sans aucun accompagnement musical, sans aucune danse de mots enchanteurs, sans aucune inconnue sur l'arbre du savoir.

La noblesse du regard sur le monde consiste en capacité de discerner les mystères de la vie, de voir avant tout la beauté de la matière divine et la bonté de la manière humaine. Les vérités, surtout les vérités non-scientifiques, n'y apportent pas grand-chose. Les goujats, hors la science, mais le front plissé, s'imaginent détenteurs de titres de noblesse ruminante : *L'attachement à la pensée, dans son opposition à la vie, est le propre d'hommes d'exception, disons d'une aristocratie* - J.Benda. Le Verbe, qui ne se fait pas chair, est condamné à n'être que minéralogique ou grammatical.

Toute vraie intelligence est soudaine et déracinée, c'est la bêtise qui est préparation graduelle et enracinement servile. C'est pourquoi le mot, qui est toujours soudain, a plus de chances d'être *intelligent* que l'idée. *L'amour lie le soudain d'une rencontre au fait, que la Beauté n'est ni logos (le discours) ni l'épisthémé (le savoir)* - Platon.

Le terme d'existence s'applique aussi bien à la réalité qu'à la représentation, tandis que celui d'essence n'est pensable que dans les représentations. Il est pratiquement impossible de trouver deux humains, ayant des représentations identiques d'une même réalité ; l'usage des mêmes noms ne peut pas cacher la différence fondamentale des objets modélisés et, partant, de leurs essences. N'est donc possible aucune prétention des essences d'être des *structures universelles* ; Platon est trop obnubilé par le monde fantomatique des idées, et E.Husserl - par celui de la réalité.

Les questions philosophiques sont des pierres précieuses brutes ; les philosophes académiques rôdent autour, en se demandant ce qu'est leur

non-être, quel est le degré de leur contingence, comment leur perception par le sujet affecte l'inter-subjectivité etc. - il en fait un misérable concept sans éclat ; un poète les taille par son style, les sertit dans un écrin d'intelligence, les fait briller dans une lumière verbale – il en fait un bijou.

Dans ses pérégrinations l'esprit suit la lumière (le nombre, le concept, l'idée) ou la force (le mot, l'image, la passion). L'intelligence consiste à contenir la force en se servant de la lumière.

Le message naît d'un murmure ou d'un silence intérieur. C'est pourquoi ceux qui se proclament, à l'avance, porteurs d'idées mûres n'ont pas de messages, que des discours.

La voie de l'ivresse-sagesse : partir des faits, les résumer en idées ; affermi en idées, oser le mot ; espérer, qu'une main sensible cueillerait, sur ma page noircie, une fleur. La voie de la sobriété-banalité : oublier la merveille de la fleur, savoir se passer de mots, se désintéresser des idées, ne plus sentir le pouls des faits.

Se moquer des concepts philosophiques, évincer de soi le sous-homme et pratiquer le dithyrambe - pour ces trois audaces, questions de vocabulaire, de gymnastique et de genre, on peut pardonner à [Nietzsche](#) son culte de l'âme et son oubli du cœur.

Pour énoncer quelque chose de sensé sur un objet *réel*, deux choses sont nécessaires : sa place (dans un modèle) et son nom (dans un discours), ce qui inévitablement crée trois contextes irréductibles : la réalité, le modèle et le discours. Le monde n'est la *représentation* ET la *volonté* (Maine de Biran, Novalis ou Schopenhauer) que pour ceux qui maîtrisent ET la *représentation* conceptuelle ET la *volonté* psycho-linguistique. La science et l'art sont des flagrants déséquilibres de cette triade.

D'après Heidegger, il y aurait plusieurs façons d'être : en paysage (*Vorhandensein*), en climat (*Dasein* ou *Mitsein*), en outils (*Zuhandensein*), en phénomène (*In-die-Welt-geworfen-sein*), en mouton (*Miteinandersein*), en robot (*Am-Werk-Sein*), en possibilité (*Sein-zum-Tode*). Juste de quoi s'occuper dans son jardin, à court de préfixes greffeurs, mais les épigones éberlués en ont créé toute une forêt conceptuelle animée par un nouveau Verbe. Un jeu morphologique élevé au grade d'édifice phénoménologique.

À côté de l'inépuisable métaphore d'unification d'arbres (pressentie par Valéry à travers les concepts d'implexe, variable, substitution et outillée par des linguistes et cognitivistes sous forme de graphes acycliques), la logorrhée, antique, médiévale ou moderne, sur L'un et multiple, le même et autre, est dérisoire. Les banales relations mathématiques d'équivalence et d'ordre sont déjà plus intéressantes.

L'*individu* Socrate modélisé (une instance de modèle ou une monade) n'a pas plus de réalité que les universaux, et ceux-ci sont plus que des mots-étiquettes, ils sont des concepts. Les médiévaux (Abélard) formaient mal leurs triades et n'alignaient jamais la plus pertinente : réalité - modèle - discours.

Trois sortes de réel : le minéral, le vital, le social. Leurs contraires s'appellent mot, pensée, aristocratie. Éviter de se servir du premier comme du support de ses émotions ; vénérer le mystère du deuxième, sans le réduire aux solutions du troisième ou aux problèmes du premier ; ne pas se frotter au troisième, qui est pourtant le seul à donner un sens à une écriture. Et ils n'entendent pas la chose de la même oreille : *exclus-en le réel* (S.Mallarmé, le premier sens) ; *s'immuniser contre le réel* (M.Proust, le deuxième) ; *l'âme outragée par le réel* (L.Chestov, le troisième) ; *le réel est nul* (Valéry, tous les trois).

L'idée, se virtualisant dans les mots et s'actualisant dans les concepts, est

trop près de la réalité, pour que je la prenne pour un point de départ vers la hauteur. Le mot ou le concept, au moins, par leur aspect plus hautain, promettent des chutes plus retentissantes.

Il ne faut pas être philosophe pour continuer à questionner jusqu'à l'infini (G.Deleuze), n'importe quel sot en est aussi capable ; mais le philosophe, contrairement aux autres, va vers des questions de plus en plus simples, pour arriver au point zéro des quêtes, où naissent, simultanément, le mot, le concept et la réponse.

L'épreuve par l'étendue de la chose même - la monstration, par la profondeur du concept - la démonstration, par la hauteur du regard - la métaphore. En se mesurant à l'ennui, à la routine, au langage. Wittgenstein - *Ce que représente le solipsisme, ne peut pas se dire, mais se montrer* - *Was der Solipsismus meint, läßt sich nicht sagen, sondern es zeigt sich* - oublie le troisième terme de l'alternative, le verbe peindre (et qui s'inscrit tout naturellement dans la négation de *worüber man nicht sprechen kann*).

La pensée est concevable sans langage des mots (parmi *concevoir, affirmer, vouloir, imaginer, sentir*, ces types de pensée *cartésiens*, seul *affirmer* réclamerait, éventuellement, le mot), mais elle ne peut pas se passer d'images ; et ceux qui définissent l'être comme ce qui se pense sans images ne savent pas ce qu'ils disent. Même le douteux *synonyme* pseudo-mathématique de l'être, l'ensemble vide, se présente à notre imagination comme équivalent d'un élément neutre pour l'opération d'union des ensembles (comme le zéro arithmétique), et la neutralité est une image parfaitement rationnelle.

Le principe le plus pur n'est que commencement, point zéro, qui ne se prête pas au développement des idées, débouchant toujours sur une caserne ou sur une étable, mais se consacre à l'enveloppement par le

mot : la *vision* d'une tour d'ivoire, à partir de la *réalité* des ruines.

Dans la représentation, inévitablement, il y a des parties homomorphes à la réalité modélisée ou au langage bâti par-dessus : la réalité fournit des espèces et genres physiques, chimiques et biologiques, et le langage - certains concepts nés dans la civilisation correspondante. Mais l'essentiel de la représentation est construit par un libre arbitre du sujet-modeleur (les Grecs appellent la représentation - *fantaisie*). *Pour passer à une autre philosophie, on passe, forcément, à un autre langage, à d'autres représentations, à d'autres noms, que choisit notre libre arbitre - J.G.Hamann - Bei einer andern Philosophie, ist eine andere Sprache unvermeidlich, andere Vorstellungen, andere Namen, die jeder aus seiner Freiwilligkeit bezeichnet.*

Après avoir répertorié les substances, les dieux et les natures (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance), la philosophie se décida, au XIX-ème siècle, à s'intéresser à la vie. La philosophie aurait dû ne s'occuper que de ce qui n'est pas maîtrisable par le concept et abandonner le discours devenu verbiage ou répertoire. La vie se sépare du langage fixe (décrivant l'inertie du mouvement), mais entretient des rapports secrets avec l'art mobile (chantant l'immobilité de l'invariant), jusqu'à se fondre avec lui : être artiste, c'est être vitaliste.

La méta-réflexion, ce refuge du fabricant d'outils dédaignant leur emploi. *L'ouïe de l'ouïe, la pensée de la pensée, la parole de la parole, il y a aussi le souffle du souffle, le regard du regard - Upanishad.* Mais attention, que la hauteur du *Le spleen, c'est le désir des désirs - L.Tolstoï - Тоска - желание желаний* - ne se transforme en profondeur du manque du manque.

Deux types de philosophes de système : ceux qui le *cherchent*, en parcourant des yeux l'univers entier, et ceux qui le *portent* au fond de leur

propre regard. Les premiers disposent d'*idées*, banales a posteriori ou/et farfelues a priori ; leur *but*, un tableau cohérent du monde, y est au centre. Les seconds s'identifient avec leurs *mots*, un concentré d'intelligence, de noblesse et de tempérament, un réseau de contraintes, déterminant l'élan de leurs *commencements*, dans leur propre voix, à travers leur propre visage. L'immense majorité des philosophes professionnels ne maîtrisent aucun système et ne s'occupent que de l'histoire routinière de la philosophie.

Pourquoi l'alchimie sensible et la métaphysique intelligible du verbe ? - parce qu'aucune chimie, aucune physique n'expliquent la source des sentiments et des idées.

Tout le monde *voit* ce que *fait* Achille, en dépassant la tortue ; peu *comprennent* ce qu'en *dit* Zénon.

La maîtrise des idées n'apporte pas grand-chose à la qualité de mes valeurs, mais elle présente un intérêt purement prophylactique : je m'injecte des avis, de plus en plus empoisonnés ; les idées, tout de suite, m'en immunisent ; et je finis par ne plus m'aliéner le moindre point sur un nouvel axe entier de valeurs – je me dévouerai, libéré d'attachements pesants et unidimensionnels, aux vastes ailes des émotions ou des mots.

Chez les plus grands, on trouve de l'indifférence aux idées : Pascal écoute le sentiment, Nietzsche soigne le ton, Valéry interroge l'expression du mot et la perfection du réel. En revanche, tous les sots sont submergés d'idées, qu'il faut déverser sur un public ignare et avide de *vérités*.

L'une des meilleures intelligences consiste à préserver le plus longtemps possible l'état de promesse, à entretenir la soif indicible, au lieu de tenir la parole donnée. Les mots en donnent un bon moyen. Avec la bêtise, tout est beaucoup plus simple : la satiété des yeux et l'avidité des idées.

L'intelligence - l'attente, la soif, l'étonnement.

Le sot optimiste : le progrès des idées justes ; le sot pessimiste : les idées fausses humilient les idées justes. L'ironiste : plus on se moque des idées plus elles redressent leur tête dans une fierté de mots.

Sur le marché de vérités, exercent leur travail de sape les mots déflationnistes d'ironie et de doute, et barrent la route à l'inflation des idées sans provision. *La vérité est la chose la plus précieuse au monde. Économisons-la !* - M. Twain - *Truth is our most valuable commodity - let us economize it.*

Quel beau paradoxe : le maître du *mot*, Valéry, est l'auteur des *idées* les plus profondes ; ceux qui se consacrent entièrement aux idées (Platon, Nietzsche, Heidegger) ne laissent derrière eux que de belles métaphores !

La référence : une réponse langagière au désir, à la focalisation, à l'intention de désigner un objet ou une relation ; d'autres l'appellent intentionnalité ; sa diversité verbale est générée par des grammaires de réécriture (N. Chomsky). La signification : un renvoi pragmatique, hors du langage, à partir d'un fait conceptuel, établi par l'interprétation d'un discours, renvoi vers les objets réels - c'est ce que d'autres appellent - *dialectique* ; l'intuition et l'arbitraire en sont les seuls justificatifs. Wittgenstein nage, au milieu de ses binômes, et s'y noie, faute de trinité salutaire : langue, représentation, réalité.

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni philosophique, il serait de la science ou du bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne

serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

Il s'agit de coller les mots à la vie imaginaire (la vie réelle étant vouée à recevoir nos maux). Il est plus fécond d'en envelopper un lien plutôt qu'une chose. Le lien, à ses extrémités, est bardé d'inconnues ; la chose est trop *liée* à son essence, à son noyau constant, sans perspective de belles substitutions. Le mot est un nom, associé non pas à la chose, mais à sa représentation, à son concept donc. Les mots eux-mêmes ne sont pas des liens, mais des aliments de notre appétit d'images et d'émotions ; tout lien est dans le modèle.

Jolie ambiguïté dans cette jolie phrase - *je suis fait de ce qui m'échappe* : ou bien ce qu'il y a d'inconnu ou d'incompréhensible en moi est mon propre soi (le soi inconnu), ou bien ce qui rend mon essence est ce que, à mon corps défendant, je réussis à articuler.

Le geste ou l'idée qui, bien tassés, n'entrent toujours pas dans un seul instant ou dans une seule maxime, sont condamnés à finir dans la platitude.

La licorne n'existe pas : dans la langue, cela voudrait dire, que l'étiquette *licorne* n'est associée à aucun concept du modèle ; dans le modèle - que le concept *licorne* n'a pas été modélisé (mais il aurait pu l'être, pour exister au même titre que *vache*) ; dans la réalité - qu'aucun genre d'être vivant (corps organique) portant ce nom n'existe (et n'aurait pas pu exister). [Hegel](#) et Sartre (ou, avant eux, - Parménide et [Platon](#)) nagent au milieu de leurs avortons de termes - *non-être, néant, négation, exister* - qu'ils sont incapables de définir et se contentent d'un verbiage borborygmique et difforme.

Le mot n'est signe ni de la chose ni du concept. Le mot est *volonté* de

désigner la chose, volonté, qui ne débouche sur la chose qu'en *transitant* par le concept (et le concept, non plus, n'en déplaie à [Aristote](#), n'est pas signe des choses ; le concept est la connaissance même de la chose). Le mot n'est ni similitude ni représentation, mais symbole évocateur, excitant, référençant, focalisant. Le mot est une forme travaillée par un désir de fond.

La représentation, elle aussi, dispose de son propre langage, mais qui a, vis-à-vis de la langue naturelle, à peu près le même statut qu'un langage de programmation, surtout lorsque celui-ci est fondé sur la logique et est *orienté-objets*. Les requêtes, formulées dans ce langage artificiel, seraient l'équivalent des idées [platoniciennes](#), indépendantes des mots et classées par type de fonction, de prédicat, d'événement, de substance !

On peut décortiquer le langage de l'intérieur, indépendamment du modèle de l'univers ; mais pour interpréter un discours, on ne peut pas se passer de modèle. *Une fois qu'il a donné à la pensée une orientation correcte, le langage peut disparaître pour faire place à un parcours mental* - Épicure (la sentence est du pur [Valéry](#), qui, curieusement, appelait le modèle - *Non-Langage*).

Le sens est la jonction (une forme d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus duquel elle est bâtie, est absurde, et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* - [M.Merleau-Ponty](#). Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique se fixe dans le mot : *Le poème n'est poétique que s'il s'incarne dans les mots* - [Hegel](#) - *Das Poetische ist erst dichterisch wenn es sich zu Worten verkörpert.*

Deux rôles, diamétralement opposés, de la pensée : développer en choses mes intuitions, envelopper d'intuitions les choses. Ce qui produit la dualité du monde : ma conscience et mes matières, mon regard et mon écoute, mais le résultat est le même – le langage, approfondi de représentations et rehaussé d'interprétations.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Bon discours, poétique ou philosophique : le verbal (explicite) renvoyant au conceptuel (implicite). Mauvais, anti-poétique et professoral : le verbal sans attaches échafaudant le conceptuel gratuit et ad hoc. Le verbal sans contre-partie conceptuelle est du faux-monnayage.

Ils appellent idée un discours avec un grand degré d'abstraction dans les termes. Activité à portée des machines ! Le mot, en revanche, est un discours, qui intrigue par sa construction, où la structure, la logique, la proximité des termes quelconques appellent une interprétation par des outils imprévisibles.

Quand on attend de la langue une tâche de représentation, on est plongé dans un emboîtement de matriochkas, une galerie de Dresde, une mise en abyme, une récursivité abusive. Le mot n'est pas signe (c'est le concept qui l'est) mais métaphore (par-dessus les concepts), tableau référentiel hors galeries facticielles.

Dans l'émergence d'un nouveau concept, les mots ne sont presque pour

rien. Le concept doit sa détermination à la place dans un arbre (graphe) conceptuel, à ses liens sémantiques avec d'autres concepts, à ses attributs, aux rôles qu'il pourrait jouer dans des scénarios impliquant d'autres concepts. Magnifique prémonition de Valéry : *Au lieu de concept, on peut former une Scène*, réalisée en Intelligence Artificielle ! Les mots ne servent que de mode d'accès plus ou moins paraphrastique aux objets. Dire que les concepts proviennent du langage et non pas de la science (W.Benjamin) est une pitoyable ânerie !

La mathématique est la seule science, où le conceptuel coïncide presque avec le langagier et où les modèles ne *représentent* pas la réalité, mais sont des produits de notre esprit. Et les *représentations* algébriques sont beaucoup plus élégantes que les représentations empiriques. Hélas, la beauté des constructions mathématiques ne peut pas être rendue dans une langue naturelle.

Tout mot, renvoyant à un concept, aurait dû être accompagné d'une liste de concepts antonymes, pour que nos interprétations soient sensées (l'affirmation ne valant que par ce qu'elle nie...) ou efficaces. Dressez cette liste interminable, pour *penser* et *être*, et vous vous rendrez compte du creux béant du *cogito*. Et la notion de *différance* de J.Derrida y est la bienvenue, elle serait *un tissu de différences*, à la base d'un discours bien bâti.

Les mots surgissent et se figent au-dessus des représentations ; les idées se tournent vers la réalité. La philosophie européenne se concentre dans les mots ; l'orientale se voue aux idées. C'est pourquoi un bon philosophe européen peut être oisif ou bosseur, crapule ou saint, sans que cela préoccupe ses admirateurs, tandis que le philosophe oriental doit baver dans ses expériences culinaires, climatiques, gymniques, pour prouver la consistance de ses théories.

L'action et la logique servent à chercher une solution, tandis que c'est

surtout le langage qui aide à formuler le problème – deux milieux, deux démarches, deux outils difficilement compatibles. *Les problèmes ne se résolvent pas avec l'état d'esprit, qui nous y a amenés* – A.Einstein - *Probleme lassen sich nicht mit den Denkweisen lösen, die zu ihnen geführt haben*. Comme les mystères ne se dissipent pas avec le même état d'âme, qui nous y a plongés. Les images, les mots, les concepts - dans chaque domaine nous avons un expert indépendant : l'âme, le cœur, l'esprit. Choisir un mystère, énoncer un problème, inventer une solution.

Trois langages, trois grammaires, trois discours : les mots, les concepts, les images, ou la communication, la représentation, l'interprétation. La merveille de l'homme et le défi de la machine - les fusionner en passant harmonieusement de l'un à l'autre.

Le terme de *déconstruction* se justifie sous deux angles : la même réalité se représente différemment par des personnes différentes ; le même discours peut s'interpréter différemment, dans les contextes des représentations différentes ; donc, ne se fier ni à la réalité trop silencieuse ni au langage trop bavard - (re)bâtir des représentations (aboutissant à une hétéronymie conceptuelle et langagière).

Le trope, et non pas le concept, est la notion, qui aurait dû être au centre de la réflexion philosophique sur le langage. Les concepts sont la chasse gardée de la science. Le philosophe devrait être plus profond que le linguiste et plus haut que le savant ; au lieu de cela, il patauge dans des platitudes pseudo-conceptuelles.

Où peuvent se trouver - si elles existent ! - ces fichues idées *platoniciennes* ? Dans la réalité ? Dans le modèle ? - Non, presque exclusivement (sauf quelques constantes eidétiques - en physique, en chimie, en biologie) - dans le langage ! C'est à dire dans un outil de critique et non pas de topique. Ni représentation, ni interprétation, mais

requête. *Le passage de la vie dans le langage constitue les Idées* – G.Deleuze. Les universaux, en revanche, ne sont ni dans la réalité (*universalia ante res* - le réalisme [platonicien](#)), ni dans le langage (le nominalisme médiéval), mais bien dans le modèle (*universalia in rebus* - les impressions de l'âme [aristotéliennes](#)). Quand on comprend, que non seulement les relations, mais aussi les propriétés et les attributs peuvent être représentés en tant que classes, toute discussion sur le lieu de leur existence devient superflue.

La chose et le mot (avec le concept, qui se glisse entre les deux) sont deux facettes de l'étant ; et l'oubli de l'être (celui qui est source de tout), dont s'indigne [Heidegger](#) (ou, avant lui, M.Bakhtine : *La philosophie première, celle qui porte non pas sur les phénomènes de culture, mais sur l'être, tomba dans l'oubli* - *Первая философия - учение не о культурном творчестве, но о бытии - забыта*), cet oubli consiste à n'être respectivement que pragmatique ou poète, être obsédé par le poids des choses ou par la musique des mots, être guidé par l'intérêt ou par le vertige.

La représentation est une tâche conceptuelle, où la langue n'intervient presque pas ; la langue y est statique et la conception - dynamique ; l'expression, en revanche, résulte de la confrontation entre une représentation statique et une langue dynamique. *Conception instrumentaliste : on rattache aux représentations, conçues au niveau pré-linguistique, des signes, afin de faciliter les opérations de pensée* – J.Habermas - *Die instrumentalistische Auffassung, wonach den vorsprachlich ausgebildeten Vorstellungen Zeichen angeheftet werden, um Denkopoperationen zu erleichtern.*

Le mot, c'est le noble logos, bien en chair ([Descartes](#) et Port-Royal, par exemple, le plaçaient, carrément, du côté de la matière) ; l'idée, ce n'est que la chimère [platonicienne](#).

Les choses les plus prometteuses n'ont pas de nom ; mais avant le nom naît l'image, qui naît avant le désir, qui naît avant l'idée, qui naît avant le concept, qui naît avant le mot ; et ce parcours, en lui-même, porte beaucoup plus de richesse et d'essence que le mot final ; et P.Celan : *Les choses n'adviennent à l'être que dans le mot - Im Wort werden und sind erst die Dinge* - y est trop cavalier.

L'émerveillement devant la réalité et la langue, toutes les deux inépuisables : l'infinité de concepts qu'on pourrait bâtir (la représentation) au-dessus d'un nombre fini de mots, qui couvrent une partie du réel, l'infinité d'images qu'on pourrait créer (l'interprétation) au-dessus d'un nombre fini de concepts accessibles à la langue.

Toute descente vers la profondeur suppose des pensées, qui creusent ou enracent. Mais aucune pensée ne m'accompagne, dans ma prise de hauteur ; je n'y aurai besoin que du mot qui déracine. *Le mot me promet la hauteur ; la pensée reste avec la profondeur* - Shakespeare - *My words fly up, my thoughts remain below.*

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations, formuler la proposition et comme résultat : montrer l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

Que Platon confonde souvent la représentation (concepts) avec les quêtes du représenté (idées) se voit dans l'usage indifférencié, qu'il fait de *eidos* (aspect ou forme) et *idea* (regard ou fond). Les concepts existent dans le modèle, et les idées - dans le langage ; mais ni les uns ni les autres -

dans la réalité. Mais est-ce que la *phusis* grecque est notre *réalité* ? Pour [Heidegger](#), elle fut l'*être*, et l'idée - son interprétation, ce qui est plein de bon sens.

Ni l'intelligence ni le savoir ni la conscience ni la rigueur ne sont pré-conditions d'un discours philosophique ; son unique élément est le langage, qui est à la fois contrainte et ressource ; tout s'y formule en termes d'un vocabulaire et non pas en concepts ; les rares à l'avoir compris : Héraclite, [Nietzsche](#), [Heidegger](#).

On bâille ferme, lorsque le philosophe ne parle que de philosophie, ou le philologue - que de philologie ; c'est l'intérêt ou la volonté que le philosophe tourne vers la forme langagière ou le philologue - vers le fond conceptuel, qui sont plus prometteurs. Ce qui est curieux, c'est que l'incompétence ne gêne en rien les philologues ([Nietzsche](#), [Heidegger](#)) et ridiculise - les philosophes ([Wittgenstein](#), M.Foucault).

Dans l'arbre de la connaissance, quelle est la place du langage ? - fournir un ramage harmonieux, faire éclore des fleurs et couler la sève (*Je presserais mes idées, pour en extraire la sève* - Dante - *Io premerei di mio concetto il suco*), donner un sens à la cime - mais je ne vois sa place ni dans le tronc ni dans les racines : *Le sensible et l'intelligible, en tant que troncs de la connaissance, émergent d'une même racine, racine inconnue* - [J.G.Hamann](#) - *Sinnlichkeit und Verstand als zwei Stämme der Erkenntnis entspringen aus einer gemeinen, aber unbekanntem Wurzel* - et elle n'est certainement ni langagière ni conceptuelle, mais purement mentale.

La modeste métaphore de *point zéro* (de la réflexion, de l'écriture, de la volonté) couvre totalement tous ces avortons de concept : le *non* (des non-rebelles), la *négativité* (des non-cogniticiens), la *négation* (des non-logiciens), le *néant* (des non-poètes), le *vide* (des non-mathématiciens).

Encore du sur-emploi - le mot *idée*. Trois emplois incompatibles : en représentation - fixer un aspect structurel, descriptif ou comportemental du modèle ; en langage - formuler et interpréter des requêtes ; en réalité - donner un sens aux résultats du modèle. Trois tâches disjointes : refléter le réel, examiner le modèle, confronter le modèle à la réalité. Trois types d'appui : la perception, les objets et relations, le vrai et le faux du modèle.

La substance d'un concept ne peut être saisie sans claires indications de ses contraires *intéressants*. Que vaut cet avorton d'*être*, si pour ses contraires on nous exhibe un fantomatique *non-être* (engendré par des eunuques de la négation), un aptère *devenir* (qui n'est que l'être lui-même, muni d'une échelle temporelle), un insaisissable *néant* (pas plus riche qu'un ensemble vide) ?

Dans le mot, il y a toujours une partie *de qui*, l'écho du soi connu, et une partie *qui*, la voix du soi inconnu. Les idées ou le style, la rigueur ou le ton, le savoir ou le valoir.

Il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'en existe que des métaphores. Toute prétention des Professeurs au contenu indépendant du langage est vaine : *Tout contenu qui est lié à la forme verbale d'un discours n'est pas un contenu philosophique* – A.Kojève. Mais la valeur des métaphores dépend de la représentation sous-jacente, dans laquelle se retrouvent des concepts, dictés, dans la plupart des cas, par le bon sens et non pas par une science quelconque ; ces *concepts* sont donc plus près des fantômes intuitifs que des espèces maîtrisées.

Dans un discours intellectuel, la réflexion et la peinture, l'impression et l'expression, l'idée et le mot vont de pair, mais le second souci doit être dominateur. Toutefois, dire que *la réflexion est d'abord réflexion sur les*

mots – M. Merleau-Ponty - est aussi imprécis, que dire que la peinture est d'abord peinture des idées : les mots, on les peint, et les idées, on y réfléchit.

On peut entrevoir la place du regard, d'après l'étymologie grecque de ce mot - *théa*, à l'origine de *théorie* et de *théâtre*, - la représentation, conceptuelle ou spectaculaire, étant présente dans les deux. Chez les Latins, on retrouve le regard jusque dans l'*intuition* (*intueri*).

La pensée est un arbre à variables, l'énoncé en est un mouvement, l'interprétation est le suivi du mouvement, aboutissant à l'arbre unifié.

L'aveu le plus difficile à arracher aux orgueilleux tenants de l'originalité de leurs passions, idées, actes : que ce fond est commun à l'humanité tout entière, qu'elle soit avancée ou attardée, servile ou libre, humble ou ambitieuse ; et que ce fond est constitué de pulsions, évidentes et fractales, de puissance ou de sexe. Seule la forme peut nous munir d'un semblant d'unicité, et encore, puisque la forme technico-scientifique tend à la même uniformité, ainsi que les arts plastiques et la musique. Il reste le dernier bastion de l'individualité - le mot, et même ici, de vastes brèches nous furent infligées par le fond médiocrisant et générique des hommes.

Trois pseudo-concepts, trois parasites, nous viennent d'un modeste mot aristotélicien d'*ousia* (nous renvoyant aux espèces ou aux instances, dans la réalité), traduit *substance* par Boèce, *essence* - par St Augustin et *être* - par Heidegger. Mais c'est le dernier qui est sans doute le plus près de l'original, puisque les substances et les essences appartiennent surtout à la représentation, tandis que, même fantomatique, l'être a partie liée avec la réalité.

Dans une représentation, toute catégorie, projetée sur la réalité ou sur le

langage, devient, respectivement, une allégorie ou une tautologie, c'est à dire qu'aucune homologie ne peut exister entre représentation et réalité et que le langage n'apporte rien à la représentation.

La phrase conçue ou la phrase perçue – l'expression ou la compréhension. La traduction de désirs en références et l'enchaînement linéaire de celles-ci ; ou la réduction de références aux objets, l'unification de l'arbre supposé du locuteur avec l'arbre explicite de l'entendeur, le sens étant résumé dans l'arbre unifié. Deux processus très différents, deux types de pensée, en émission ou en réception.

Les disputes philosophiques les plus passionnantes se déroulent autour des mots et non pas des concepts. Nietzsche voue de belles véhémences au mot *nihiliste*, avant d'en forger le concept et de s'y reconnaître soi-même. Tant de ses appels pathétiques à être *impitoyable* (dans les mots), avant d'être terrassé par la pitié (un concept) pour un cheval.

Tous nous avertissent : la langue ne doit pas devancer la pensée. Mais on ne peut pas devancer ce qui ne bouge pas ; la pensée est un arrêt d'image d'un mot, la *flèche qui ne vole pas, Achille immobile à grands pas*. Ma langue devrait donner plus souvent la sensation d'un arc tendu, plutôt que des cibles visées ou atteintes. Méfie-toi de ce qui sauve en te faisant saliver, méfie-toi de Dalila scélérates, qui révèlent aux Philistins, que ta seule arme performante n'est qu'une mâchoire d'âne, que tu cachais sous ta fière crinière, méfie-toi du Sauveur même qui, caché sur ton dos ou derrière ta plume, te ferait passer pour *asinus portans mysteria*.

Le mot ne représente pas la chose. Le mot est dans le pictural et non pas dans le représentatif. Celui qui le comprend le mieux, c'est le poète : *Le poète considère les mots comme des choses et non comme des signes* - Sartre. Le représentatif se réalise dans des méta-concepts (prénotions

antiques ? idées a priori ? contagions des représentations ?), qui sont propres à l'homme, pas à la langue. Le représentatif a trois aspects : structurant - liens spatio-temporels et logiques, descriptif - où l'illusion d'univocité est la plus forte et comportemental - calculs, raisonnements, scénarios.

Quand la pensée n'est qu'une structure, la géométrie suffit pour la représenter. Mais lorsqu'elle est un arbre, il faut m'unir à elle par mes propres racines ou ombres, qui poussent ou s'intensifient en mots. N'éclosent que les mots. *J'assiste à l'éclosion de ma pensée* – A.Rimbaud - réduite au feuillage des mots. La pensée est la fête de l'arbre des mots. Chez l'auteur du *Dit d'Igor - la coulée des pensées dessinait un arbre (растекашется мыслию по древу)*.

Dans la représentation, les images ne sont que des attributs d'objets, comme, d'ailleurs, les noms. C'est l'objet lui-même (faisant partie d'un réseau spatial) qui est la première cible du désir, débouchant sur la pensée (prenant la forme d'un réseau temporel). La première grammaire de la pensée ne serait donc ni iconique ni onomastique ni pragmatique, mais thymique.

Les beaux termes de *mot* et d'*idée* furent profanés par Adam et [Platon](#) ; nommer un objet est banal et créer un concept est trivial ; le mot est une idée, qui est profonde grâce au modèle et haute grâce au langage.

Toute pensée est plate (ou profonde, ce qui est la même chose, question du temps) avant d'inventer une hauteur langagière. *Les hautes pensées exigent un haut langage* - Aristophane. On reconnaît la logocratie aristocratique dans la démocratie des pensées.

[Platon](#) et [Aristote](#) placent les idées soit dans le réel ici-bas soit dans le représenté la-haut, tandis que leur place est dans le langagier

intermédiaire. *Les idées sont à titre de modèles, des paradigmes, dans l'éternité de la Nature* - Platon. Dans notre condition humaine, nous devons nous contenter des ombres, à l'intérieur de notre caverne, ombres appelées mots. Toutefois, c'est d'abord dans le monde fermé des représentations que le mot nous renvoie, avant de se décanter dans le monde ouvert des idées. Les objets eux-mêmes restent en dehors de la caverne, pour mieux orienter notre lumière ou pour intensifier nos ombres.

L'idée est une formule raidie ; le mot - une formule préservant quelques inconnues. L'idée est squelettique ; le mot lui apporte des articulations et fonctions imprévisibles, ouvertes aux unifications.

Le choix du mot découle de la tonalité verticale, que je cherche à imprimer à mon discours, tandis que le choix de l'idée en est dicté par l'angle de vue horizontal. Il est donc faux de penser que *notre esprit est ainsi fait que la formation d'un concept et l'évocation d'un mot sont un seul et même acte* - J.Benda. Il n'y aurait ni artistes du mot ni imbéciles du concept, si c'était vrai. L'intelligence manie les concepts, le goût (en couleurs, en hauteur, en intensité) arrange les mots. Et toutes les combinaisons de ses deux types d'énergie sont possibles. Le concept le plus subtil se passe de mot, mais aucun mot ne peut se passer de concept ; quand on ne le comprend pas, on dit : *De ce qui est soustrait à la langue, il ne peut y avoir de concept, ni de pensée* - A.Badiou.

Les lignes de succession entre les mots, les pensées et les actes ne sont que de la bâtardise, les protagonistes relevant des espèces biologiquement incompatibles. Au lieu de les surveiller, il faudrait les mettre en cellules ou mouroirs isolés. *Surveille tes pensées, car elles deviennent des mots, surveille tes mots cars ils deviennent des actes* - le Talmud.

Autre est la lumière perçue par l'œil ; autre la lumière que l'œil peut percevoir ; autre enfin la lumière imprimée dans l'âme, qui la conçoit - St Augustin - *Alia est enim lux quae sentitur oculis ; alia qua per oculos sentiatur ; haec lux qua ista manifesta sunt, utique intus in anima est.* Une langue vivante, un modèle conceptuel, une image conçue - Aristote eût partagé la même *vision ternaire*, que les philosophes analytiques abaissent à une *terne division* binaire.

Les images naissent non pas dans le langage, mais de l'interprétation du discours dans le contexte des concepts ancrés dans le modèle ; les images se forment en enveloppant les intuitions, les concepts - en développant les représentations. Plus riche en concepts est le modèle, plus vaste et profond est le domaine de définition des images. Mais la valeur de l'image réside surtout dans la nature de sa déviation du modèle et dans sa hauteur, dimension absente dans le modèle. *Les concepts et les images se développent sur deux lignes divergentes de la vie spirituelle* - G.Bachelard.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est à dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon *discours*. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse *platonicienne* - *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

La préservation d'une intranquillité d'âme est l'un des soucis permanents d'un poète, mais le chemin le plus sûr, qui y mène, est paradoxal : le culte de la faiblesse du geste, la paix des idées, la puissance des mots. *Voici un grand projet : avoir la faiblesse d'un homme et la tranquillité d'un dieu* -

Sénèque - *Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem dei.*

Imperceptiblement, Dieu changea de lieu d'existence : jadis, Il fut dans le réel, ensuite, Il traîna dans le conceptuel, aujourd'hui, Il n'est plus que dans le métaphorique, mais on continue à entonner la même antienne : *Il existe !*

Plus ma descente vers le point zéro des idées prend l'allure d'une chute, plus de chances aura mon mot à se retrouver en hauteur ; le bon Dieu créa ce beau réflexe, qui me fait pousser des ailes, lorsque je perds le contact avec le terre-à-terre. Et la hauteur, c'est la sensation des ailes, même au fond d'un puits.

En quels termes puis-je parler de proximité ou d'accessibilité de mon soi inconnu ? Il m'est plus proche que la raison elle-même, puisque c'est lui qui anime mon esprit, pour qu'il devienne âme ; et ce souffle est plus spontané que mes mots, mes idées ou mes actes. Il est mon ouverture vers la merveille du monde, de la vie, de la raison ; il est si proche, que les myopes ne le voient même pas : *Le moi intérieur m'est caché - Wittgenstein - Das Innere ist uns verborgen.*

Tout esprit français est dans un mot d'esprit ; l'idée de l'esprit est tout esprit allemand ; le mot et l'idée débarrassés d'esprit et devenus gémissement ou icône, c'est l'esprit russe.

Il n'existe pas d'idées solitaires ; n'importe laquelle, rebelle ou sage, fière ou humble, neuve ou ancienne, trouvera écho et accolade. L'idée est un état mental, et dans ce domaine, l'humanité est compacte, sans singularités. Le mot, lui, reflète l'état d'âme ; il a besoin de fraternité, de cette proximité imaginaire, qui commence par un éloignement de ce qui est trop réel. Déluge d'idées, face au refuge du mot.

On reconnaît un grand esprit par la facilité de rapporter ses discours à une poignée d'idées, voire à une seule. Heidegger n'a pas tort : *Le penseur né est prédestiné à se limiter à une seule idée - Die gezeichneten Denker sind bestimmt, einen einzigen Gedanken zu denken*. Ou bien les idées se rangent en troupeau, ce danger des fleurs, de l'edelweiss du mot isolé ou du lys d'un pur bouquet. Ou bien elles se transcendent pour donner vie à une seule idée générique. *Sur un même arbre ne poussent jamais deux sortes de fleurs* - proverbe chinois.

Les idées s'appriivoisent plus facilement que les mots : *Brebis trop apprivoisée de trop d'agneaux est tétée* - J.A.Baïf. Périodiquement, il faut leur réapprendre la solitude, le désintéressement et le danger. On a intérêt d'ensauvager les idées en les lâchant, de temps à autre, dans la forêt des mots natifs, où elles gagneraient en hauteur. Plutarque disait, qu'ensauvager la vie la rendait plus profonde.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

Depuis St Augustin, on cherche à nous contenter de cette *veritas optima*, une merveille hors la raison, tandis que *veritas vera*, la seule vérité, ne quitte jamais la raison et ignore les choses. *La vérité, c'est l'accord entre les choses et la raison* - Thomas d'Aquin - *Veritas est adaequatio intellectus et rei*. La pensée veut exprimer les choses, en s'imprimant dans les mots : l'arbre intelligible, s'unifiant avec l'arbre sensible, en se

servant de l'arbre logique – trois univers qui ne se touchent guère. L'objet est dans le modèle conceptuel, l'affirmation - dans le modèle linguistique, la vérité - dans le modèle logique. Et cet *accord*, ces va-et-vient entre ces modèles, est proprement ce qu'on appelle le *sens*. Dans le meilleur des cas, il est *adaequatio iubilationis et intellectus* (Nietzsche) !

L'idée veut précéder ou découler des faits. Le mot s'en sert pour éprouver nos facultés de réfraction ou de ricochet. L'idée nous fait réfléchir sur les faits, le mot - sur nos facettes réfléchissantes.

Deux ennemis de la liberté : l'inertie du mot et l'irréversible du geste. Ses faux amis : l'apogée de l'idée et l'irréparable du fait.

Le combat d'idées se règle au pugilat ; le combat de mots dégénère en affrontement des idées ; le combat des états d'âme s'enlise en querelles de mots. Désarme-toi ! - la bonne devise du capitulard que je devins. G.Leopardi ne se doutait pas à quel point il avait raison : *Un peuple de philosophes serait le plus couard du monde - Un popolo di filosofi sarebbe il più codardo del mondo.*

L'idéal, par définition, est ce qui ne peut pas devenir réel ; parler de sa réalisation est un oxymore. *L'idéal a l'étrange propriété de tourner vers son contraire dès qu'on le réalise* - R.Musil - *Ideale haben die merkwürdige Eigenschaft, in ihr Gegenteil umzuschlagen, sobald man sie verwirklicht* - au bout de cette *réalisation* - une déception et non pas un renversement d'idéaux. Ou bien c'est la banale impossibilité de comparer l'idéal avec ses ombres réelles. Il faut maîtriser un méta-idéal : un langage de défense de tout idéal contre le prurit des actes commis en son nom.

Ne voir dans l'action qu'un exercice de nos muscles et de nos pensées (et non pas juste un moyen, pour atteindre un but juste), serait-ce la

véritable ascèse ? - ce mot grec signifie exactement – exercice !

L'érotisme opposé à la transaction, la caresse – à la possession. Quand on a connu la folle jouissance de caresser un mot, un corps, une idée, on se rit de la sobre satisfaction de maîtriser un sujet, une rigueur ou une puissance.

Pourquoi, dans le royaume des mots, la violence mystique de la débauche des corps me séduit davantage que la *légitimité esthétique du mariage* (Kierkegaard) des cœurs ? L'éthique de l'esprit, si bavarde dans le royaume des idées, n'y a visiblement pas son mot à dire.

Il n'y a que deux types de liberté non-mécanique : la liberté spirituelle et la liberté politique ; la première est le don de création à partir du point zéro des idées ou des mots ; la seconde est l'intelligence d'accorder à une communauté la stature d'une personne et d'agir en son nom.

La vanité, même parmi ceux qui s'immoleraient pour une haute cause, la vanité est une maladie propre à notre siècle – L.Tolstoï - Тщеславие, даже между людьми, готовыми к смерти из-за высокого убеждения, есть особенная болезнь нашего времени. Sous cet angle, qu'il est enviable, ton siècle, prêt à consacrer aux fantômes une part de ses rythmes ! Que dirais-tu du nôtre, où tout geste, tout mot sont calculés par de transparents algorithmes ? *Deux tiers de tout ce qui se calcule, dans ce monde, se fait sans intervention de la pensée – G.Lichtenberg - Von allem, was ausgerechnet wird in der Welt, geschehen zwei Drittel gedankenlos.*

L'inconscient se réduit aux réflexes ; ce n'est pas l'inconscient qui constitue le soi inconnu, mais la conscience inarticulable : l'éthique, l'esthétique, la mystique, ce qui échappe à la conscience articulée autour des sensations, concepts ou mots, conscience du soi connu. Deux péchés

des temps modernes : l'oubli du soi inconnu ou, pire, sa réduction au soi connu.

L'intellectuel européen se définit comme manipulateur de concepts ; il ne comprend pas que le dernier plouc en manie autant que lui ; c'est la proximité avec le bon, le beau et le vrai, qui devrait en discriminer, la proximité, qui viendrait de l'écoute et non pas de l'acte ; qui a une bonne écoute, a un bon écrit ; l'écrire est le défi du faire et le contraire du dire.

Le rapprochement entre professionnels, la raréfaction des amateurs : le professionnel de l'idée est plus près du professionnel des engrais ; l'amateur du mot est plus proche de l'amateur des fleurs.

La qualité des mots, des tempéraments ou des idées en conseil des ministres, en salons mondains, en conseils d'administration ou en jurys littéraires est la même que dans les bars ou les stades. Nourrir l'illusion inverse dévoya tant de belles plumes françaises, de Balzac à R.Debray. Que mes ombres ne soient projetées ni par des notables ni par des minables. Ni, d'ailleurs, par les murs de mon propre édifice ; l'architecture des ruines m'y aidera.

Ces magnifiques triades : œuvre-créateur-principe, éprouver-représenter-interpréter, pouvoir-vouloir-devoir, mot-idée-acte, désir-idéal-miracle - à croire que tout ce qui est beau ne s'exprime qu'en triades ! La gent de plume, de note et de rideau le comprit, pas celle de toile ; ne pas choisir une toile triangulaire est proprement incompréhensible !

Deux discours nihilistes, bravoure des vaincus et absurdité des abstentionnistes, proviennent de la problématique de l'existence, puisque ne pas exister peut avoir deux origines : avoir échoué à s'attacher à un modèle et ne pas l'avoir tenté. *Dire l'individu, c'est utiliser le quantificateur existentiel* - M.Serres - comme pour dire le modèle, on

passe par le quantificateur universel, accompagné de spécifications de l'essence. Et que faire de l'existence métaphysique ? - comment vient à l'existence le beau ? Pourquoi le bon existe-t-il avant l'acte, et jamais - après ? Où et quand l'expression est autant persuasive que les choses ? - La meilleure imagination ne cherche même pas les choses : partir d'une sensation, la condenser en une image, l'envelopper de mots, redécouvrir la chose.

La chose a deux sortes de reflets (d'autres parlent de *signes*) : un *porte-parole*, dans la langue (l'intentionnalité ne peut être que langagière), pour référencer la chose (dans le cas le plus simple, par son nom - l'accointance), et un *représentant*, dans la modélisation conceptuelle, pour comprendre la chose (par ses interprètes).

Qu'il est facile de démolir une pensée du sage et même d'en produire une, de son propre cru et d'une portée ou d'une justesse encore plus grandes. Mais le sage avait enveloppé sa pensée dans un *mot* majestueux, tandis que la mienne exhibe sa nudité prétentieuse, qui finira par attirer mes propres quolibets ou sarcasmes.

Comment appelle-t-on un discours sans définitions clairement perçues ? - bavardage, lorsqu'il s'agit de manier les choses ; philosophie, lorsqu'il est question des idées. Pourtant, de tous les temps, l'incapacité de formuler de bonnes définitions fut vue comme signe d'indigence mentale ; les définitions, paraît-il, tuent le telos/entéléchie/but de la philosophie (ces gardiens de logorrhées, élèves de E.Husserl, devraient s'appeler *phil-a-télistes* - ceux qui sont sans le lointain) ; les bonnes définitions sont, en effet, de puissantes contraintes rendant les buts presque triviaux et sans intérêt propre.

Toute partie du réel peut être confiée soit à nos yeux soit à notre regard, soit à un examen rationnel soit à une (re)création artificielle. Dans le

premier cas, les mots et/ou les concepts développent suffisamment les choses dociles, c'est le cas de la science et de la vie au quotidien. Dans le second cas, les mots et/ou les concepts ne font qu'envelopper les choses insaisissables en s'en émancipant (*émancipation* aurait dû signifier – renoncer à la mainmise sur les choses ou les actes par les *mains*, au profit de la tête), c'est le cas de la philosophie et de la poésie.

L'image la plus gratifiante est le contraire d'une image classique, inaltérable, c'est celle qui donne l'envie de l'envisager sous de nouveaux points de vue. L'ironie, le refus de chercher l'inaltérable dans les concepts ou dans les mots, l'inaltérable qui n'honore que le grandiose inexistant.

L'ironie n'abat que des idées minables ; l'idée irréductible aux mots serait couronnée, voire rehaussée par l'ironie généreuse quoique impitoyable. *Une idée est un concept accompli jusqu'à l'ironie* - F.Schlegel - *Eine Idee ist ein bis zur Ironie vollendeter Begriff.*

Techniquement, est philosophe celui qui serait capable d'inventer une jolie interprétation, amusante ou démesurée, à partir de n'importe quelle sottise, grise et banale. C'est pourquoi il faut le mettre à l'épreuve, en lui présentant des platitudes sans la moindre aspérité idéale ou verbale, pour voir s'il y trouvera une bonne prise ou un bon levier. La gymnastique philosophique devrait s'appeler gymno-sophisme.

Qui, aujourd'hui, est philosophe universitaire ? - c'est celui qui, sans vergogne, alignera des centaines de pages charabiques, partant de *Le non-être (néant, rien, ensemble vide, inexistant) n'est pas* ou de *Penser, c'est penser à quelque chose (à Dieu, au bonheur, à la liberté)*, et développant ces avortons par ce qui aurait pu les précéder ou s'en ensuivre. On tire, au hasard ou en suivant la routine séculaire, des mots dans un sac, avec une douzaine de verbes et une douzaine de substantifs. Dans la logorrhée ainsi produite, toute négation s'accolle et s'insère sans

aucune résistance ; l'interchangeabilité verbale et conceptuelle y est un jeu d'enfant.

C'est la honte des plates coutures des idées, plus que la fierté des hautes coupures des mots, qui me retient du délayage discursif et me circonscrit dans le genre (ir)responsable de maximes.

Les mots sont un bien commun, ils sont toujours des reflets, des échos, des traductions. Que je le veuille ou pas, que je sois anachorète ou agoraphile, que je me scrute ou scrute le monde, mes mots renvoient aux choses, et ces choses appartiennent soit au présent soit au passé, aux faits ou aux images. Les faits peuvent chatouiller la curiosité, ils ne peuvent pas servir de tremplin ou de miroir, pour prendre en compte mes élans ou mes états d'âme. Il restent des images, et rien ne les représente mieux que les maximes des hommes du passé, d'où leur présence massive sur ces pages ; par-dessus leurs toiles je peins mes palimpsestes.

L'ironie combat le braconnage d'idées et le défrichage des jungles de mots. *Sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux* - A.France. Mais la chasse et les champs de reptiles sont en train de gagner leur partie contre les chants de volatiles.

Un intellectuel est celui qui tente des attitudes tragiques et en encaisse de retentissantes déconfitures. *Tout travail intellectuel est d'ordre humoristique* - B.Shaw - *All intellectual work is humorous*. Pour sauver le sens du drame, l'humour du mot s'alliera à l'ironie de l'idée.

Le mot en pointillé crée des états d'âme éclectiques ; mais modulés par la trajectoire des idées (l'idée est l'acte du mot), ils doivent prendre une forme synchrétique, nuage de points orienté. L'idée organique traduit une image d'une seule pièce, le mot thaumaturgique la recrée de toutes pièces. *Les idées sont des créatures organiques ; la forme leur est donnée*

à la naissance, et cette forme est l'acte – M.Lermontov - *Идеи - создания органические : их рождение даёт уже им форму, и эта форма есть действие* - *les formes fécondes en idées* (Valéry).

Le mot décrié de tous temps - *vanité*, dévouement aux choses vaines et éphémères, il m'est sympathique, vu que tout ce que l'homme garde désormais à portée de ses mains crochues relève des choses vulgairement réelles, pesantes, à rendement garanti. Et ma sympathie pour les sages, penchés, déconfits, au-dessus d'un rêve agonisant, gagne quelques longueurs à cause de leur condamnation par le vainqueur : *Le Seigneur connaît les pensées des sages ; Il sait qu'elles sont vaines* - l'Évangile. En plus, la vanité va souvent de pair avec l'élan, puisque l'Ecclésiaste met la *poursuite de vent* sur le même plan que la vanité, et auxquelles *tout* se réduit ; il finira certainement par acquiescer au monde entier, devenir pan-théiste ou holiste, laissant les idolâtres avec la relativité des choses.

Oui, je vous l'accorde, on peut être aussi raseur en invoquant l'absolu que le fait divers. Il s'agit de savoir détacher son nez des choses - en béton ou en fumée - qu'on observe : vers les (bas-)fonds ou vers l'étoile. J'appelle *regard* un tableau, où la hauteur du mot surclasse la profondeur de l'idée.

La langue n'est pas une pensée extérieure, comme la pensée n'est pas une langue intérieure. La langue prend en charge la pensée ; le contenu de la pensée naît hors toute langue et se forme dans un langage conceptuel. La langue interroge ce que la pensée crée.

Valéry a de la répugnance pour ce moi impur, moi qualifié, et lui oppose l'ange pur, Dieu sans nom, la femme sans ombre, l'homme sans qualités ou les qualités sans l'homme. Mais il oublie, que tout qualificatif (satellite de syntagme), dans un autre langage, peut aboutir à une pureté conceptuelle (paradigme).

Heidegger chercha le fond commun de tous les emplois du verbe *être*, de l'ontologique au copulatif, et prétendit l'avoir trouvé en l'existence. Or ce fond est complètement vide. Qu'on en juge, en faisant des intersections soi-même : 0. Socrate est avant toute représentation, 1. le méta-concept (classe ou relation) est, 2. l'homme est, 3. Socrate est une méta-instance, 4. Socrate est, 5. l'homme est un mammifère, 6. Socrate est un homme, 7. la calvitie est à Socrate, 8. Xanthippe est à Socrate, 9. la toge est à Socrate, 10. l'idée est à Socrate, 11. le chien est un ami de l'homme, 12. Socrate est mon ami, 13. l'homme est mortel, 14. Socrate est mortel, 15. l'homme est bête, 16. Socrate est intelligent, 17. la taille de Socrate est de 4 coudées, 18. la proie de l'aigle est un ami de l'homme etc. Tous les verbes ont autant de droits à supposer une existence d'objets que cet avorton d'être. Référencer la relation genre/espèce, classe/instance, l'attribution, la possession, l'appartenance, l'évaluation d'attributs, l'unification d'objets - c'est un abus de suremploi.

L'acte de Valéry est une rigueur naissante ; la rigueur de Spinoza est un acte né, stérile. Spinoza se nourrit de mots creux et usés (là où Heidegger, au bas mot, en trouve de pleins et neufs) ; Valéry - d'images réalisables, de concepts vitaux excitant l'intelligence.

Tous les tyrans promettent le règne de l'esprit, de l'idée, du mot. L'homme libre se contente de vénérer la lettre.

Les mots parasites à manier avec méfiance : *existence, vide, vérité, liberté*. Rien de commun entre existence conceptuelle et existence réelle, entre vide mathématique et vide ontologique, entre vérité logique et vérité philosophique, entre liberté de concevoir et liberté d'agir.

Seuls les polyglottes peuvent donner un sens profond au silence : les expressions d'un même sentiment, dans des langues différentes, n'offrant ni intersection ni noyau communs, on se réfugie dans ce vide silencieux,

ce réceptacle du vrai soi (serait-ce la *khôra* platonicienne, cet espace réservé à l'accueil des idées ?), du soi indicible et intouchable, débarrassé et des mots et des choses : *L'esprit vide d'objets est le but du sage* - Upanishad - je dirais qu'il en est la contrainte.

Il manque au français le mot *Erkenntnis*, qu'on traduit, faute de mieux, par *connaissance*, tandis qu'il s'y agit de quelque chose, qui est, à la fois, le processus et le résultat d'un acte primordial : le passage d'un inconnu vers le domaine du connu, au moyen d'une unification d'arbres (requête vs représentation), qui précède le concept même d'égalité, sans parler de celui de choses égales. Ce n'est pas l'égalité qui est câblée en nous, mais le mécanisme d'unification.

Imbus de leurs *pensées*, ils se plaignent du manque de mots ou d'oreilles vivantes ; moi, je n'appelle que la haute cause du mot, qui dominera toujours l'effet, que sont les pensées, même les plus profondes ; et les oreilles que je vise appartiennent, toutes, à de glorieux morts.

Dans un discours, ce qui compte, ce ne sont pas tellement les *vaches* réelles que les modèles et instances de *vache*, ces concepts (les êtres en puissance ou en acte), que *Platon* appelle idées, et auxquels il accorde, curieusement, plus de réalité qu'à la réalité elle-même ; mais ces idées ne nous sont pas données a priori, mais sont créées par le discoureur, et où une solide dose de libre arbitre est évidente ; la *précédence* des idées est une chimère.

Ce n'est pas le mot, c'est à dire l'expression et la connotation, mais bien l'idée, c'est à dire la définition et la dénotation, qui nomme les choses et, ainsi, crée une clôture, l'attraction pour mes prochains immédiats, elle me limite par l'illusion de mon soi connu ; le mot, le juste, lui, m'invite à l'ouverture, au lointain inaccessible, il me maintient dans la certitude, que mon meilleur soi reste inconnu.

Le sort comique du mot *absolu*, dans la philosophie européenne (*ein Kabinettstück für Philosophieprofessoren* - Schopenhauer). Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les Germaniques, écrasés par l'érudition *hégélienne*, ce mot signifierait tout bêtement *absous, résolu, réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour)suivit les mots *universel, aliéné, essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

L'esprit, c'est l'invocation d'objets et de relations, c'est à dire de concepts pré-langagiers ; les mots y sont des contraintes du même ordre que la rime ou le syllabisme - pour la poésie ; mais les belles contraintes sont à l'origine d'une belle liberté : *Toute parole est déracinement. L'esprit est libre dans la lettre et il est enchaîné dans la racine* - E.Levinas - un arbre, pour être à moi, doit-il pousser dans un exil, du désert ou de la montagne, de la solitude ou de la hauteur ?

Comment le mot devient-il libre ? - en s'interdisant des clichés descriptifs (pour devenir image), en se débarrassant des clichés conceptuels (pour devenir métaphore), - donc, surtout, par ses propres contraintes. L'esprit y suffit : *La trinité - le mot, la liberté, l'esprit* - E.Jünger - *Dreieinig sind das Wort, die Freiheit und der Geist* - et lorsque le talent l'y rejoint, on devient iconoclaste, hérésiarque et néophyte.

L'ordre décroissant de nos croyances ou servitudes : les faits, les idées, les mots. Au bout de ce parcours, on finit par ne plus se soumettre qu'au regard : *C'est dans le regard et non pas dans les idées que doit résider notre unité de souffle, à laquelle même les idées se soumettent* - J.G.Hamann - *Einigkeit darf nicht in Ideen seyn, sondern im Geist, dem*

selbst Ideen unterworfen sind - d'autres appelleront cette unité - intensité.

Trois avortons de concepts : le *non-être*, le *rien*, le *néant*, nés de l'incapacité de manier la négation, la complémentarité ou l'ensemble vide. La joie des bavards, joie encore plus irresponsable que celle de l'être affirmatif.

Le seul degré de création, qui nous soit accessible, est la traduction. Du lisible (l'interprétation ou la parodie) ou de l'illisible (la transmutation ou la métamorphose), mais toujours dans une langue des mots. *La véritable créativité commence souvent là où s'arrête le langage* - J.Koestler - *True creativity often starts where language ends*. La langue d'idées n'appartient qu'à Dieu de la médiation. Là où s'arrête le langage s'arrête la création, mais peut se mettre en branle la créativité.

On assagit le verbe, on rogne le mot, on se fie à la seule vérité de la cervelle - et l'on peut fermer l'entrée de sa caverne, pour se retrouver entre machines silencieuses, sans feu, sans ombres, avec peut-être un homme, réduit à un écran.

Le sophiste face à l'ironiste : le premier choisit au hasard une idée et la consolide ou l'embellit (*domestiquer l'opinion par des charmes du langage* - Gorgias) ; le second, en embellissant ou en consolidant le mot, tombe, par hasard, sur une idée, dont il se rit.

Je fus injuste, en méprisant l'idée au profit du mot. Le terme d'idée couvre une vaste gamme allant de pensée à mode d'emploi. Je penchais trop du côté du second choix, où tout le sens est dans la maîtrise des objets impliqués, tandis que la pensée est ce qui garde sa valeur même en absence des objets qu'elle évoque.

Le dialogue entre le mot et l'idée est fait de messages, que ne résume aucun discours et ne subordonne aucune grammaire. *Pensée et discours ne sont qu'une même chose. La pensée est un discours intérieur, un dialogue de l'âme avec elle-même* – Platon. Le discours est une pâle et obséquieuse incarnation d'un Verbe souverain.

Sa brièveté fait courir la pensée - Horace - *Est brevitatem opus, ut currat sententia*. Il s'agit d'un élan intérieur d'une pensée verticale. Ne tracent des routes que des pensées étalées. Être emporté par un vecteur, une brève pointe des *hic et nunc*, plutôt qu'être porté par la longue droiture des valeurs, des *pourquoi* et *comment*. Haut doute ou profonde blessure plutôt que routes, plates et sûres.

L'idée, sans renouvellement de mots, se pétrifie ou cesse d'être féconde. *La force, sans esprit, s'écroule de son propre poids* - Horace - *Vis consilii expers mole ruit sua*.

Dans l'Univers, tout parle ; et même l'idéal de sa large aile envoie une ombre ou un signal - E.Poe - *All Nature speaks, and ev'n ideal things flap shadowy sounds from visionary wings*. Le silence, lui aussi, y a sa place : c'est l'art de rester dans le soleil, sans jeter d'ombre. Le langage est toujours une projection de modèles ; le soleil est la réalité, l'écran de ta Caverne – ton intelligence, les ombres projetées – ta création, faite de perceptions, d'images, de mots, fondus dans des métaphores.

Le regard ne doit que très peu au choix des concepts, choix, qui ne doit presque rien à la langue. C'est, d'ailleurs, l'une des définitions même du regard que d'être indépendant du libre arbitre du concepteur. *La langue contribue à échafauder des concepts, cette tombe du regard* - Nietzsche - *An dem Bau der Begriffe, der Begräbnisstätte der Anschauung, arbeitet die Sprache*. La mise au tombeau du regard, c'est l'oubli du langage et l'auto-identification avec les concepts.

La nécessité de ces objets verbaux, qui sont Idées, Lois, Être, est seulement formelle – Valéry. Ce juste verdict priverait de pain tant de nécessaires professeurs. Une remarque, toutefois : les *Lois* ne sont pas des objets verbaux, elles gouvernent le modèle pré-langagier.

L'origine la plus féconde d'un nouveau langage ou d'un nouveau regard : *Se faire source de ce qu'on reçoit* – Valéry.

La pensée est langage et se pense dans un élément analogue au son et non pas à la lumière – E.Levinas. Elle est plutôt dans l'intonation des métaphores que dans l'indication des sémaphores.

La pensée n'est rien d'intérieur ; elle n'existe pas en dehors du monde et des mots – M.Merleau-Ponty. Tu te goures complètement, mon enfant : la pensée n'est ni dans le monde ni dans les mots, elle est à l'intérieur du modèle, les mots la portent et le monde la reçoit.

On ne peut atteindre la hauteur, mais seulement s'en laisser guider, pour comprendre, qu'aucune idée, aucun geste, aucune parole, aucun état d'âme ne peut prétendre se trouver à un acmé insurpassable, et qu'il existe toujours des objets invisibles, bien plus hauts que tout ce qui se montra déjà. *Ce qui est le plus haut doit n'être qu'un symbole de ce qui est encore plus haut* - Nietzsche - *Das Höchste muß immer nur ein Symbol des noch Höhern sein*. Garder la tête bien bas aide à se douter de l'existence des hauteurs : *Ceux qui surpassent leur époque, vont souvent tête basse* - S.Lec.

Trois saisons d'ébranchage de l'arbre de la noblesse : je jette au feu, successivement, les branches des gestes, des mots, des pensées (la plus coriace !). L'arbre devient, pour les autres, invisible, et pour moi - indicible. Et je consacre ma vie à le rendre lisible, digne du Jardinier

jaloux.

L'idée du *Péché originel* est moins compréhensible que celle d'une *Grâce initiale*, qui, par l'exhortation du beau, du bien et du mot, nous éloigna des bêtes.

La vie, réelle ou inventée, peut avoir du charme en versions linéaire ou plate ; mais si je veux donner du volume à la vie surgissant de mes mots, il me faudra de l'étendue des images, de la profondeur des idées, de la hauteur de l'âme ; une seule dimension me manquera, et je dégringolerai dans la platitude.

Que ce soit une chaise ou le Dieu Créateur, pour en parler nous passons par des concepts, dont la technicité est la même. Donc, dire que *les concepts créent les idoles de Dieu, le saisissement seul pressent quelque chose ou plutôt quelqu'un* - St Grégoire de Nysse - c'est tout réduire à l'idolâtrie. Les bonnes prémonitions se recoupant étrangement avec les concepts, le Dieu paroxystique et le Dieu mécanique, l'image et la parole, sont une seule et même chose, ou idole.

Tout, dans la matière, dit, qu'au commencement était le Chiffre lisible - lumineux (le Ciel) ou sombre (la Terre). Tout, dans le domaine de l'esprit, dit, qu'au commencement était le Verbe incompréhensible. Un Dieu créateur fort et un Dieu rédempteur faible, pouvaient-ils être la même personne ? S'appelait-Elle - Caresse ?

Au commencement était le couple l'*Amour* - la *Haine* (Empédocle), la *Monade* (Pythagore ou W.Leibniz), l'*Apparence* (Pyrrhon), l'*Idee* (Platon), le *Verbe* (le Christ), l'*Action* (Thomas l'Aquinate, Goethe, après avoir opté pour le *Sens* et la *Force*, Proudhon), la *Violence* ou la *Lutte* (Pascal ou Ch.Darwin), le *Soupçon* (K.Marx et sa *Classe*, S.Freud et sa *Perversion*, Nietzsche et sa *Musique*, N.Berdiaev et sa *Liberté*), la *Donation*

(*Gegebenheit* de Heidegger), l'*Étrange* (à partir des fantômes et spectres : *Shakespeare genuit Marx, Marx genuit Valéry* – J.Derrida). Chacun au commencement de sa discipline : l'*Idee* (le *Nombre*, la *Monade*, la *Force*) - pour représenter le mystère, le *Verbe* (l'*Amour*, le *Sens*, la *Donation*) - pour formuler les problèmes, l'*Action* (la *Haine*, la *Lutte*, le *Soupçon*) - pour tester les solutions, la *Perversion* et l'*Étrange* - pour confondre ou embellir les passages de l'un à l'autre de ces trois niveaux.

Il me paraît monstrueux, que l'homme ait besoin de l'idée de Dieu, pour se sentir d'aplomb sur terre – A.Gide. C'est pour cette excellente raison que les hommes raisonnables préfèrent la reptation. L'idée de Dieu est ce qui nous fait croire, que notre bosse peut cacher de belles ailes. Les meilleurs croyants sont sans Dieu, comme les meilleurs héros (M.Bakounine : *les anarchistes – héros sans phrases* - *анархисты - герои без фраз*). Tandis que chez les pires *la foi consiste à ne pas croire (aux sens, à la raison)* - Valéry.

La rencontre avec le Malin est plus dramatique pour le Russe que pour l'Allemand ou le Français : la *tentation* ou la *Versuchung* ne sont que des mises à l'épreuve, tandis que *искушение* est déjà une morsure et *соблазн* – même une chute. Le goût et la caresse, sources de nos passions, opposés à la raison, source de nos pensées.

Destin n'évoque que l'arrivée (destination), *Schicksal* - que le départ (*schicken* - envoyer), *судьба* - que le parcours (banc des accusés dans un tribunal – *суд*). Piètre concept, la joie ampoulée des creux, des tenants affairés des sentiers battus qu'on proclame prédestinés. Le sage est le chemin même.

En allemand et en russe, *interpréter* (*deuten, толковать*) est une opération primordiale, sans aucun infléchissement par des préfixes ou présupposés ; *représenter* renvoie à une mimesis mentale, tandis que

darstellen/vorstellen est une mise devant l'âme ou devant la raison (par une image poétique ou concept philosophique) et *представлять* - devant les yeux ou les mains. L'intelligence se remarquant plus souvent dans des tâches représentatives qu'interprétatives, rien d'étonnant que le Français ait plus d'esprit que les autres.

L'une de ces tristes espérances russes : le dégel des mots et des regards, après que les idées et les faits avaient glacé le sang et les yeux.

Le mot *désert* a plus d'acceptions divergentes que l'arbre ; la lamentation sur le vide croissant, vide désertique d'idées, d'intelligence ou d'idéaux, est la lecture la plus courante et bête. Le désert décroît. Surtout à cause de l'incapacité de voir ou de provoquer des mirages et de la rationalisation et de la collectivisation des caravanes solitaires de rêves. *Malheur à celui qui porte en soi des déserts - Nietzsche - Weh dem, der Wüsten birgt*, car il mourra de soif, faute d'oasis.

Ma faiblesse va si loin, que toutes mes convictions, aux yeux de mon âme, tombent tout seules - J.G.Hamann - Meine Schwachheit geht so weit, daß ich alle meine Meinungen von sich selbst hinfallen fühle. Débarrassé de ce ballast, mon rêve aura d'autant plus de chances de garder sa hauteur. La vraie, la mystérieuse faiblesse résulte d'un sobre constat du gouffre entre mon rêve et ma réalité, faite d'images, de mots, d'idées. Respecter cette faiblesse, en découvrir les bienfaits est signe de noblesse. Les convictions, le plus souvent, sont des constats fallacieux d'une adéquation entre le ressenti et le dit.

La foule est la bête élémentaire, dont l'instinct est partout, la pensée nulle part - A.Suarès. J'aurais défini ainsi l'aristocratie. La foule d'aujourd'hui est dans le pullulement des pensées et la honte des instincts. Les pensées réduisent en esclavage normatif, l'instinct parle de libertés rebelles. La pensée d'artiste ne quitte pas les environs des mots et son instinct est

libre et nomade. L'instinct d'artiste est la pensée faite chair. La pensée de la foule est l'instinct gonflé, alambiqué.

Le travail de l'oubli ou du deuil : chaque époque débusque ou enterre ses disparus : Dieu, l'histoire, le hasard. La pensée réfutée, la femme indifférente, le mot qui échappe devraient être traités en *disparus* et non en perdus. La mélancolie de la disparition plutôt que la tristesse ou la nostalgie de la perte.

Aucune terreur dans ma vie ne fut comparable à celle que je vécus le jour de la mort de ma mère : une sensation bestiale d'abandon, de danger imminent, de pétrification de tout lien avec le monde des vivants, de perte de toute source vivifiante. L'absurdité de tout acte, l'insignifiance de tout mot, la bassesse de toute idée. Et quelle horreur, cette réaction de [Valéry](#), dans les mêmes circonstances : *Je voudrais écrire un petit recueil sur elle.*

Il n'y a pas de contradiction entre ceux qui disent qu'on crée, formule, découvre ou ancre la vérité. On la crée en modifiant le modèle (le libre arbitre conceptuel), on la formule dans un langage bâti au-dessus du modèle (l'attachement langagier), on la découvre par un interprète du langage dans le contexte du modèle (la logique de l'unification d'arbres), on l'ancre à la réalité en la confrontant avec le monde modélisé (l'intelligence du sens). Le concept, la métaphore et le sens sont illogiques.

On rêve selon le mensonge - pour réveiller en nous le rossignol ou la chouette, mais on vit selon la vérité - pour éradiquer en nous l'âne et neutraliser le mouton. Les hommes *doivent vivre dans le mensonge ou voir l'horrible vérité d'une existence absurde* - L.Tolstoï - *должны жить во лжи или видеть ужасную истину бессмыслицы бытия* - dans le premier cas, ils se mettent au-delà des mots et des idées (au milieu desquels se trouve la demeure de la vérité et d'une vie rationnelle), où ils se

réjouissent des écarts de langage.

Pour Heidegger, la Vérité, l'Être, l'Ouvert sont des synonymes ; leur source commune grecque veut opposer le voilement au dévoilement, tandis que dans leur acception moderne il n'y a rien d'apophatique. En plus, notre philosophe ne comprend pas grand-chose à la vérité logique, à l'être morphologique, à l'ouvert mathématique. Une bouillie conceptuelle, mais quelle créativité !

Les plus beaux épisodes dans le périple d'une idée étant des résurrections, voulues par le Père-Mot, - l'Esprit fratricide, ayant toujours, quelque part dans les nuages, une idée rivale, pourra être absous.

L'impossible synonymie des matérialistes : *réel = nécessaire = vrai*. Le réel s'applique aux faits de la réalité, le nécessaire - aux faits du modèle, le vrai - aux jugements, formulés dans une langue et évalués dans un modèle. Toute réduction à un monisme quelconque mène vers un charabia linguistique, conceptuel ou logique. Il faut beaucoup de sobriété, pour répondre à la question : *Où réside la vérité, dans la subtilité verbale ou dans la réalité ?* - L.Chestov - *Где правда, в словесной ли мудрости или в действительности ?* - par le premier terme (le verbe étant et le mot et le modèle), ce que savait déjà l'excellent cogniticien Shakespeare : *La vérité devient vraie au bout d'un calcul - Truth is truth to the end of reckoning.*

La vérité est dans les choses et dans l'intellect ... elle se projette sur l'être, comme la représentation - sur le représenté - Thomas d'Aquin - *Verum est in rebus et in intellectu ... convertitur cum ente, ut manifestativum cum manifestato*. Abus de langage : les choses sont dépourvues de mots, et la vérité ne peut exister qu'au sein d'un langage. Ce qui est manifeste dans les choses et dépasse toute représentation s'appelle, justement, - être. La vérité naît en plusieurs étapes : son premier temps est, tout de

même, dans les mots d'une requête et nullement dans les choses, le deuxième - dans la pensée extraite de la requête, le troisième - dans les substitutions fournies par la représentation. De la confrontation des objets des substitutions avec les choses naît le sens. De *res fictae* (représentation, *modus essendi*), par *res fatae* (interprétation, *modus intelligendi*), à *res factae* (sens, *modus significandi*). Tu oublies les mots, comme Boèce oublie la représentation.

Passé de la logique pudique à l'ironie cynique, on trouve dans la *déconstruction* une forme ludique d'affirmation, de vérité privative, d'*aléthéia*. La sempiternelle déception, c'est de voir qu'on affirme ou nie si peu de choses, et l'on finit par suspendre son jugement, l'*époché*, dans une *dialectique de l'immobilité*, au milieu des choses inestimables. *Une proposition est vraie non par ce qu'elle affirme, mais par ce qu'elle nie - Hegel - Die Wahrheit des Urteils ist in seiner negativen Bedingung.* Toutefois, tu es un vrai maître, à côté de tes innombrables détracteurs, psalmodiant mécaniquement des mots-concepts, sans être capables d'en pointer une négation. H.Bergson, par exemple : *Le philosophe pourra varier dans ce qu'il affirmera ; il ne variera guère dans ce qu'il nie* - ne te comprit pas.

Dominer en savoir conduit rarement à dominer en idées, comme dominer en idées - à dominer en mots. Mais cette dernière domination finit par se désintéresser des deux premières ; celles-ci y sont rejointes par l'intuition et l'imagination.

Une idée, c'est l'évocation des choses par leurs images. Mais pour [Platon](#), elle n'est qu'image ; pour [Aristote](#), elle n'est que chose ; et pour [Descartes](#), elle est image de la chose (*les images des choses sont les seules à qui convient le nom d'idée - rerum imagines, quibus solis conventi ideae nomen*) - les ondes, les capteurs, les empreintes. Je réserverais ce nom aux cas, où les choses sont profondes et les images -

hautes, ce qui munirait ces images des choses – de la noblesse ou de la musique.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Être homme d'une seule idée est toujours un signe d'originalité ; mais être homme d'une seule méta-contrainte est encore plus prometteur - un signe de noblesse. *Il faut former en soi une question, antérieure à toutes les autres, et qui leur demande, à chacune, ce qu'elle vaut* - Valéry.

Les philosophes définissent la vérité comme conformité de la pensée avec l'objet ; cette opération se réduit à la non-contradiction avec les faits avérés (obligatoires dans toute représentation) et à la validation intuitive et subjective, elle ne peut donc pas être complètement formalisée. Tandis que la vérité sérieuse s'établit rigoureusement dans l'enchaînement logique : la représentation, le discours, la formule logique, la démonstration. Descartes est avec les ignares : *On ne peut donner aucune définition de logique, qui aide à connaître sa [vérité] nature.*

Tout philosophe, ayant abordé les concepts de bon, de beau, de vrai, produit, nécessairement, un système, ce qui, en soi, ne présente aucun exploit rare. Ce n'est ni la rigueur ni le savoir ni l'ampleur qui en constituent le mérite, mais la capacité de chaque idée, dans les cercles idéels, de servir de commencement, de point de départ d'une partition musicale. Certains appellent cette capacité – l'éternel retour du même

(système).

L'habitat unique de l'intelligence est le cerveau ; et lorsqu'on tente de lui attribuer une résidence secondaire du côté du cœur, les indigènes naïfs et fervents la rejettent ou l'isolent. Ses quatre nervures sont : concevoir, interroger, résoudre, interpréter. Quatre motifs langagiers les tapissent : les concepts, les mots, les logiques, les dialogues. Sa raison d'être est dictée soit par les pieds mesurant la solidité du plancher, soit par les yeux, qui clament la hauteur du plafond percé.

Comparée à l'idée ou à la valeur, la métaphore a une durée de vie décuplée, avant de sombrer, comme tout le reste, dans la banalité ; c'est pourquoi les commencements doivent partir des métaphores vivantes et non pas des abstractions ; l'héritage culturel de mes ancêtres m'oblige à pratiquer un nihilisme filtrant, éliminatoire, pour écarter tout ce qui fut déjà tenté et devint commun. Avoir bien préparé ma défaite future aura fait partie de mon succès présent.

Connaît-on un seul lieu heureux, auquel aurait abouti un noble pèlerin du mot ou de l'idée ? Non, Zarathoustra a tort, comme les activistes de la bougeotte et du progrès, - c'est le lieu d'origine, le commencement, qui est le seul à porter un message inimitable.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (Schelling ou [Hegel](#)), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résument que ma *pose*.

La pensée ne peut pas être pure ; elle se relativise par la langue, par la

représentation sous-jacente, par l'interprétation partielle. Ne sont purs que nos meilleurs sentiments, les indicibles, gardant leur innocence même dans l'horreur ou le mystère.

Peut-être c'est à l'échelle du plaisir qu'il faut mesurer l'élévation de la pensée : de la satisfaction dans la profondeur, vers le bonheur de l'ampleur, à l'extase en hauteur.

Et l'esprit et l'âme ont le même besoin d'imagination, fournissant, respectivement, des idées ou des mélodies, des concepts ou des spectres. L'âme imaginative, en compagnie des concepts, les travestira facilement en spectres ; en sens inverse, l'esprit imaginatif, ne se fera pas duper par les spectres, qu'il apprivoisera avec des concepts.

La pensée – évocation, par un sujet, de relations d'objets dans un langage de mots ou de gestes. Elle peut être émise, perçue, interprétée, munie de sens – par un sujet. La réalité en est le départ et l'arrivée, mais seule la représentation la rend opératoire.

Mes mots et mes actes admettent deux interprétations – dans le contexte temporel où se compose le discours objectif de mon soi connu, ou bien dans le contexte spatial où se joue la musique subjective de mon soi inconnu, bref dans le devenir ou dans l'être. Mais qui entendra *ce moi obscur, incapable de s'objectiver en esprit, âme, cœur* - H.-F.Amiel ?

Mon existence a deux composants : vivre dans le réel et rêver dans l'imaginaire, la démocratie des déceptions et l'aristocratie des enthousiasmes, le désespoir irréfutable et l'espérance fantomatique, les horizons trop bas pour l'âme et les firmaments trop hauts pour l'esprit. Tenir au vide de leur intersection ; toute conjonction de leurs pensées ou de leurs désirs menant au désastre de la ruine du sensé ou de la profanation du sacré.

Il serait bête de réduire notre valeur à la qualité de nos rêves et de nos idées, puisque, presque toujours, ils sont communs à toute l'humanité. C'est par l'acte de leur traduction artistique ou scientifique, donc par la création, que nous faisons entendre notre vraie voix. Le talent met la création au même niveau que les rêves et idées, le génie la porte même au-delà, et la noblesse l'élève au-dessus.

La pensée sans Dieu connaissable peut être divine ; la pensée avec Dieu connu ne peut être qu'humaine.

L'origine de ces deux bêtises : *la pensée engendre le réel* (Hegel) ou *la pensée n'est qu'un reflet du réel* (K.Marx) est la même – l'oubli de la représentation. La pensée ne se formule que par-dessus une représentation ; la réalité ne se reflète que dans une représentation.

La Langue

La caresse est la première fonction du mot, pour envelopper une idée, illuminer un tableau, élever un état d'âme, embrasser un visage aimé : *Il y a de tendres mots, ceux qui caressent l'âme, les mots-paumes* – M.Tsvétaeva - *Есть нежные слова, глядящие по сердцу : слова-ладони.*

Ils manquent d'espace ou de temps, pour développer leurs idées ; moi, pour envelopper mes mots, je n'ai besoin que de deux lignes en relief, une page entière me flanquant l'ennui et la trouille. *Le pauvre en pensées pense : on ne possède la pensée que tout prête, on n'a qu'à la revêtir de mots* - K.Kraus - *Der Gedankenlose denkt, man habe nur dann einen Gedanken, wenn man ihn hat und in Worte kleidet.* Les pensées sont d'interchangeables mannequins, pour le haut couturier qu'est le maître du mot.

La familiarité légitime avec la pensée te rend impuissant du verbe ; l'intimité - viols ou rendez-vous secrets - avec la langue, la fait enfanter de pensées inattendues et proches. *Les pensées, qui naissent, sans être recherchées, sont les plus précieuses* – Th.Edison - *The thoughts that come unsought for are the most valuable.*

On reconnaît un *mot* par la difficulté de sa traduction ; il se trouve à mi-chemin entre une pensée et une poésie : la traduction d'une pensée est une récréation, celle d'une poésie - une récréation. *Dis-moi ce qu'est pour toi la traduction, je te dirai qui tu es* - Heidegger - *Sage mir, was du vom Übersetzen hältst, und ich sage dir wer du bist.*

Prouvé par l'expérience : quand une pensée est ressentie si grande, que

son enveloppe verbale serait sans importance, elle s'avère être creuse. Les *penseurs* sont persuadés du contraire. Qui a assez de front, pour reconnaître, que l'épaisseur d'une pensée (et, évidemment, non pas sa hauteur, qui est surtout pré-langagière et post-idéelle) ne se constitue que de mots ? Aucune pensée ne naît nue. La force des mots fait surgir des pensées, et très rarement l'inverse : *Sur une pensée irradiant la puissance, les mots, comme des perles, viendront s'enfiler* – M.Lermontov - *На мысли, дышащие силой, как жемчуг, нжуются слова.*

Une pensée est d'autant plus remarquable que les détours verbaux, au-dessus d'elle, sont plus hauts. Que plus grande est la méfiance du mot prédateur, avant qu'il n'y plonge ses griffes.

Le mot est migrateur, il écoute les saisons de l'âme et se détache soudain du climat ambiant. L'idée est sédentaire, elle s'attache au paysage dessiné par l'esprit. *Un invisible courant porte la philosophie à hausser l'Âme au-dessus de l'Idée* – H.Bergson - ce courant s'est tari, au profit du visible, du réel, où l'âme aplatie sert de signalisation horizontale.

Le rapport entre l'idée et le mot est celui entre *eidos* et *eikon* , entre représentation et expression, entre idole et icône, entre langage parlé et langage parlant. [Platon](#), en donnant sa préférence à *eidos* au détriment d' *eikon* , nous voue aux idoles. Mais [Heidegger](#), n'accordant de manifestation à son fantomatique être qu'en tant qu'un *devenir-mot* (*Wortwerden des Seins* ou *Offenbarung des Seins durch das Wort* - *révélation de l'être à travers le mot*), charge le mot d'un faix ou d'un fait impossibles ; à moins que ce fantôme ne soit qu'une ivresse qu'on provoque rien qu'en manipulant des étiquettes.

Plus on touche à la prétendue profondeur des idées, plus on aspire à la délicieuse surface des mots. La meilleure possession naît des meilleures caresses, et celles-ci se dévouent plus efficacement à la peau sensible

qu'aux fonds insondables.

Le mot ne vaut que par le genre de *contact*, de prise de langue, que j'établis avec lui et qui devrait *électriser* son lecteur. Contrairement à l'idée, qui contient en elle-même toute la *charge*.

Le mot, qui ne s'associe pas avec une idée - pour s'en moquer, de préférence - n'a pas beaucoup de chances de produire un effet. Mais l'idée, qui se désintéresse du mot qui l'annonce, n'en a aucune. *Je ne confie mes pensées qu'à mes propres idées débarrassées des mots* - G.Berkeley - *I confine my thoughts to my own ideas divested of words* - l'indigence verbale conduira irrévocablement à l'indigence mentale.

Pour le mot, l'idée est moins qu'un motif, elle n'est qu'une matière, malléable à souhait. Même l'or ne rachète pas le manque d'alchimie du verbe.

Pour l'admiration, le mot est ce que l'idée est pour le respect. L'admiration s'atténue, lorsque le mot se met à se justifier, et elle se mue en respect, quand le mot est prêt à se défendre. L'idée développe l'exprimé, le mot enveloppe l'inexprimable.

L'antique Chaos païen et le Commencement évangélique - l'Idée, le Substantif, et le Mot, le Verbe. Le jalon et le souffle. On est chrétien, peut-être, quand on reconnaît, que le Mot sauveur est à l'origine des idées païennes ; mot inchoatif, face à l'idée terminative. L'éternel - par le commencement ; le commencement - dans l'éternel.

Les mots devraient faire deviner mon âme comme les caresses, qui sculptent un corps, ou comme le regard, qui cligne à Dieu et dédaigne de s'attarder même sur l'air. Le mot, c'est Orphée, l'idée, c'est Eurydice ; et je sais ce que doit devenir l'idée, une fois que je lui aurai adressé le

regard définitif.

Le *parti pris des choses* triomphe partout (*hideux dans leur apothéose* - l'Internationale !). Pour les vainqueurs, prosateurs béats, le choix fut entre un objet vivant ou un schéma mort. Ils ne comprendront jamais, que la vie ou la mort des *idées* ne s'annoncent ni ne se maintiennent que grâce au *parti pris des mots*.

Le mot a toujours en vue ce qui le nie. L'idée, c'est une solide frontière avec l'idée contraire. Le mot est donc dans le regard, l'idée - dans les mesures : distances, surfaces, volumes.

L'idée entache l'âme, le mot donne à l'esprit une chance de pureté. Mais chercher à lessiver l'idée, pour faire apparaître le mot use le cœur en manque de blanchisseuses. Si la naissance du mot n'est pas suivie par vagissement de l'idée, autant étouffer ce mot au berceau, il n'est pas viable.

Formé sous l'influence des langues indo-européennes, le regard philosophique européen sur la structure du langage - sujet, verbe, objet - est sans intérêt. Tout langage doit offrir trois types de références : d'objet, d'attribut et de lien entre objets. Les catégories - syntaxique du sujet, lexicale du verbe, sémantique de l'objet - sont purement linguistiques, sans rapport avec le modèle conceptuel. La langue fournit le noyau (verbes, quantificateurs ou connecteurs) de l'axe syntagmatique, l'axe paradigmatique étant alimenté par le modèle.

Seuls les polyglottes et les cogniticiens comprennent, que nous pensons non pas dans un, mais dans deux mondes mentaux - dans celui, où les mots, déjà, devancent les concepts, et dans celui, où les mots n'apparaissent pas encore. Le second, à une époque donnée, est pratiquement unique, le premier - imprégné et d'une langue et d'un

locuteur.

Quatre merveilleuses machines, qui donnent naissance à la compréhension du discours : la syntaxique (intentions, types de coordination, ellipses, synecdoques), la logique (négation, quantification, évaluation, connexion), la sémantique (typologies de liens, métonymies, qualification, accès aux objets), la pragmatique (métaphores, goût, conjoncture). La merveille est dans leur coopération, en parallèle, et dans leur contact permanent avec le modèle conceptuel, qui les valide et prépare l'émergence du sens. *Pour atteindre le sens entier du discours il faut atteindre le sens du modèle de la réalité* – J.Searle - *Any complete account of speech requires an account of how the mind relates to reality.*

Plus on est bête, plus on est persuadé, que le mot serve, avant tout, à traduire des idées tout prêtes ; *La phrase ne peut être que le filtre de la pensée* - J.Renard. Toujours cette naïveté de l'homme : croire qu'il peut toucher à la source de ses images de caverne, où toute fenêtre est miroir.

Ils pensent sérieusement, que *les opérations de constitution du monde sont prises en charge par des structures grammaticales* – J.Habermas - *von der transzendentalen Subjektivität gehen die weltkonstituierenden Leistungen auf grammatische Strukturen über*, tandis que ces piètres structures restent presque entièrement à l'intérieur des frontières de la langue, et les frontières du monde commencent bien au-delà de la langue, quoi qu'en pense Wittgenstein. La langue fait partie des solutions, le monde restera toujours parmi des mystères, que tente de refléter, telles les idées platoniciennes, la représentation.

Dans une espèce de méta-représentation, la réalité est composée de choses et d'esprits, avec un seul lien direct entre eux - le langage. Vu ainsi, le mot s'interprète par l'homme, sans passer par des représentations explicites ; on ne fait appel à celles-ci que pour

comprendre le discours, en le traduisant en formules logiques, au-dessus d'un modèle ; ce passage transforme le mot en signe, une métaphore vivante, sonore et elliptique - en simple étiquette collée sur un concept.

L'orthographe, créatrice de belles pensées : mettez l'accent grave dans le *ou* de : *Il est libre ou il n'est pas ! Le bonheur est là où tu n'es pas* - F.Schubert - *Dort, wo du nicht bist, da ist das Glück.*

Le mot est défini par la triade - ses relations avec la réalité, la représentation et la langue ; un métèque peut maîtriser parfaitement les deux premières facettes, mais tant de nuances purement langagières lui échapperont à jamais ; tant de ses idées aériennes dégringoleront à cause de la lourdeur de ses mots désarticulés.

Je reconnais facilement une grandeur des mots ; celle des idées est beaucoup plus incertaine ; quant aux actes, la violence, le hasard et la pesanteur y sont pris pour la grandeur. *La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes* - Ch.Montesquieu - la grandeur est indissociable du Bien : là où le Bien est absent, la grandeur l'est davantage.

Trois vues du langage, à partir : de la réalité, du modèle, de la langue. La première, pragmatique (sciences humaines) - la plus vaste et vague ; la deuxième, conceptuelle (mathématique) - la plus haute et ouverte ; la troisième, fonctionnelle (linguistique) - la plus profonde et fermée.

Le terme de langue couvre trois entités profondément différentes :

- un système de signes faisant abstraction de son usage et comparable en tout point avec un langage de programmation : alphabet, vocabulaire, morphologie, grammaire - astucieux, rigoureux et délicat, mais sans vraiment de merveilles
- un système bâti au-dessus d'un modèle conceptuel - un outil de

connaissance et de communication ; on devrait parler de langage (*Le langage est relais par signes* - Valéry - la plus précise des définitions !)

- un outil d'expression, le modèle sous-jacent fondé sur l'esthétique ; strictement parlant, à chaque usage on y crée une nouvelle langue.

Sans idées charmeuses et séduisantes, le mot n'atteindra pas une pénétration. Mais sans le mot viril, tout charme des idées se fane si vite.

Le plumitif médiocre : je maîtrise l'essentiel, dont le mot n'est qu'un mercenaire malléable à merci. Un maître : la terreur devant l'essentiel intraduisible et l'adhésion servile à ce révolté de mot, en vue d'un nouvel esclavage. *Ce n'est pas moi qui maîtrise la langue, c'est la langue qui me maîtrise complètement. Elle n'est pas la servante de mes pensées* - K.Kraus - *Ich beherrsche die Sprache nicht ; aber die Sprache beherrscht mich vollkommen. Sie ist mir nicht die Dienerin meiner Gedanken.*

L'illusion de la pensée soi-disant dialogique naît du large partage du langage ; le soliloque semble être le vrai berceau de la pensée, et la pensée conçue ne doit sa congruence avec la pensée perçue que par la tribalité du langage.

Le mot de la langue (sauf les marqueurs logiques) n'a pas de sens lui appartenant en propre ; il est attaché à plusieurs concepts ayant chacun un sens, et le contexte de la phrase permet de réduire l'espace de recherche des concepts plausibles ; derrière le mot, dans la phrase, ce qu'il faut chercher ce n'est pas la chose, mais le chemin d'accès aux choses ou relations, chemin, qui s'y inscrit syntaxiquement ; le mot traduit une volonté subjective du locuteur et non pas une représentation objective. Tous ces points sont compris de travers par Wittgenstein.

La langue, visiblement, participe à la formation des conceptions du

monde, mais pas tellement à la représentation de la réalité ; la trace langagière la plus visible y consiste à choisir, pour une tâche représentative, entre soit un accident soit un concept, concept traduisant le doute, l'ironie, l'activisme, l'émotivité. Mais le gros noyau de la représentation ne dépend guère de la langue.

Les mots forment un chemin ; son parcours, l'accès aux objets, l'image d'un réseau, qui est idée, - sont affaire du voyageur, de l'interprète, du lecteur. Les mots d'auteur sont souvenirs des aventures des choses.

Strictement parlant, les seuls mots du vocabulaire à avoir un sens (indépendamment de la représentation sous-jacente) sont les mots auxiliaires de la logique (les concepts logiques sont les mêmes pour toutes les langues, mais leurs traductions portent des traces grammaticales et morphologiques de chaque langue particulière). Ces mots reflètent les négations, les quantificateurs, les déterminants, les connecteurs, les modalités. Chaque langue a, en plus, une hiérarchie *spatio-temporelle* implicite de ces constantes méta-logiques, sous forme des priorités dans l'analyse et la transformation des phrases en propositions (distribution de parenthèses).

La signification du mot n'existe pas. *Une* signification du mot, dans un énoncé correct, dans le contexte d'un modèle conceptuel, c'est un concept auquel le mot est associé après une interprétation réussie de l'énoncé ; bref, elle est hors du langage ; dire que *la signification d'un mot est son emploi dans le langage - Wittgenstein - die Bedeutung eines Wortes ist sein Gebrauch in der Sprache* - est une métaphore trop faible, même si elle est plus sensée que de nous renvoyer à un dictionnaire ; elle nous introduit, plutôt, dans ce qui est le sens, mais celui-ci n'est pas associé à un mot, mais à un énoncé entier ; la signification est du libre arbitre, le sens - de la liberté.

Dans les langues indo-européennes, l'analyse d'une proposition suit les étapes suivantes : 1. type d'énoncé (ordre ou requête, ruptures événementielles ou monotonie), 2. arbre de connecteurs logiques, 3. verbes (liens sémantiques, arités, rections, locutions, négations), 4. références d'objets (liens, négations, qualificatifs) - ce qui aboutit à un arbre non-langagier, une formule logique, commune à toutes les langues. Le reste n'est que la démonstration, l'unification avec la représentation conceptuelle de l'interlocuteur, livrant la signification et préparant la donation du sens.

Apprendre une langue, c'est maîtriser le passage du langage mental (universel) au langage verbal (particulier) - la création d'un arbre de signes à partir d'un réseau de concepts. Dans l'interprétation de discours, le parcours est inverse : l'unification des arbres requêteur (formule logique) et analyseur (émergeant d'une représentation), débouchant sur une signification - un réseau d'objets.

Le mot, au sens métaphorique et instrumental, ne peut être jugé que par opposition ou contraste avec les idées, les choses ou l'intelligence ; deux conclusions divergentes s'en dégagent, en fonction du choix du lieu de confrontation - commencements ou fins. Dans le premier cas, la pré-existence ou l'importance des idées ou le poids des choses, le mot sort vainqueur, gagnant surtout en hauteur de ses images et de sa musique. Dans le second, face à l'entendement des choses et à la maîtrise des concepts, il perd, par manque de profondeur.

Les combats d'idées, non arbitrés par des mots désarmés, unificateurs ou consolateurs, sont toujours sources de grisailles et de mesquineries. Les mots sont des arbres ou des flèches ; les idées - des forêts ou des cibles.

Un écrit est bâti en trois couches : les mots, les tons, les idées. Les deux premières doivent en reconstituer la musique, tout échec dévalorisant les

idées. Tout défaut d'une couche inférieure se répercute, fatalement, sur la qualité des suivantes. Le français restant muet, je suis privé d'outil dialogique, indispensable, et me vautre dans un monologue irresponsable.

L'exemple le plus convaincant de la domination du mot sur l'idée est apporté par [Nietzsche](#) : quand on maîtrise le mot, c'est à dire la métaphore, le ton, la mélodie, l'harmonie, le timbre, on peut se permettre de tirer au sort n'importe quelle *idée* (et même l'appeler, le plus gravement du monde, *la pensée la plus grande*) et de l'habiller avec ce que la haute couture verbale daigne d'offrir. N'empêche que certains visionnaires (tel [Heidegger](#)) pourront disserter sur la beauté du corps, devinée derrière les plis du langage.

Dans un bon écrit, le mot, personnel et libre, finit par dominer l'idée, qui, toujours, a la tendance de devenir universelle ou grégaire. On ne s'accroche aux idées que tant que leur mot est pâle. Plus le mot s'émancipe, plus l'idée s'éclipse.

Je m'évertue à projeter la grande triade - la noblesse, l'intelligence, la beauté - sur l'idée [platonicienne](#), sur la valeur [nietzschéenne](#), sur l'être [heideggérien](#) - je ne parviens pas à la même harmonie, que me procure le mot. Dans tout ce qui est grand, la forme domine le fond.

Dans l'écriture, il y a deux sortes de fond : les concepts ou les choses. Pour les premiers, les mots servent de choses, et pour les secondes - d'abstractions. Quand le mot, c'est à dire le style, est faible, la chose reste tristement réelle, et l'abstraction - tristement inexistante. Un bel et mystérieux constat : d'un mot inspiré, se moquant aussi bien des concepts que des choses, tout homme de goût parvient à reconstituer et les uns et les autres.

Les mots représentent (étiquettent) des concepts, comme les concepts

représentent (modélisent) la réalité ; les structures mentales sont surtout sémantiques, les structures linguistiques sont surtout syntaxiques. À cela s'ajoutent le libre arbitre et la liberté de l'homme, ce qui fait que tout discours contient trois significations : syntaxique (analyse grammaticale, à l'intérieur de la langue), sémantique (interprétation dans le contexte du modèle) et pragmatique (sens à attribuer dans la réalité). Le parallélisme estomaquant de l'exécution de ces trois tâches, par l'homme, de tâches presque disjointes, la grammaticale, l'interprétative, l'intellectuelle, est un admirable mystère.

La langue et la pensée. Leurs rapports avec le réel et le modèle sont assez proches, mais leurs structures sont fondamentalement différentes : la pensée suit la représentation, c'est à dire des objets et des relations, tandis que la langue s'occupe surtout des chemins d'accès à ces entités, et ces chemins peuvent être très différents dans des langues différentes, les pensées reflétées étant identiques. C'est ainsi que naît un véritable style littéraire - de la subtilité des accès.

À la base de toutes les langues se trouve une grande banalité ... ignorée de tous les linguistes : les mots (sons ou morphèmes) ne servent qu'à référencer les objets et les relations. À partir de là - l'histoire forme les grammaires, et les enfants l'apprennent avec une facilité prodigieuse, parce que la référence d'objet ou de relation est un méta-concept inné, a priori, et ce rapport est la seule *méta-grammaire universelle* que l'*apprentissage universel* instrumentalise. Les linguistes suivent le chemin inverse ; ce qui est sensé pour une machine est erroné pour l'homme. Des *universaux linguistiques* (N.Chomsky) n'existent pas.

La pensée est spatiale (une structure, réseau ou arbre), et l'énoncé (élocution ou écriture) est temporel. Pourtant, il faut savoir passer de l'un à l'autre ; c'est l'objet d'une méta-grammaire, traduisant des structures (communes pour tous les hommes) en suites de références (dont l'ordre

dépend de la grammaire d'une langue particulière et du style d'un homme particulier) et vice versa ; ces méta-grammaires permettent de classer toutes les langues du monde. Un jour, on inventera une langue artificielle spatiale, un espéranto conceptuel, où l'on ne lira plus de gauche à droite, ni de haut en bas, mais où l'on se mettra tout de suite à interpréter les idées, en choisissant soi-même le début et le parcours de sa recherche.

Une phrase est, à la fois, une construction langagière, soumise à une analyse linguistique temporelle, et une proposition logique, à laquelle on applique une interprétation spatiale : une chronologie presque linéaire et une synchronie en arbres. Deux procédés radicalement différents, ce qui illustre le caractère indépendant et profond du langage : il n'est pas fait pour *traitement d'informations*, mais pour exprimer la créativité, organique, initiatique, gratuite. Les tâches représentative et interprétative sont essentiellement non-langagières. D'après [Descartes](#), il serait même possible d'*exister* sans langage, puisque le vrai sens du cogito est bien : je représente (*cogito = percipio*), donc je suis. D'ailleurs, pour lui, toute pensée n'est que représentative, et donc – pré-langagière.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni Kant, ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Un mot (lexical), ce sont des flèches ou des panneaux indicateurs, nous renvoyant vers des concepts ; le voisinage avec d'autres mots permet de

sélectionner ou de focaliser les chemins d'accès aux concepts ; le parcours engendre un arbre, dans lequel les uns ne verront qu'une structure, d'autres l'unifieront avec leurs propres ramages, d'autres enfin y entendront du chant. C'est le chemin qui dira, s'il s'agit d'une maîtrise ou d'une caresse.

L'idée, c'est un édifice, dont l'ampleur est clairement définie par ta solution architecturale ; la hauteur du mot est indéterminée, on la sent dans la proximité avec ton étoile, et souvent, c'est à partir des ruines que le regard est le plus séduisant ; l'idée est un acte, et le mot - un rêve ; s'ils se rencontrent, c'est sur le mode d'une hantise.

Dès que le mot est maîtrisé, des idées accourent, naissantes, non invitées, soudaines, surprenantes. Au-delà des mots et des idées, les écolâtres voient leur idole verbale - l'être. Si celui-ci *existe*, il ne serait certainement pas mieux rendu par des idées en bronze que par des brisures des mots. Et je n'ai jamais vu *la pensée de l'être se muer en être de la pensée* - E.Levinas - à moins que l'être de la pensée à naître soit le mot bien né.

Toute idée est mécanique, tandis qu'un mot réussi est vivant, c'est à dire mortel, vibrant, chantant la naissance et gémissant la mort ; l'idée s'y faufile quelque part, au milieu des mots en rires ou en pleurs.

Combien plus nombreux - et bêtes ! - sont ceux qui jurent suivre leurs pensées, plutôt que précéder à leurs mots. Il faut leur rappeler que : *Il est plus facile d'être esclave de l'idée que maître du mot* - Don-Aminado - *Легче быть рабом идеи, чем господином слова*. On ne vit jamais un esclave de l'idée devenir maître du mot ; l'inverse se voit partout : dès que le mot est assez haut, l'idée, qui s'y niche, devient profonde.

La pensée, cette construction spatiale, se compose de la même manière, chez tous les hommes, tandis que la phrase, cette construction

temporelle, a des structures et chronologies différentes, dans des langues différentes. La composition de la phrase n'a pas grand-chose à voir avec la composition de la pensée.

Dans le commerce des mots, ce qui porte intérêt, aujourd'hui, ce ne sont ni le capital des idées, ni la productivité des outils de style, ni le retour sur l'investissement humain, mais la spéculation sur les valeurs folles. Avoir du talent, c'est prendre de haut les idées courantes et savoir s'investir dans les mots innovants. La trésorerie céleste paie mieux les chanteurs que les orateurs ; s'adonner aux mots, c'est préférer ce qui chante à ce qui parle.

Les mots n'apportent que des ombres utiles à la lumière que sont les idées. Mais celui qui ne vit que dans les ombres voit de la lumière dans tout ce qui est légèrement moins ténébreux : *Les mots peuvent fournir des lumières sur les principes de nos idées* – É. Condillac - comme la poésie - sur les principes de votre orthographe ! Le poète indigent vit *par ses mots*, le grammairien repu vit *de ses idées*.

Le discours est une suite, linéaire et *temporelle*, de signes ; il n'est qu'une modulation des réseaux conceptuels, sous-jacents et *spatiaux* ; une langue ne contient pas de connaissances du monde, elle ne fait qu'aider à les résumer ou à les interroger.

Les mots ne doivent jouer presque aucun rôle dans les définitions de concepts, à partir desquelles naissent des idées. *Définir, c'est entourer d'un mur de mots une contrée sauvage d'idées* - S. Butler - *A definition is the enclosing a wilderness of idea within a wall of words* - c'est presque le contraire qui est vrai : à la source d'une définition se trouvent des idées bien viabilisées et nettes, tandis que les mots y jouent un rôle banal de matériaux, pour délimiter les fondations, les murs et les faîtes. Une fois l'édifice en place, on se met à le peupler ou à le hanter d'idées moins

harnachées et de mots plus fantomatiques. Il n'y a guère d'idées sauvages, c'est le mot qui ensauvage ou apprivoise.

On peut munir d'ailes - les mots, et non les idées, qui se rangent toujours dans des profondeurs ou dans des platitudes. Donc, ne compatissons pas aux volatiles ratés : *La pensée vole et les mots vont à pied. Voilà tout le drame de l'écrivain* - J.Green - sa comédie, c'est que plus il suit le volatile et plus le reptile trace sa trajectoire. Donne à ta pensée du plomb de l'ironie et cultive chez les mots - des ailes de l'illusoire.

Chacun de nous peut créer ses propres langages, et le mot, commun en apparence, appartient aux langages différents, tandis que l'idée fait partie d'un thésaurus commun des hommes. Donc, même si *les mots appartiennent à une époque, mais les idées - aux siècles* - N.Karamzine - *слова принадлежат веку, а мысли векам* - les mots peuvent être toujours neufs, et les idées restent *pratiquement* toujours les mêmes.

Entendre, c'est s'entendre. *Le modèle de l'entente dialogique est le phénomène premier du langage* - H.Gadamer - *Das Modell eines dialogischen Einverständnisses ist das erste Phänomen der Sprache*. Tandis que la fonction représentative du langage n'est qu'un immense malentendu de ceux qui voient dans le mot l'unique interprète des choses : *C'est en vue de la fonction représentative que le langage est articulé* - P.Ricœur. Avec ces *linguistes*, en tombant sur *vache*, on ne sait jamais si on a affaire à un mot, un concept ou une chose.

Aucune langue ne m'accueille plus, un permis de travail à la clé. Apatride des idées, je suis devenu apatride des mots - et ma collection des exils s'en voit allongée.

Les mots, c'est un champ magnétique d'attirances, avec des flèches et des arcs, avec lesquels je pourrai dessiner un monde de cibles. Les idées, c'est

un répertoire de cibles touchées. *Il y a plus de ressources dans les mots que dans les pensées. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses* – J.Lacan. Tout mot est une requête ou un ordre, et c'est la perspective allégorique du regard sur les choses qui en détermine l'épaisseur et surtout la hauteur. Le meilleur créateur se reconnaît par ses requêtes ! De la *sédimentation de discours* (E.Husserl) ne naît que l'arbre sémantique et non pas les choses pragmatiques.

Dire, que la langue est un système de signes exprimant des idées, est aussi bête que de dire, que les cordes d'un violon expriment des mélodies - confusion entre l'outil et la fonction. La langue permet de formuler des références, pour accéder aux concepts ; l'idée naît de l'interprétation conceptuelle et non pas langagière. Les idées sont faites pour être communiquées, elles naissent donc du modèle ; l'expression naît de la confrontation entre la langue et le modèle sous-jacent ; le gagnant déterminera si le discours est littéraire ou technique.

Dans les discours philosophiques, même en dehors des problèmes lexicaux, le mot *sens* prend au moins trois significations : refléter un réel vague par la clarté des concepts (le passage de la réalité à la représentation), interroger les concepts (le double passage du langage à l'unification dans la représentation), interpréter l'unification conceptuelle dans un contexte réel (le passage des propositions unifiées à la réalité). Mais personne ne se donne la peine de distinguer ces trois cas, et une logorrhée inconsistante en découle.

Le mot peut être vu sous deux angles : linguistique et instrumental. Dans le premier cas, il fait partie d'un vocabulaire, sans aucun autre élément de structuration que la morphologie et la syntaxe. Dans le second cas, il est étiquette d'un concept, faisant partie d'un vaste réseau sémantique. Dans le premier cas, le vocabulaire comprend des unités lexicales, prenant en compte la logique : les déterminants, les connecteurs, la négation, les

quantificateurs. Dans le second cas, parmi les mots figurent des variables, des méta-concepts : les classes, les liens syntaxiques, les attributs, les passerelles tropiques ; certains verbes, *être, avoir*, verbes modaux, reflètent la sémantique du sujet ou des liens pré-câblés. Cette vision, parfaitement bien comprise par St Augustin, est complètement ignorée par nos contemporains.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'américain, aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la mort de la pensée.

Les mots et les concepts habitent deux sphères profondément différentes, avec quelques intersections minimales. Le mot est un habit, et le concept – un mannequin. Le mannequin est le plus séduisant, lorsqu'il est nu. *Méfiez-vous des concepts, chamarrés de mots ; réjouissez-vous des mots, qui mettent en valeur la nudité des concepts* – M.Tsvétaeva - *Бойтесь понятий, облакающихся в слова, радуйтесь словам, обнажающим понятия.*

Les pensées naissent tout habillées, comme le corps habille l'âme, les mots habillent les pensées ; on ne vit jamais les secondes sans les premiers. En revanche, les faits nus n'existant plus, les mots n'ont plus rien à y draper.

Dans les merveilleuses structures linguistiques - aucune trace du réel (sauf quelques onomatopées ou reflets de l'axe temporel) ; le conceptuel, à son tour, ne doit presque rien au linguistique ; pourtant, c'est dans ces deux pièges que tombe [Heidegger](#), en suivant un parallèle insensé entre, d'un côté, la sédimentation des *infinitifs* et des *nominatifs* débarrassés de

déclinaisons et de conjugaisons et, de l'autre, le surgissement de l'être de l'étant. De plus, les flexions ne sont pas une règle pour toutes les langues, et la catégorie de verbe n'est pas absolument indispensable.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde, ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Au stade pré-langagier, dans la pensée se cristallisent les sujets et les objets (leurs chemins d'accès), les modalités (devoir, vouloir, pouvoir), la logique (les connecteurs, les quantificateurs, la négation) ; l'enveloppe langagière se forme comme résultat de deux mouvements opposés : de la pensée encore inarticulée et de la langue déjà accueillante. *L'essence du langage : une pensée reçue du dehors* – E.Levinas – ce *dehors* concerne la langue et non pas le sujet, les phénoménologues et les philosophes analytiques obtus ne le comprendront jamais.

Non, on ne pense pas en mots, mais en réminiscences d'envies ou répulsions, de possessions ou sacrifices, d'élan ou immobilités, de plaisirs ou dégoûts. L'enveloppe verbale vient de notre culture, mais la pensée surgit de notre nature (une pensée décharnée s'appelle idée). *Les mots n'emmailotent pas la pensée, ils en sont la chair* - G.Spaeth - *Слова - не свивальники мысли, а ее плоть* - une fois verbalisée, la pensée se sépare de son origine charnelle ; seul le mot s'imprègne d'une chair nouvelle.

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts,

en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie la vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (F.Hölderlin ou Rilke).

Le langage est là pour traduire nos faits, nos idées ou nos états d'âme, qui, ensuite, seraient projetés sur une représentation (pour les hommes de rêve) ou sur la réalité (pour les hommes d'action). *Le langage est une transition, qui doit se réaliser d'abord en représentation et en dernière instance, en perception complète des choses mêmes* – Valéry.

Toute parole est de la traduction - d'une langue des anges en une langue des hommes : les pensées en mots, les images en signes - J.G.Hamann - *Reden ist übersetzen - aus einer Engelsprache in eine Menschensprache : Gedanken in Worte, Bilder in Zeichen*. Dans cette traduction, on néglige beaucoup la phonétique, en prenant la musique primordiale pour des accents trop graves. On prend la grammaire de la création pour une vulgaire grammaire générative. Et le Verbe divin n'est souvent rendu que par une ponctuation sans substance ni hypostase. Les pensées et les signes, *avant* les mots et les images, et les pensées et les signes *après*, ce sont deux univers différents, le second étant, chez un

talent créateur, beaucoup plus riche et beau que le premier. La langue, qu'il s'agit de traduire, n'est pas la langue des pensées humaines, mais celle des merveilles divines.

Celui qui écrit en une langue étrangère doit chercher à courtiser sa manière à penser, tel un amant - J.G.Hamann - Wer in einer fremden Sprache schreibt, der muß seine Denkungsart, wie ein Liebhaber, zu bequemen wissen. Ce qui le pousse à séduire ses mots plutôt qu'à conduire ses pensées, à vibrer des seuls commencements, sans s'installer dans la routine des durées, à vénérer ses amours à la verticale, au lieu de les étaler dans l'horizontalité banale. La tête au milieu des mots, l'âme au milieu des pensées, c'est ainsi qu'on perd la terre sous ses pieds, c'est à dire - devient amoureux. Ses déclarations d'amour seront décousues et fiévreuses, défiant les routines des sobres communications entre autochtones ; qui devinera ses soupirs ou ses chants, au milieu des mots déchaînés ?

Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it.* L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* - L.Aragon.

Les idées sont des mannequins, facilement interchangeable, pour moi, grand couturier ; elles sont des châtelains aléatoires, élégants ou grossiers, de mes châteaux de mots ; elles peuvent même être des

racines de mon arbre, fier de ses fleurs et de ses ombres, ou bien le livret insignifiant de mes partitions, musicales et vitales. *Jamais les mots ne manquent aux idées ; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclot, se présente et la revêt* – J.Joubert.

La langue est le corps de la pensée. C'est dans le mot que nous pensons - Hegel - *Die Sprache ist der Leib des Denkens. Wir denken im Worte*. La langue n'en est que l'habit ; la royale nudité de la pensée n'en ressort que grandie. Peu importe que le sens, l'esprit de la pensée, soit hors la langue, celle-ci en porte les sens : le désir, la séduction, la promesse. Mais les sens s'éveillent en moi ; les objets et les liens sémantiques entre eux, visés par les sens, sont, la plupart du temps, dans la représentation ; les relations syntaxiques, que j'interroge, relèvent de la logique. Il ne reste au mot qu'envelopper ces élans, ces tentatives d'accès à l'extra-langagier. Dans le mot, nous nous exprimons ; nos pensées naissent et s'impriment hors la langue.

Sur le fil d'une pensée, respirant la force, s'enfilent des perles de mots - M.Lermontov - *На мысли, дышащие силой, как жемчуг, ниспадают слова*. Cette opération est juste bonne, pour orner un cou ; l'esprit s'orne mieux de perles isolées, pour que le regard suive non pas le fil, ni même le cou, mais la perfection d'une forme sortie de l'éternité. La vraie perle fuit le fil, comme un vrai arbre se désolidarise de la forêt.

Le mot est un lointain et faible écho d'une pensée – Flaubert. Tu t'es trompé de montagne : c'est la pensée vagabonde qui renvoie parfois l'écho d'un mot sonore. Celui qui est en haut garde le son, celui d'en bas – l'avalanche.

Les mots ne doivent être que le vêtement, sur mesure rigoureuse, de la pensée – J.Renard. Plus j'y mets de la rigueur, plus je suis sûr d'habiller

un épouvantail ou une figure de géométrie. La haute couture du mot doit être au-dessus de l'anatomie de la pensée, et leur homologie est toujours suspecte. *En l'habillant, la langue dissimule la pensée* - Wittgenstein - *Die Sprache verkleidet den Gedanken* - mais le couturier peut se moquer de mannequins. La valeur des mots séduit la vie ; les pensées en rédigent l'état civil ou en fixent le prix.

Voir et lire sont loin d'être la même opération ; la grammaire de la création ne ressemble en rien à celle du discours. *Nous ne voyons pas les choses ; nous lisons des étiquettes collées sur elles* - H.Bergson. Nous lisons des références, dans lesquelles se glissent aussi des étiquettes (non-grammaticales), qui sont bien collées, mais non pas sur les choses, mais sur les concepts (objets ou relations).

Le langage pour la pensée, ce sont les ondes pour la musique. *La pensée demeure incommensurable avec le langage* - H.Bergson. N'empêche qu'une bonne acoustique peut servir et l'algorithme et le rythme.

Passer de l'homme et de la chose au mot est presque mécanique, de la conception arbitraire ; c'est le chemin inverse qui est magique : comment, du mot, aboutir à la réalité, c'est à dire au sens, en passant par des interprétations linguistique, logique, conceptuelle, pragmatique ? *Le lien magique est celui du mot à la chose invisible et à l'homme invisible* - Alain.

Dans le langage lui-même il n'y a ni labyrinthes ni chemins ; la structure la plus complexe n'y est que l'arbre syntaxique temporel. *Le langage est un labyrinthe de chemins* - Wittgenstein - *Die Sprache ist ein Labyrinth von Wegen*. L'interprète du langage n'est pas de nature langagière ; les chemins se construisent dans la représentation sous-jacente, pour former des réseaux spatiaux de concepts ou de métaphores.

Le mot traduit une voix et non pas une idée ni un projet - M.Tsvétaeva -
Слово - передача голоса, отнюдь не мысли, умысла. Il sait traduire tous les trois, et c'est précisément leur équilibre, autour du mot, qui prouve la maîtrise et la primauté du sujet.

L'idée, sans caresse, comme la passion sans hauteur, peuvent se passer de mots, mais, dans ce cas, elles ne connaîtront ni le frisson ni les ailes.

Le mot, c'est le corps des idées et l'âme des passions - M.Tsvétaeva -
Слово для идей есть тело, для стихий — душа.

Les idées reçues naissent dans des contrées pauvres et s'arborent par des stériles repus. Les mots non reçus, dont j'assume ici le trafic, portent sur eux l'embarras de leur conception et la douleur de leur venue au monde. Contrairement aux idées, les mots parlent déjà une langue et sont très sensibles à tout changement de climat. Pour les adopter, il faut savoir lire les regards et les doigts aux tempes, sur le cœur ou sur les lèvres. On ignorera à jamais leurs géniteurs naturels ; comme tout ce qui est grand, ils ont une source inexplicable.

J'ai beau inventer des idiomes, tout mot est un mot de la tribu, mûri dans la cité. J'ai beau exclure tout partage idéal, c'est le portage verbal qui me traînera sur le forum, où le bourreau repu démocratique marquera du fer rouge mes soifs aristocratiques et insérera ma fontaine dans le tout-à-l'égout communautaire charriant des verbes usés.

L'un des rares points de rencontre entre l'idée et le mot s'appelle le bien. L'idée y met une alarme, pour l'humanité en rires ; le mot y laisse une larme, pour l'homme en délire. Mais le mot qui prétend, que l'idée perspicace et sociable lui a appris le chemin du bien, s'accroche à elle et ne suit plus son propre destin, qui est celui d'un vagabond solitaire.

Le lecteur du mot est l'homme, ton alter ego. Les hommes sont un

matériau, un dictionnaire ou une cible. Ils ne peuvent qu'abaisser ton mot au niveau des idées, si leur présence est indispensable, pour ouvrir sa fête. L'avenir des hommes est la machine, l'avenir de l'homme est, comme au passé, - le souterrain, la recherche de soupirax et d'échappatoires.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

L'ironie s'insinue mal dans les couleurs ou les notes, où la farce manque toujours de force ; c'est parmi les mots qu'elle élit ses disciples, pour saper la réputation de la gravité et la tyrannie des idées. L'ironie est le refus de prêter hommage à un potentat, qui doit tout à l'héritage. L'ironie, c'est la redistribution de titres de noblesse parmi des mots jeunes et exaltés.

Méfie-toi de la pensée habillée d'une façon trop pompeuse, pensée accueillie en tant qu'uniforme ou tenue d'apparat. Fraternise-toi avec les mots haillonneux et cafouilleux, apprends-leur à chanter et à rougir ; quant au mot-roi, semant la terreur en processions rituelles, aie le courage de reconnaître que, pour un bon regard, il est pitoyablement nu. Dans l'hermine de forme s'insinue si facilement la vermine de fond.

Pensée possible dans un climat de mots, mots obligatoires dans un paysage de pensée - j'opte pour la première démarche.

Le mot a deux entrées et deux sorties : il s'imprègne de la représentation et porte la volonté du locuteur ; il renvoie aux concepts et traduit les états d'âme ; ces deux courants s'entre-croisent, et, pour les démêler, on fait appel à la *déconstruction*.

Le russe et l'allemand sont pleins de mouvement, leurs phrases sont

hérissées de protubérances vers l'extérieur. Ce n'est pas bon pour l'aphoriste qui veut isoler ses gemmes. Mais celles-ci doivent être animées par une harmonie dynamique et maîtrisée à l'intérieur. Et c'est ce qui manque à l'anglais. La belle pensée n'est indépendante et noble qu'en français.

La terrible clarté du français : *Gelassenheit* et *Abgeschiedenheit* (Maître Eckhart) sont de pures *métaphores* invitant l'intuition ; *délaissement* et *détachement* sont des *concepts* d'une effroyable précision, produisant des formules. De même pour *Abbau* (Heidegger) et *déconstruction*. *Le français : l'heure sans écho-rappel, l'allemand - plutôt le rappel que l'heure (l'appel) - M.Tsvétaeva - Französisch : Uhr ohne Nachklang, deutsch - mehr Nachklang als Uhr (Schlag).*

Les plus belles pensées ne seraient que des *regards* (*Er-eignis - Er-äugnis - Nietzsche*) et non pas des *événements* (qui, étrangement, nous dévoient vers le *de-venir* ou vers l'être - *co-бытие* - le *co-être* - ou vers leur fusion dans le *soi*, qui serait un *événement d'appropriation* : *Er-eignis der Er-eignung - Heidegger* - un joli jeu de mots, en allemand, et un impossible charabia en français). *Le regard, c'est une flèche visuelle décochée vers l'infini - Ortega y Gasset - Mirar es disparar la flecha visual al infinito - c'est l'absence des choses qui fait de l'infini une vraie cible. Dieu même, au moins le Dieu des Grecs, hésite entre le regard (theoro - je vois) et l'action (theo - je cours).*

Ceux qui calculent les fréquences des voyelles, la place des pronoms ou la longueur des périodes n'ont rien à voir avec mon intérêt pour le langage. La vraie passion du langage commence par la reconnaissance de la merveille de son absurdité, de l'immensité, qui le sépare de la réalité, de l'émoi, qui se fie à lui, et de l'émoi, qui y naît. C'est l'existence, incontournable, mais presque translucide, de modèles, entre le langage et la réalité, qui est la vraie relation, qui lie le mot à l'être, et que ne voit pas

Protagoras : *Le langage est séparé de toute relation à l'être*. Les sophistes abusent de la liberté du langage, qui s'adapte au libre arbitre du modèle ; mais les idéalistes font pire : le modèle serait préétabli, asservi et adopté par la réalité.

Différence entre le mot et la note : la lumière de la musique ne projette aucune ombre, les ténèbres du mot n'ont pas de témoins. La pensée, d'habitude, manque de lumière et le sentiment - d'ombre. Mais mieux je ressens la lumière, plus belles en seront mes ombres.

L'idée atteint son objet de plein fouet, et l'on finit toujours par se dire, qu'il aurait mieux valu le rater, pour tâter un autre angle d'attaque. Le mot, lui, vise un état d'âme et le rate, pour se perdre le plus loin possible. Au milieu de ses ombres et non pas dans l'éclat de son orgueil, ébloui par des ambitions réalisées.

La langue et la représentation du monde : la langue influe sur l'organisation du modèle conceptuel (qui est le seul à représenter le monde !). Aux hiérarchies de nature linguistique d'une langue peuvent correspondre des hiérarchies psychiques d'une autre. Ce qui se réduit au structurel ici peut n'être que descriptif ou déductif la-bas. On peut avoir un nœud unique dans un modèle à la place d'un beau branchage dans un autre. Mais tous les arbres possèdent les mêmes *cryptotypes*, de la racine aux fleurs.

L'ambigüité de *bilden* : *éduquer* ou *produire une image*, d'où l'intérêt de la langue, *formant* la pensée. Le *fond* de la pensée ne s'éduque guère grâce à la langue ; tout ce qu'une langue apporte à la *forme* de la pensée est sa réceptivité face aux métaphores. La langue ne *modèle* pas, elle interroge des *modèles*. Sans le moindre élément fractal commun, les langues recouvrent pourtant les mêmes surfaces conceptuelles. Et surtout, les mêmes *types* de structures conceptuelles *a priori* leur sont sous-jacents et

les mêmes types de logique *a posteriori*.

À quel point le Français se laisse guider par le mot et non pas par le concept, on peut le voir à l'exemple aberrant de ce colloque philosophique dédié à l'*engagement* (de l'idée - à l'acte) et à la *sagesse* (intelligence dans l'action), et auquel on invite un général, pour parler d'engagement (*contrat* avec l'Armée et *contact* avec l'ennemi), et un pédiatre, pour expliquer pourquoi le môme doit être *sage*.

L'émotion des hommes, provoquée par une idée, ce n'est qu'une émeute de rue ; l'émotion d'un homme, qui a trouvé son mot, c'est presque une révolution de son palais.

Deux défauts d'écoute privent mon discours de toute musicalité : que je n'entendes plus la voix de l'inexistant, ou que la traduction, c'est à dire l'interprétation, soit exclue de mes échos. Il ne me resteront que des références mécaniques de quelques morceaux d'algorithmes, dictés par des robots. *Parler, c'est traduire - d'une langue angélique en une langue humaine, de la pensée vers les mots - J.G.Hamann - Reden ist übersetzen - aus einer Engelsprache in eine Menschensprache, Gedanken in Worte* - seulement, l'ange ne parle ni en pensées ni même en notes, mais en appels inaudibles, indicibles, qu'il s'agit de traduire.

On ne peut opposer au langage que la pensée ou l'émotion. Il tient en respect la première et même en triomphe, souvent, haut-la-main, mais il se décourage devant l'ineffabilité désarmante de la seconde. Mais sans ces retentissantes défaites il n'eût jamais appris à produire de la pensée *et* de l'émotion.

A.Grothendieck vient de mourir. Mon contact avec lui me fut fort profitable : les milliers de ses pages, griffonnées dans la fébrilité des idées, sans le souci du mot, m'aidèrent à ériger d'excellentes contraintes :

me méfier des idées, me réduire à l'ascétisme laconique, caresser le mot – merci, pauvre Alexandre.

La philosophie n'habite que le langage (et non pas les concepts ou les vérités), puisque la consolation ne peut venir que du langage, et que, pour le philosophe trop réaliste et trop borné, la réalité et la représentation devinrent trop mystérieux ou trop techniques.

En allemand et en russe, la surabondance de *moyens* morphologiques et rythmiques rend trop facile l'illusion de pensées profondes ou de vaste lyrisme. En français, les *contraintes* stylistiques excluent du Parnasse les inhabitués des hauts sentiers. On reconnaît l'élite par la place qu'elle accorde aux contraintes. Nietzsche et Pouchkine sont d'heureux exemples de l'application de contraintes à la française aux moyens expressifs de leurs langues maternelles.

Dans toutes nos langues, la caresse corporelle, en tant qu'une métaphore, se propage partout où l'émotion a sa place : *toucher – touchant, (be)rühren – rührend, тронуть – тронут*. Il semblerait même, que les bons esprits eux aussi subissent la même contamination : *La plus haute sagesse consiste à savoir comment toucher à l'intouchable d'une manière touchante* - Nicolas de Cuse - *Summa sapientia est haec, ut scias, quomodo attingitur inattingibile inattingibiliter* - on ne sait pas si l'on est en présence d'une pensée, d'une maîtresse ou d'un poème.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire les ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule t'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

L'ambigüité du mot *possession* – jouissance ou appartenance : je suis jouisseur du mot et propriétaire de l'idée. Le mot est plus proche de la chair et de l'âme que l'idée, affectée à la raison et à l'esprit. Je ne possède l'idée que par le mot bien membré. L'intuition dépourvue de mots n'est que désir commun ; or, l'idée vaut surtout par l'extase unique, que je lui imprime.

Le Français est le seul à oser se méfier des idées et à se fier au mot. *Le Français est l'homme et maître du mot. Sa pensée a pour source la langue* - W.Schubart - *Der Franzose ist ein Mensch und Meister des Wortes. Er denkt von der Sprache her*. Tous tentent de rehausser l'émotion : le Français - par le mot - outil - verdict, l'Allemand - par le rêve - but - motifs, le Russe - par la vie - contrainte - repentance. Le motif premier comme la dernière parole méritent la mémoire surtout dans un verdict sans appel, dans des causes entendues.

Dans une représentation, les substances auraient pu s'appeler $s_1, s_2, \dots, s_{857}, \dots$, et les relations - $r_1, r_2, \dots, r_{964}, \dots$, sans qu'aucune trace d'une langue vivante n'y intervienne. La langue enveloppe une représentation déjà prête ; dans le cas d'une langue indo-européenne, les noms s'associent avec les substances, les verbes - avec les relations, les adjectifs et adverbes - avec les valeurs. La grammaire interne achève ce travail, pour permettre de formuler des requêtes logiques du monde modélisé. Dans l'exploration du monde, les propositions sont donc la fin et non pas le début.

Tant de semelles et de leurs traces dans l'écrit des agités des pieds et nécessaires des cervelles : le sabotier doit être roi au pays où règne la langue de bois.

Peu de choses réunissent en elles, simultanément, autant de force et

d'impuissance que le mot. *Je connais la force des mots. Du vent, semble-t-il, et... l'homme pourtant, avec toute son âme, ses lèvres, sa carcasse* – V.Maïakovsky - *Я знаю силу слов. Глядится пустяком, но человек душой губами костяком*. Ils sont bien des instruments à vent et, pour plus d'harmonie, ils se font accompagner de quelques cordes des pensées. La bouche et les doigts, qui s'adressent à l'œil et à l'oreille.

Le passage de la parole à la pensée et de la pensée à la vérité, si vanté par des *sages*, est à portée des logiciels. La parole de synthèse reproduira fidèlement la pensée analytique, mais le mot vivant défiera les plus impitoyables des analystes.

La note, c'est le mot ; l'accord, c'est l'idée - *La note m'émeut ; l'accord m'intimide* – Z.Hippius - *Звуков хотим, - но созвучий боимся*. Ceux qui se croient pleins, prennent cette plénitude pour idées et font appel aux mots sans relief. Ceux qui se reconnaissent vides cherchent des mots intenses, mais l'aléa des idées, qui en naissent, les décourage.

Le Mot, tel un tenseur se réduisant à un vecteur, serait une notion dégénérée, triviale, si *le Tenseur joue dans le domaine du Silence algorithmique un rôle analogue à celui de la Notion dans le Discours* – A.Kojève. Heureusement, le mot sait recréer ses propres invariants, et par des transformations échappant à toute linéarité des notions.

J'aimerais être contesté, plutôt qu'être constaté. On constate les idées, et l'on conteste les mots. Le constat est un acte d'horizontalité ; la contestation - celui de verticalité. Tente donc de t'installer en hauteur, d'où tu pourrais verser un *déluge de mots sur un désert d'idées* (Voltaire).

Dans une langue, comme en mathématique, il y a très peu de constantes, notées toujours par les mêmes symboles (mots) ; c'est pourquoi tout bon et honnête philosophe devrait introduire ses écrits, comme le fait tout

mathématicien (*Soit X désigne...*) : *soit Penser, Être, Idée désignent...*
Toutes ces tentatives ayant lamentablement échoué, on est obligé de lire en toute philosophie, même dans la bonne, - des exercices poétiques, ratés ou réussis.

L'agonie ou la contradiction, si redoutées par les médiocres, et si fécondes dans la vie des mots, des idées, des états d'âme, afin d'affermir le culte des commencements et des harmonies, au sein d'un langage naissant.

Le langage comme forme est inépuisable, informalisable ; le langage comme substance est presque entièrement décrit par la grammaire. Le conceptuel et le réel l'animent et le statufient ; le formel l'abîme et le pétrifie.

Socrate, maître de Platon, l'Athénien ayant bu la cigüe, l'ami d'Aristote lui étant moins cher que la vérité – ce sont des références d'objets. *Dépendre de, reposer sur, se fier à* – ce sont des références de relations. Des combinaisons de ces deux types de référence, munies de connecteurs logiques et syntaxiquement correctes, forment des propositions. Tout y est limpide, à comparer avec des *groupes verbaux ou nominaux* des linguistes ou avec des *combinaisons de représentations et de concepts* (Hegel) des philosophes. Les premiers ne voient même pas les représentations, et les seconds placent celles-ci déjà, prématurément, dans le langage.

Le mot se trouve à mi-chemin, entre la chose et la pensée, et celui qui le maîtrise n'a pas à choisir entre l'idéalisme et le matérialisme : le maître se passe de choses, et l'idée se passe dans son mot.

Bouche les fuites du chagrin avec des mots - Shakespeare - *Patch grief with proverbs*. Il vaut mieux le boire frais et plein, avec un calice des mots, sinon ce chagrin se transformera en lie d'indifférence, à consommer par des idées peu exigeantes, c'est à dire ne trouvant dans ce breuvage

que de la vérité.

La forfanterie des pensées endiamantées, dans des fêtes de l'utile, va de pair avec l'incapacité de dorer les mots, dans la révolte de l'inutile. *Les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux diamants : il est nécessaire, pour les mettre en œuvre, mais il en faut peu* – Voltaire.

Un homme conçoit une pensée, un autre la porte sur les fonts baptismaux, le troisième lui fait des enfants, le quatrième la visite à son lit de mort, le cinquième l'enterre - G.Lichtenberg - *Einer zeugt den Gedanken, der andere hebt ihn aus der Taufe, der dritte zeugt Kinder mit ihm, der vierte besucht ihn am Sterbebette, und der fünfte begräbt ihn*. Le mot, thuriféraire et thaumaturge, est le seul à accélérer ce parcours, sans abrégé la biographie ni allonger les regrets.

Si l'idée brille, c'est à cause de la rosée verbale : *Les mots sont lourds, et, telle une rosée, l'encre appesantit l'idée...* - G.Byron - *But words are things, and a small drop of ink, falling like dew upon a thought...* L'idée n'est qu'un poids fortuit, sans âme, et servant à éprouver les bonnes balances. Dieu même ne fait le poids que sur une balance céleste, la seule, où l'on puisse se féliciter de la hauteur du plateau vide.

La vie propre d'une pensée dure jusqu'à ce qu'elle ait atteint le point-limite des mots - Schopenhauer - *Das eigentliche Leben eines Gedankens dauert nur bis er an den Grenzpunkt der Worte gelangt ist*. Elle s'imagine, que les mots ne cherchent qu'à l'épuiser, tandis que ceux-ci se soucient davantage de ciselage de cuillères que de grattage de casseroles. Écoutez le passage des auteurs chargés de pensées... L'artiste change de cuillère non pas aux arrivages de pensées nouvelles, mais bien à la naissance d'un nouvel appétit.

Les mensonges reflètent l'impuissance du langage devant la suprême

richesse de la pensée – V.Jankelevitch. Mesurée en belle monnaie, que frappe le langage souverain, l'indigence de vos pensées les réduit à un minable assistanat. Tout mensonge d'un langage riche contient tellement de variables subtiles, que de sa pénétrante négation naissent de multiples et belles vérités, parmi lesquelles se glissent aussi des pensées bâtardes.

Les plus beaux mystères ne sont pas dans des transfigurations ou conversions, mais bien dans la primauté du Verbe qui, en cherchant l'oreille du Père, sanctifie l'Esprit. *La transformation du mot (qui perd son bruit) en pensée et de la pensée (qui renonce à son invisibilité) en mot est le mystère du langage* – M.Merleau-Ponty.

Tout persécute nos idées, à commencer par notre cerveau – Cioran. C'est bien dans l'exil forcé, où ne les accompagne que notre âme, que nos idées s'en remettent à la véritable révolte, celle des mots.

Je n'aime pas définir des mots, mais des sensations, des frissons, des brûlures – Cioran. Mais ce sont justement des *mots*, le reste n'est que de mornes *idées*.

Se soumettre aux caprices des dieux ivres. Ne pas former de famille en s'acoquinant avec une idée. *Il faut que les mots soient livrés à la prostitution sacrée* - J.Baudrillard. Familles de pensée catin, je vous hais !

Brandir la *vérité* autour d'un événement (l'Incarnation, la Résurrection), d'une idée (la Création, le salut, la présence divine), d'une écriture (l'inspiration) - mais ce ne sont que des *images*, dont les seules *déductions* (par défaut !) sont des *rites* verbaux, gestuels ou sociaux. Toute atteinte à la vérité ne peut être que grammaticale et ne mérite pas ton panache. Le Verbe ne connaît pas de grammaire, donc Il ne connaît pas de valeurs de vérité. À propos, le nom de Dieu fuirait même la morphologie lexicale !

L'origine du mot *sens* (celui qu'on donne à une idée) : en français, on l'associe à sa source - à nos *sens* ; en russe (*с-мысл* – *co-idée*), on y voit un accompagnement de l'idée ; en allemand (*Bedeutung* – *fabrication d'interprétation*), on en fait le processus même d'accès ou de maîtrise.

L'impossible cohabitation de deux sens de *réfléchir*, en français. Quand j'entends *l'imagination réfléchit*, je ne suis pas sûr de devoir sortir des miroirs. L'avantage, c'est de ne pas indiquer nettement la direction, probablement - la profondeur. En allemand, on réfléchit en accumulant des couches en hauteur (*überlegen*) et en russe - en brassant des pensées en étendue (*размышлять*).

Le *concept* doit être engendré, le *Begriff* - saisi, le *понятие* - compris ; le départ, le parcours, l'arrivée ; c'est pourquoi le Français est si créatif, l'Allemand - si ferme, et le Russe - si ahuri.

D'un côté - les bureaux rutilants et puissants, élevés sur les ruines des idées universelles ; de l'autre - les ruines des mots personnels, beaucoup plus infréquentables, et d'où s'élève la salutaire impuissance du solitaire.

Pour descendre en nous-mêmes il faut d'abord s'élever- J.Joubert. Pour s'élever, au contraire, il suffit souvent de s'abaisser jusqu'au niveau des mots qu'on foule. Malheureusement, on s'imagine, que l'élévation commence avec la hauteur des idées. Les idées n'ont pas de hauteur (ni, au demeurant, de volume). L'idée n'est qu'un lieu auquel Sa Majesté le Mot donne de la stature. On élève sa tour d'ivoire, sachant pertinemment, qu'elle terminera son parcours terrestre par des ruines célestes.

Le mot n'est presque pour rien, dans le surgissement de la vérité. Et c'est émettre un double charabia que de dire : *C'est avec la dimension du mot que se creuse, dans le réel, la vérité* – J.Lacan - puisque non seulement la

vérité se creuse dans la représentation et non dans le réel, mais le mot, en dehors de l'expression, n'a d'autres dimensions que la grammaticale (règles) et l'instrumentale (étiquette) ; la vérité ne surgît que sur le fond du modèle conceptuel, dont l'origine, le réel, ne reçoit que le sens.

L'idée pré-langagière est une requête, mais sa mise en mots dépend de l'angle de vue et elle peut prendre la forme assertive. Changer d'angle de vue peut aboutir au reniement langagier de la première assertion, d'où l'impression d'une contradiction. C'est la netteté de nos angles de vue, la bonne hiérarchie entre vérité, langage et intelligence, qui nous rendent crédibles et non pas une cohérence dans l'absolu ou avec la réalité.

Un discours convoque des mots et évoque des choses, mais le fond, visé par ces formes, ce sont des états de l'âme. Le vrai mystère, ce n'est peut-être pas l'être, seulement problématique, mais les états de l'âme. *Les états de l'âme entretiennent un rapport significatif, mimétique et direct avec l'être* – Aristote.

Le mot philosophique devient Verbe, lorsqu'il part, à la fois, de l'esprit, de l'âme et du cœur (*verbum intellectus, mentis, cordis*). Mais les mots modernes sont dans le verbiage, où règne la chose (basement matérielle ou pédamment immatérielle) – *verbum rei*.

L'action, à l'instar de la pensée, gagne en pureté, lorsque son essence est dans le commencement ; *agir* et *commencer* s'expriment par le même verbe grec *archein*. Comme *parole* et *esprit* se rencontrent dans *logos*. *Agir* ou *penser* - comme prendre *initiative*.

Les grandes valeurs ne se conçoivent qu'en langage du rêve ; intraduisibles en langage des actions, elles se refusent même à celui des idées. Ce sont de piètres juges, ceux qui pensent que *ce qui juge un homme, c'est qu'il ait ou non fait passer des valeurs dans les faits* –

M. Merleau-Ponty.

Logos signifierait *chose* chez les Grecs, *acte* chez les Hébreux, *entendement* chez L. Tolstoï, *intelligence* chez les Musulmans. Comment échapper à la manie des hommes de ne pas nous laisser un seul mot, qui ne serait voué qu'au rêve ! *Res vaga* refusant de devenir *res publica*. L'*étendard* de rêve devenant *standard* de vie...

La *fidélité* (comme *faithful* ou la *верность* russe) renvoie à la *foi*, tandis que la *Treue* allemande – à la *vérité* (le *true* anglais). Et de la *vérité* – une belle remontée jusqu'à l'*arbre* : *true* – *tree* (le *dérévo* – *дерево* – russe).

Le langage peut être vu sous trois angles : l'instrumental (attachement à la représentation), le grammatical (structures internes), le métaphorique (partant de la représentation sous-jacente) – le libre arbitre, les contraintes, la liberté.

Plus on cerne les attachements subtils du mot aux concepts, mieux il se prête aux interprétations métaphoriques : *Plus on considère un mot de près, plus il vous regarde de loin* - W. Benjamin - *Je näher man ein Wort ansieht, desto ferner blickt es zurück.*

Deux rôles du langage : peindre le fantôme de notre bonheur interne (d'être porteur du Bien), formuler la vérité de notre malheur externe (fatalité des chutes).

Des désillusions, des désenchantements, des trépas, ce ne sont que d'horribles banalités ; notre tragédie est ailleurs - c'est que ni l'amplitude de nos actes ni la profondeur de nos mots ne parviendront jamais à embrasser ou à rendre la hauteur de nos rêves muets, de nos dons musicaux, de nos passions inarticulables. Tout le génie de Tchékhov est dans cette vision désespérante.

Les mots, même les plus ampoulés ou savants, n'ont ni hauteur ni profondeur ; de même, il n'y a pas de mots, voués irrémédiablement à la platitude ; les mots sont neutres. C'est la noblesse de nos idées ou la musique de nos phrases qui les fait monter ou descendre.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

La langue maternelle, c'est une garde-robis tout prête, pour habiller le corps de tes pensées ou de tes sentiments ; tu es en droit de dire, que *ma langue me parle – die Sprache spricht* (Rilke). Mais écrire dans une langue étrangère, c'est inventer des tissus, mélanger soi-même des couleurs, jouer à l'apprenti-couturier ; tu te tromperas de saison, de mode, de taille ; tu seras égal de l'homme des cavernes, plus solitaire, plus près de Dieu, mais plus loin des hommes.

Qu'ai-je à faire de la profondeur des idées, non accompagnées de la hauteur des mots ? Que faire de la pesanteur d'un contenu sans la grâce d'une forme ? Je pourrais l'évaluer, en faire une matière ou un produit, je ne pourrais pas en extraire une musique, qui est la seule à m'entretenir dans un état noble, celui d'espérance ou de désespoir, à l'opposé de la fadeur ou de l'indifférence.

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

La pensée vise l'éternité, la langue appartient à son siècle, le souci se contamine par le quotidien. Mais, enfin, surgit l'état d'âme, ne débordant guère d'un instant fugitif, et finit par faire oublier le temps et régner l'être. Le point, dont part tout vecteur de l'âme. Et l'on comprend que l'être intemporel n'est point équivalent au néant, mais qu'il est le meilleur interprète de l'éternité. Celle-ci n'est jamais un séjour, mais un point de mire ou d'aspiration.

Ce n'est ni l'algèbre sèche ni la formule froide qui, aujourd'hui, dévitalisèrent le mot, mais l'image, facile, grégaire, incolore, insipide, athermique. Dans la guerre raciale, le mot, superbe et rare, succomba à l'invasion barbare des images communes et plates.

Dans l'espace spirituel, comme dans un espace métrique, on peut désigner un élément par une valeur fini ou par un processus infini convergeant. *La pensée et le langage contiennent un mouvement vers la limite, vers le mystère* - Berdiaev - *В мысли и в языке присутствует движение к пределу к тайне.*

Dans aucun autre domaine la justesse du *traduttore traditore* ne se manifeste aussi dramatiquement qu'en philosophie. N'importe quel gamin allemand comprendrait le terme [heideggérien](#) *Unselbstständigkeit* – *non-autonomie, besoin d'appui* ; l'un des pires bavards français, [Sartre](#), le traduit par *non-substantialité originelle dans les trois dimensions de la temporalité*. Remarquons, en passant, que le pauvre axe temporel (uni-dimensionnel !) y reçoit deux dimensions supplémentaires imméritées.

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue (E.Husserl) adresse à un

empiriste (D.Hume) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire *se constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

L'art de la traduction se prouve le mieux dans le rendu des métaphores. *La foudre engendre l'Univers*, d'Héraclite, je traduis par *Au Commencement était le Feu*, et Heidegger y lit : *L'être de la lumière produit le devenir (la venue-à-l'être dans l'éclaircie) de l'Univers*.

Un conseil aux thésards en philosophie : pour diluer la logorrhée, par trop nauséabonde, sur l'être, ensevelir l'objet des quolibets sous un titre multi-étagé comme *De la résolution de quelques apories dans la justification de la mise en place de la base de l'édifice de l'être*.

Une amusante coïncidence, dans la définition de la *honte* comme le fait de ne pas être à la hauteur. Pour l'homme d'action, il s'agit d'un *comparatif*, et pour l'homme du rêve – d'un *superlatif* ; le premier voit les marches, et le second – la hauteur même, qui n'est pas un lieu, mais un état d'âme.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Du charme et de l'harmonie des syntagmes, comprenant un nom, un adjectif, un numéral : arrivés à croire en *éternelle présence de la Trinité* ou à percer *l'infinie essence des dyades*, vous admettez plus facilement *l'absolue transcendance de l'Un*. Un joli exercice pour un programme

informatique, qui générerait à la chaîne ce genre de sagesse.

À chaque verbe *modal* correspond un axe conceptuel : la fidélité, le sacrifice – au devoir ; la passion, la paix d'âme – au vouloir ; la création, la puissance – au pouvoir ; le commencement, l'inertie – au valoir.

Deux clans d'égale niaiserie : les absurdistes – la contingence est une nécessité à acclamer, et les rebelles – la nécessité est une contingence à abattre. La même jonglerie verbale qu'avec l'être et le non-être de leurs ancêtres.

Index des Auteurs

Abélard P.	48	Corneille P.	28	Jésus	29,74,82
Alain	26,114	Dante	36,60	Johnson S.	18
Amiel H.F.	90	Darwin Ch.	82	Joubert J.	112,113,126
Don-Aminado	105	Debray R.	28,31,33,71	Jünger E.	78
Aragon L.	28,112	Delacroix E.	7	Kant E.	II,36,42-44,104
Arendt H.	10	Deleuze G.	49,58	Karamzine N.	107
Aristophane	64	Derrida J.	56,83	Kierkegaard S.	70
Aristote	11,35,43,54, 58,62,64,66,87, 123,127	Descartes R.	13,49,58, 87,88,104	Koestler J.	79
St Augustin	30,62,66, 68,109	Disraeli B.	44	Kojève A.	61,122
Bachelard G.	13,34,39, 66	Donne J.	28	Kraus K.	15,24,93,99
Bacon F.	21,41	Dostoïevsky F.	25	Lacan J.	108,126
Badiou A.	3,65	Me Eckhart	117	Lec S.	27,81
Baïf J.A.	68	Edison Th.	93	Leibniz W.	82
Bakhtine M.	58	Einstein A.	57	Leopardi G.	25,69
Bakounine M.	83	Empédocle	82	Lermontov M.	74,94,113
Balzac H.	25,71	Épicure	54	Levinas E.	78,81,105, 110
Barney N.	13	Flaubert G.	27,113	Lichtenberg G.	5,8,25, 70,124
Bataille G.	27	Foucault M.	60	Machiavel N.	36
Baudelaire Ch.	39	Freud S.	82	Maïakovsky V.	28,121
Baudrillard J.	27,37,125	Gadamer H.	107	Maine de Biran	47
Beethoven L.	IV,8	Gibran Kh.	32	Mallarmé S.	6,15,48
Benda J.	46,65	Gide A.	83	Mandelstam O.	35
Benjamin W.	VII,9,10, 56,128	Goethe W.	28,82	Marx K.	83,91
Benoît XVI	22	Gorgias	79	Merleau-Ponty M.	27,54, 61,81,125,127
Berdiaev N.	82,130	Green J.	107	Montesquieu Ch.	98
Bergson H.	7,87,94, 114,114	Grégoire de Nysse	82	Montherlant H.	26
Berkeley G.	11,95	Grothendieck A.	119	Mozart W.A.	IV
Blake W.	31	Che Guevara A.	41	Musil R.	69
Blanchot M.	22,26	Habermas J.	32,58,97	Nabokov V.	IV,16
Blok A.	38	Hamann J.G.	50,60,78, 84,111,112,119	Nicolas de Cuse	3,120
Boèce	62,86	Hegel J.G.	II,43,53,54, 78,87,89,91,104, 113,123	Nietzsche F.	VIII,4,6,10, 18,19,28,29,38,39, 42,43,47,51,52,60, 63,69,80,81,82,84, 88,102,104,117,120
Butler S.	106	Heidegger M.	II,VI, 10,18,23,34,35,38, 48,52,58,60,62,68, 76,83,86,93,94,102, 104,109,117,130	Novalis	47
Byron G.	27,124	Héraclite	17,60,131	Ortega y Gasset J.	117
Camus A.	24	Hippius Z.	122	Parménide	V,53
Carroll L.	12	Hölderlin F.	17,18,28,111	Pascal B.	51,82,111
Celan P.	59	Horace	3,80,80	Platon	11,17,30,34, 35,44,46,52,53,57, 59,64,65,66,77,80, 82,87,94,97,102,123
Chateaubriand R.	27	Hugo V.	28,32	Plutarque	68
Chestov L.	25,41,48,86	Hume D.	131	Poe E.	80
Chomsky N.	52,103	Husserl E.	46,72,108, 130	Pouchkine A.	33,120
Cioran É.	9,28,37,41, 45,125,125	Jankelevitch V.	18,124		
Claudél P.	37				
Condillac É.	106				

Prichvine M.	20	Schubert F.	98	Tolstoï L.	50,70,85,128
Protagoras	117	Searle J.	97	Tsvétaeva M.	93,109, 114,115,117
Proudhon P.J.	82	Sénèque	66	Twain M.	52
Proust M.	48	Serres M.	71	Upanishad	50,77
Pyrrhon	82	Shakespeare W.	25,59, 82,86,123	Valéry P.	V,19,24, 28,33,34,42,43,45, 48,51,52,54,56,66, 74-76,81,81,83,85, 88,99,104,111
Pythagore	82	Shaw B.	5,74	Vigny A.	10
Renard J.	97,113	Socrate	17,48,76,123	Voltaire A.	122,124
Ricœur P.	107	Spaeth G.	110	Wittgenstein L.	VI,12, 15,19,49,52,60,67, 97,99,100,104,114, 114
Rilke R.M.	27,32,111, 129	Spinoza B.	76		
Rimbaud A.	34,64	Sterne L.	112		
Ronsard P.	38	Suarès A.	39,84		
Sartre J.-P.	26,53, 63,130	Tagore R.	26		
Schelling F.	89	Talleyrand Ch.	36		
Schlegel F.	45,73	le Talmud	65		
Schopenhauer A.	6,43, 47,78,124	Tchaïkovsky P.	IV		
Schubart W.	121	Tchékhov A.	128		
		Thomas d'Aquin	68,82, 86		

Sommaire

Avant-Propos	I
L'Art	3
L'Intelligence	41
La Langue	93
Index des Auteurs	133



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/17_MotIde.pdf